

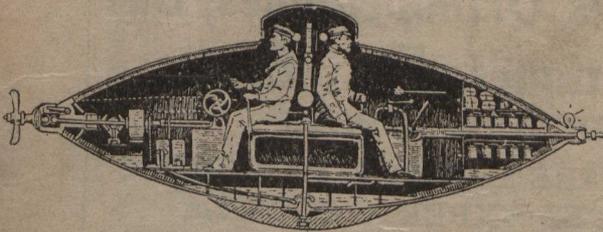
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

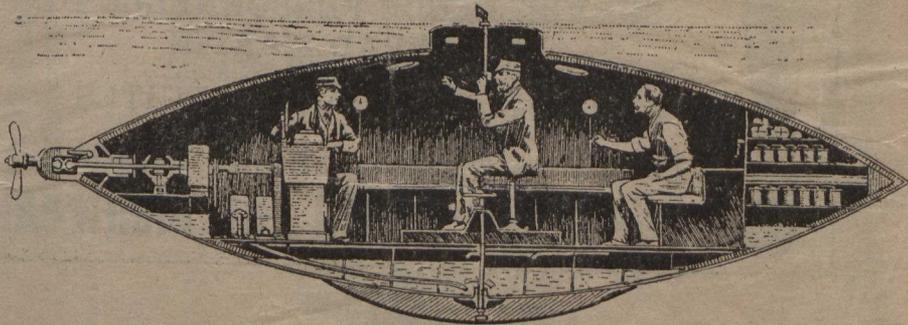
10ème Année, No 6

JUIN 1917

PRIX
10 CENTS



*Les premiers sous-marins.
(Voir intérieur)*



La Jambe
Artificielle
de CONRAD

MARTIN

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en



*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. MUSEES.

LIVRES DE CLASSE : français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

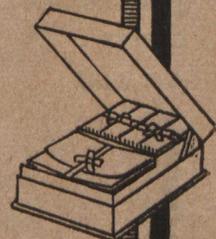
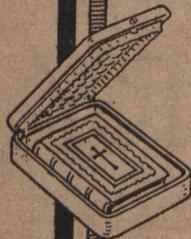
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

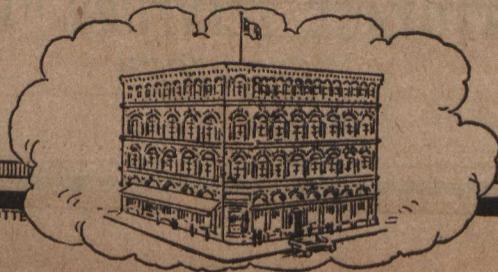
TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie GRANGER FRERES, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTREAL.



ED. J. MAYSICOTTE



LA DUREE DU LINGE

Nous employons absolument
tous les meilleurs moyens pour
faire du bon ouvrage et pour
donner à tous nos clients un
service parfait. Voilà pourquoi
les gens difficiles font faire leur
blanchissage à la

**UPTOWN
7640**

LIVRAISON
DANS
TOUTES LES
PARTIES
DE LA VILLE

TOILET LAUNDRY

CO. LTD.

Recommandée par "The Montreal
Housewife's League".

**NETTOYAGE TEINTURE "VALET
SERVICE"**

SOMMAIRE DU NUMERO DE JUIN 1917

	Pages		Pages
Beaux jours	7	Les billets de la banque d'Angleterre	121
La guerre dans les nuages	8	Le vieux poilu	122
La fouire	10	MOSAIQUE : Les ombrelles	123
Les premiers sous-marins	11	Brodeur d'oeufs	123
L'art Tonkinois	13	Gâteau de noces	124
La Reine	14	Coïncidences extraordinaires	124
Origine de la carte illustrée	14	Animaux qui s'enivrent	125
TRAVAUX D'AMATEURS :		Poissons contre moustiques	125
Ecran à ouvrages	15	La femme en Afrique	126
Anecdote sur Litz	17	Le pain d'épice	126
L'industrie du diamant	18	Les accidents aux Etats-Unis	127
L'origine de la baïonnette	22	La montagne qui chante	127
MAGIE EN FAMILLE :		Comment on dîne en Turquie	128
Invulnérabilité	23	Honoraires de médecins	128
Emploi de l'acide sulfurique	24	Le chef-d'oeuvre imprévu	129
Lampe-phonographe	25	Un jeu de dames géant	130
L'oiseau-torpilleur	26	Une statue gigantesque	130
LANGAGE DES FLEURS. Mois de juin..	27	Le meilleur aviateur russe	131
La machine à traire	29	Chasse aux bandits en aéroplane	132
Les dents et les yeux	30	L'Homme noir	132
Diamants Historiques	31	L'Epreuve des poteaux	133
Grenades modernes	32	Rue Japonaise	133
Coutumes curieuses de mariages	33	La puissance des plantes	134
La croissance des bambous	34	Sacrifices humains	135
ROMAN :		Nouvel emploi de la moutarde	136
LE VERTIGE		Bouillon de vipères, pilules d'araignées ..	136
par Jeanne de Lacrouville..	35	L'évasion de Kotcheff	137
L'amour de l'art	106	L'origine des talons	138
BOHOS DU CONCERT EUROPEEN :		Le plus grand mont-de-piété	139
Service obligatoire	107	Une prédiction	140
Le roi des Grecs	107	Enterrements persans	140
Le Japon de jadis	108	Le chauffeur irascible	141
Un jeu idiot	108	Horrible superstition	142
Funérailles des soldats	108	Les yeux de chat	143
Un mot d'Henri Heine	109	Un substitut pour le coton	144
Quelques inventions	109	Ce que c'est qu'un Berton	145
Aéroplane monstres	109	Volcans de boue et de bitume	145
Distinguo	109	Les chevaux pour l'armée	146
En place de beurre	109	Ordres gigantesques	148
Les gaz asphyxiants	110	Les cartes de pain	148
Propagande allemande	110	Cherchez le franc-tireur	150
Femmes allemandes	110	La légende des paroles enchantées ..	150
Les trains blindés	111	L'arbre à cire	152
Intuition féminine	111	La profession la plus répandue	154
Les pirates	111	Le pain de bananes	154
Le premier monument	112	L'Homme aux clous	156
Le maréchal Victor	112	La truffe	158
COURS POPULAIRES :		Couveuses pour homards	159
Histoire des astres	113	Taxes anciennes	162



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



La Revue Populaire

Vol. 10, No 6

Montréal, Juin 1917

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESETTE & Co,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

BEAUX JOURS

AL'HEURE où j'écris ces lignes, ils n'ont pas l'air de vouloir se décider rapidement à venir, les beaux jours...

Un ciel maussade, les trois-quarts du temps voilé de nuages grisâtres, un soleil anémique, du froid, de la pluie et, naturellement, de la boue dans les rues, voilà ce que nous aura servi le Printemps si bien chanté par les poètes!

Les beaux jours! s'exclame un collègue de la rédaction, c'est comme les belles femmes; il n'y en a plus que d'artificiels. On est obligé de les maquiller à grands renforts de pelletées de charbon dans la fournaise et, pour compléter l'illusion, il faut de plus accrocher aux murs, chez soi, des tableaux représentant une campagne fleurie et verdoyante... Comme cela, avec un peu d'imagination et beaucoup de volonté, on arrive à s'illusionner et à prendre pour du naturel ce que l'on a sous les yeux...

Sans doute, c'est une idée comme une autre mais elle n'est pas à la portée de tout le monde: il faut avoir les moyens d'acheter des tableaux, et surtout du charbon! Et, dame, au prix où tout se vend...

Cette cherté sans cesse croissante des matières commerciales procure néanmoins

de beaux jours à une certaine classe de la société: tous ces trafiquants variés qui tiennent plutôt du requin que de l'homme ne s'en plaignent pas, au contraire.

Grâce à un crapuleux accaparement et à une entente digne de la Kultur boche, ils réussissent à vendre les choses cinquante fois plus qu'elles ne leur coûtent et cent fois plus qu'elles ne valent.

Résultat: ils affament le peuple, vident consciencieusement ses poches, s'engraissent pendant que les autres crèvent de faim et, comme conclusion trouvent ce jeu là très fort et s'estiment très fins.

Oui, en dépit du temps maussade et des nuages grisâtres, les beaux jours sont venus pour ce requins là et ils durent même depuis trop longtemps déjà...



Pourtant, il me semble qu'à leur place, je n'envisagerais pas le lendemain avec beaucoup de tranquillité. Rien n'est durable ici-bas, les beaux jours moins que tout le reste et ce qui les termine, c'est souvent l'orage qui dévaste tout sur son passage.

Il y aurait matière à philosopher et à réfléchir là-dessus pour les "requins" mais c'est quand il n'en sera plus temps qu'il s'apercevront peut-être qu'ils ont un peu trop abusé de la patience populaire...

Gare à l'orage!

ROGER FRANCOEUR



UN HEROS DESINVOLTE

AVANT d'être l'un des plus valeureux pilotes militaires, il était un maître de l'escrime. C'est ainsi qu'il avait été reçu à l'école de Joinville avec le numéro 1 et qu'il y était resté attaché comme professeur. En 1911, il entra dans l'aviation, où il se signalait bientôt par des voyages audacieux, puis s'attribuait, en 1914, le record militaire de la durée avec passager par treize heures quarante.

La guerre permit à l'adjudant Q... de se couvrir de gloire.

Le 8 septembre 1914, il recevait la mission d'aller lancer des obus de 90 sur un parc d'artillerie allemand et sur une gare. Le lieutenant B..., passé depuis capitaine, était observateur. Le pilote abordait le premier objectif vent debout. Il se tenait à 5,600 pieds d'altitude.

Au moment où le bombardement commençait, le moteur se mettait à faiblir et l'avion à descendre. On se figure facilement l'angoisse de l'aviateur voyant l'altimètre baisser peu à peu, marquer 3,500 pieds et constatant qu'il doit lutter contre un violent vent debout pour rentrer: la

vitesse n'atteignait pas 30 milles à l'heure.

Pour comble de malchance, l'avion se trouvait au-dessus d'un bataillon ennemi en colonne sur une route. Vite, la troupe se formait dans les champs et ouvrait le feu. Soudain, par miracle, le moteur reprenait et l'avion pouvait remonter,—péniblement, et au prix de quels efforts!—jusqu'à 6,000 pieds.

L'observateur s'était aperçu que l'appareil avait été touché en plusieurs endroits. Une balle, notamment, avait sectionné la tôle garantissant le mât arrière-droit, support du moteur. Il fallait empêcher que cette pièce se détachât, sans quoi elle serait tombée dans l'hélice qui, en se brisant, aurait coupé la queue du biplan.

Jugeant le danger, le lieutenant B... dégrafait sa ceinture et n'hésitait pas à aller se mettre à cheval sur le moteur, pour maintenir la tôle menaçante.

Pendant ce temps, confiant dans son moteur, le pilote repartait pour M... pour terminer sa mission, puis rentrait à B..., toujours avec son passager à cheval sur le moteur.

PAR 27 DEGRÉS AU-DESSOUS DE ZÉRO

Le 18 novembre fut le premier jour de grand froid de l'année 1914. Plusieurs observateurs et un pilote descendirent, atteints de commencement de congestion. Presque aucune mission ne put être menée jusqu'au bout.

Or, Q... tint l'air pendant sept heures, alors que le thermomètre enregistrait 27° au-dessous de zéro. Il commença par un réglage de tir avec le lieutenant P... Le vol, exécuté à 6,000 pieds, dura une heure quarante-cinq. La batterie ennemie était tellement défilée que l'avion devait se tenir exactement au-dessus d'elle, malgré le feu intense qui cherchait à l'abattre.

Aussitôt rentré, Q... repartait, encore avec le lieutenant P..., pour une reconnaissance de champ de bataille de deux heures. Puis il allait faire du bombardement; avec son mécanicien il attaquait des casernes.

Pendant une heure quarante-cinq, il servait de cible aux canons allemands. Enfin, il procédait à un nouveau lancement de projectiles avec son lieutenant sur des baraquements ennemis. Ce dernier vol dura une heure trente.

Chaque semaine l'aviateur Q... met à son actif quelque nouvelle prouesse devant laquelle on reste stupéfait. Et ce parfait athlète reste toujours aussi simple, aussi gai, aussi enthousiaste. Il fait plus que son devoir, le sourire aux lèvres. C'est un virtuose de l'héroïsme.

LE DANGER N'EXISTE PAS

Cet aviateur aime jouer avec le danger. Sa témérité est parfois exagérée. C'est ainsi qu'en octobre dernier, à 150 pieds d'altitude seulement et à 250 verges de la première ligne allemande, il alla évoluer

de long des tranchées, sous une fusillade terrible, bien entendu. Pas une balle ne parvint à le toucher.

Comme, à son atterrissage, on lui faisait remarquer son imprudence, tout en lui exprimant l'enthousiasme et la joie des poilus:

—Ces petites fantaisies, répondit Q..., sont épatantes pour relever le moral de nos soldats. Je serais coupable de ne pas leur procurer de temps en temps ce spectacle qui rompt la monotonie de leur existence ordinaire.

Une autre fois, en octobre également, notre héros faisait une reconnaissance à neuf cents verges au-dessus de l'ennemi. Il recevait pas mal de projectiles et, "pour les entendre mieux", avait coupé son moteur. Soudain, il piquait brusquement derrière une colline, simulant la chute. Le lendemain, dans leur communiqué, les Allemands annonçaient qu'ils avaient abattu un avion français. Or, celui-ci n'avait été atteint que par 3 balles dans la nacelle. Que fit Q...? Il rédigea une réponse et alla incontinent la jeter dans les lignes ennemies, à l'endroit exact où la fusillade avait été particulièrement violente.

"Le sous-lieutenant Q... a l'honneur de vous faire savoir que, pour un aviateur descendu par vous, selon votre communiqué, il ne se porte pas trop mal. Il espère vous procurer encore de nombreuses émotions."

Q... fêta ses galons d'officier avec, comme observateur, le capitaine C..., qui, lui, fêtait sa Légion d'honneur. Vers une heure du matin, après un plantureux repas, tous deux décidaient d'aller réveiller les Boches avec quelques bombes. Ils en emportaient huit à bord et les lançaient délicatement sur une gare. Après chaque obus, ils avaient la joie de voir les maisons s'é-

clairer une à une et les flammes s'élever de l'objectif.

LA CHASSE À DEUX AVIONS

Le 17 décembre, Q... partait en reconnaissance n'ayant à bord qu'un mousqueton, et s'apprêtait à franchir les lignes, lorsqu'il apercevait deux avions allemands se disposant à venir faire, tout comme lui, une reconnaissance sur notre territoire. Q... attaqua résolument l'appareil le plus proche, mais y renonça bientôt, l'adversaire prenant de la hauteur. Sans perdre de temps, le français se précipita alors sur le second qui est à peu près à la même altitude que lui. L'allemand se sert de sa mitrailleuse, Q... ne faiblit pas, insiste et, devant une telle opiniâtreté, voit l'autre abandonner la lutte et rentrer dans ses lignes. Il ne reste que six cartouches à notre représentant. Malgré cela il accompagne celui qu'il a vaincu et va continuer sa reconnaissance.

Un seul vol a profondément impressionné Q... pendant la guerre.

Je le lui ai entendu raconter plusieurs fois. Je le rapporterai tel qu'il le narre.

"C'était au cours d'une longue reconnaissance à l'arrière des lignes allemandes. J'avais comme observateur le fils du général de Maud'huy, qui était sous-lieutenant. Les canons verticaux nous bombardaient de leur mieux. De tous côtés, à notre hauteur, nous étions entourés; leur tir était une véritable rafale d'obus. J'eus un instant d'appréhension farouche. Ce fut rapide comme un éclair. Je crus vraiment que c'était fini, que je ne pouvais leur échapper cette fois. Une idée traversa mon cerveau: brusquement, de 2,500 verges je piquai à 1,500. Et c'est comme cela que nous nous en tirâmes, avec trois éclats d'obus seulement dans l'avion.

Chaque fois que je pense à ce vol, je me sens angoissé. A mon jeune camarade comme à moi, il nous semble avoir senti la mort nous frôler de son haleine. Cependant il était écrit que, ce jour-là, elle ne voudrait pas de nous. Mon pauvre ami trouva, quelques mois plus tard, une fin aussi glorieuse en faisant ses débuts de jeune pilote."

— o —

LA LOUTRE

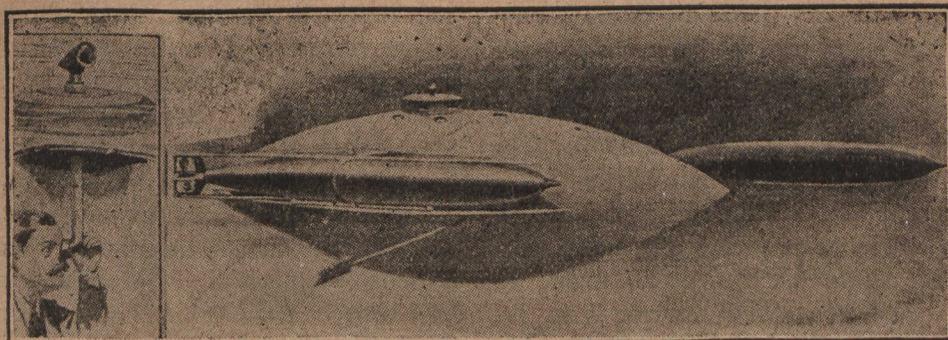
LA loutre est notée comme étant très féconde. Elle a quatre ou cinq jeunes à la fois mais elle n'a qu'une portée par année, au printemps.

La loutre n'est pas appelée à disparaître, surtout parce qu'elle est amphibie. Attaquée sur terre elle s'enfuit vers la rivière la plus proche, où elle est relativement en sûreté. Son seul ennemi, plus prudent ou plus fort qu'elle, est l'homme. Aujourd'hui elle se trouve à un endroit, demain elle sera à une dizaine de milles de là, ces déplacements dépendent beaucoup des saisons. Certaines restent toute l'année dans les endroits où il y a de l'eau salée, quoique d'autres voyages loin dans l'intérieur des terres vers les lacs, se dirigeant ensuite vers les fleuves descendant des montagnes et les marais.

En ces derniers endroits elles sont plus fréquentes vers la fin de l'automne, au commencement de l'hiver et pendant toute cette saison, attirées par l'arrivée du saumon au temps du frais.

Lorsque l'émigration du printemps commence la loutre disparaît également, mais en certains endroits où il y a de l'eau fraîche on la trouve toute l'année.

— o —



LES PREMIERS SOUS-MARINS

Les sous-marins d'aujourd'hui ne ressemblent guère à ceux d'il y a quelques années et l'on a presque peine à croire que l'on ait pu réaliser en si peu de temps des appareils si différents des premiers que l'on a construits.

En réalité, la navigation sous-marine remonte bien plus loin qu'on ne le croit communément car, sans parler de la "machine à marcher sous l'eau" qu'Alexandre le Grand aurait utilisée, on en trouve au seizième siècle des tentatives bien caractérisées. On pourrait citer ensuite des inventions qui semblent être parvenues à une forme pratique, comme celles de Cornelius van Drebbel ou du Père Mersenne, et signaler le sous-marin de Rotterdam créé en 1653.

La guerre de l'Indépendance américaine vint donner une impulsion particulière aux recherches dont il s'agit. En 1776, David Bushnell, du Connecticut, imagina ce qu'il appelait une *tortue*, sorte de bateau qui avait extérieurement la forme de deux carapaces de tortue jointes ensemble hermétiquement; c'était comme l'embryon du torpilleur moderne, dont il por-

taut en germe les diverses caractéristiques.

L'immersion s'en réglait par l'introduction d'une certaine quantité d'eau, et aussi par la rotation d'une hélice verticale placée au-dessus du bateau; la marche en avant ou en arrière était assurée par une hélice horizontale qu'on faisait tourner avec les mains ou avec les pieds.

On disposait, à l'intérieur du bateau, de deux réservoirs d'air qui pouvaient pourvoir à la respiration pendant un temps assez long. Quand on était immergé, et que, pour une raison quelconque, il était nécessaire de remonter brusquement à la surface de l'eau, on n'avait qu'à couper un fil métallique soutenant, sous la carène de la tortue, un poids de plomb qui abandonnait ainsi immédiatement le bateau; celui-ci, détesté, se trouvait flotter presque instantanément.

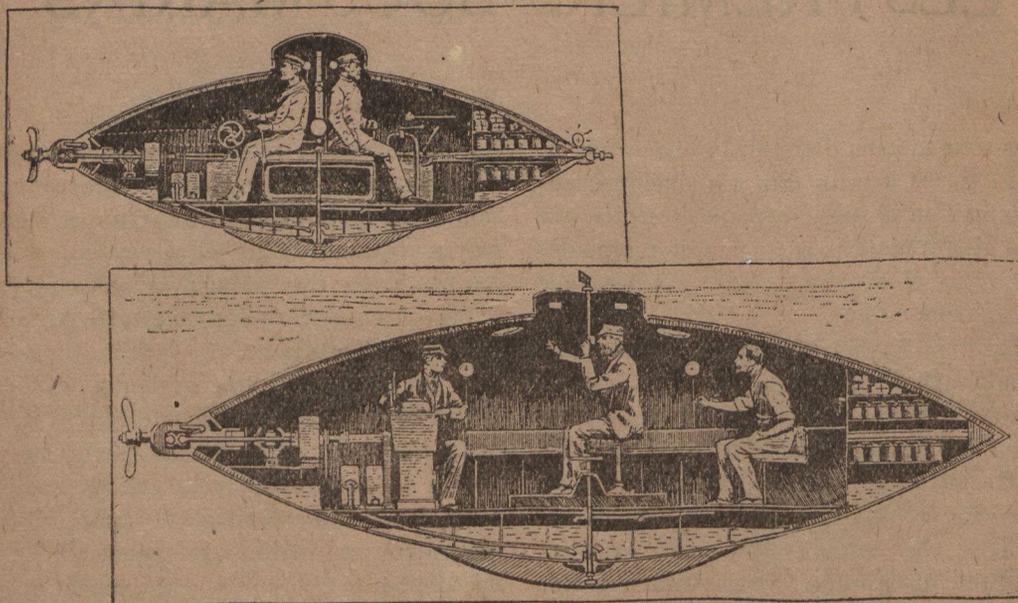
Ajoutons que l'inventeur n'avait point oublié les moyens d'attaque, puisque sa *Tortue* était destinée spécialement à couler les vaisseaux.

Dans ce but, avant de s'immerger, on fixait provisoirement à la poupe du bateau une caisse contenant 150 livres de

poudre, caisse disposée de façon à pouvoir être vissée sous les flancs du navire à détruire. Quand le sous-marin parvenait à s'approcher du bateau ennemi, l'homme qui en avait la direction passait ses bras dans deux manches en cuir imperméable, se terminant par des doigts de gant; et, détachant la boîte pleine de poudre, autrement dit la torpille, il la fixait du mieux qu'il pouvait au navire; il ne lui restait plus qu'à fuir après avoir allumé la mèche.

sous-marin le *Nautilus*, qu'il soumettait au gouvernement français. Il fit des expériences fort intéressantes, notamment au Havre, à Rouen, à Brest; il restait avec un sous-marin quatre heures et plus sous l'eau, et faisait sauter des navires. Le *Nautilus* avait du reste l'avantage de pouvoir prendre huit hommes d'équipage et de leur fournir l'air respirable pendant huit heures. Mais Fulton ne trouva point l'accueil qu'il attendait de Napoléon Ier.

Il nous est impossible de passer en re-



La *Tortue* de Bushnell comportait en réalité presque tous les dispositifs qui ont été reconnus depuis comme les plus pratiques. Malheureusement, ce sous-marin n'offrait de place que pour un seul homme; celui-ci avait toutes les manœuvres à faire, et celle de la pose de la torpille, notamment, échoua toujours dans les différentes tentatives qui furent poursuivies.

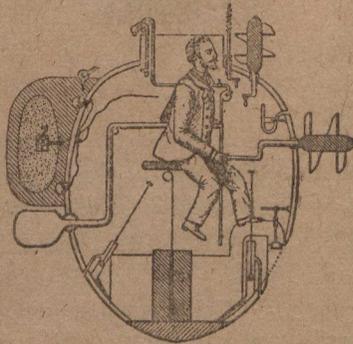
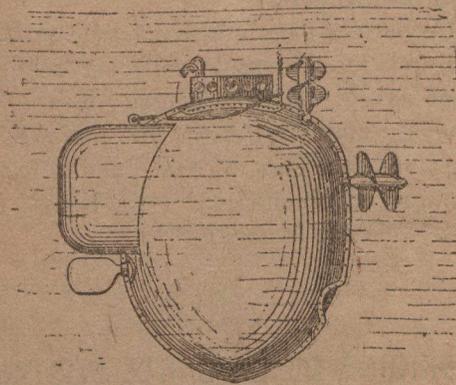
Vingt ans plus tard, Robert Fulton, le célèbre mécanicien américain, résidant alors en France, imaginait son fameux

vue tous les bateaux sous-marins qui ont été inventés dans le cours de ce siècle, depuis le nouveau *Nautilus* des frères Cœssin, l'*Invisible* de Montgéry, l'*Hydrostat* du Dr Payerne, le *Plongeur* de Bourgeois te Brem, le *David* de la guerre de Sécession, qui fit sauter le *Housatonic*, jusqu'aux sous-marins tout à fait modernes. Parmi ces derniers, citons le torpilleur sous-marin Nordenfolt, le *Gymnote* de Gustave Zédé, le sous-marin du lieutenant espagnol Louis Péral, celui de M. Hol-

land, un inventeur américain, puis le *Gustave Zédé*, etc.

D'importants perfectionnements furent réalisés avec l'Argonaut et le Goubet.

L'Argonaut, imaginé par un inventeur de Baltimore, M. Simon Lake, avait été spécialement construit pour la recherche des épaves sous-marines. Il eut une certaine utilité mais à condition de ne pas avoir de grandes profondeurs à explorer.



Le Goubet, lui, a été le type de début du sous-marin de guerre en France. De dimensions réduites, il avait néanmoins déjà plusieurs des qualités des sous-marins modernes; son équipage, toutefois, était très restreint: il y avait un modèle à deux hommes installés dos à dos et un autre pouvant contenir trois opérateurs.

C'était peu de chose auprès de ce que l'on fait aujourd'hui, comme ce que l'on fait aujourd'hui est peut-être peu de chose également auprès de ce que nous verrons dans vingt ans... si nous sommes encore de ce monde.

— o —

L'ART TONKINOIS

Il y a deux espèces de métiers, la broderie sur soie et la marqueterie, pour lesquels on ne peut rivaliser avec les habitants du Tonkin (Sud-Est de l'Asie).

Cependant ils sont aussi rusés que travailleurs, car certains travaux sont faits pour les touristes et d'autres pour les connaisseurs. La soie tonkinoise est de beaucoup supérieure à celle de Chine, du Japon et des Indes, et est entièrement faite à la main.

Un travail, peut-être plus merveilleux encore que celui du brodeur, est celui de l'incruteur qui consiste à assembler divers bois indigènes, spécialement l'ébène; ainsi que de magnifiques dessins en nacre de perle.

Les objets fabriqués sont de petites boîtes, des plateaux, de pipes à opium, des gravures, des encadrements, des classeurs, des chaises, des tables, des armoires, des garde-robes, des sofas, des lits et autres articles d'ameublement et d'ornement.

Ces dessins sont parfois tellement délicats que les nervures des feuilles ou d'autres petits détails doivent être assemblés à l'aide du microscope.

— o —

William Middleton est un domestique modèle. Il resta 65 ans dans la même ferme à Semenhams près de Henley-sur-la Tamise; sept fois la ferme changea de mains sans qu'il songeât à quitter la place.

LA REINE !

LORD R. C., l'un des personnages qui approchent le plus la famille royale, est de tous les membres du cabinet britannique celui qui peut-être montre le plus de goût pour les travaux des champs.

Il est célèbre pour sa science dans cet art subtil et dangereux qui consiste à élever des abeilles.

Dernièrement, ayant besoin d'une reine pour ses ruches, il écrivit à un spécialiste de Londres, pour que d'urgence on lui en envoie une à la campagne.

L'apiculteur télégraphia aussitôt à lord R. C. :

"La reine arrivera par le train de 3 h. 40."

Lorsque l'employé des postes du pays où réside le lord lut cette dépêche, il ne

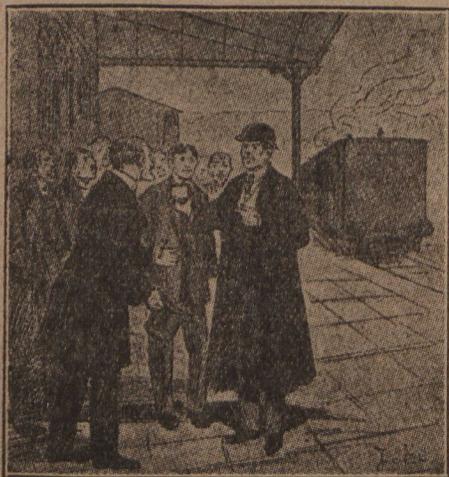
gare, le maire, le conseil municipal au complet et une foule de monde.

Comme le train repartait, le maire s'approchant de lord R. C... lui dit : "—Mais je ne vois pas Sa Majesté la Reine, monsieur le Ministre."

Ce dernier venait justement de se faire délivrer un minuscule colis, et comprenant ce qui arrivait, haussa devant les yeux du magistrat ébahi une petite boîte dont une face était formée d'une toile métallique, en répondant : "—La Reine? Eh bien! elle est là-dedans."

— o —

L'ORIGINE DE LA CARTE POSTALE ILLUSTREE



En attendant la reine...

put garder le secret, et quand le noble destinataire vint chercher son abeille, quelle ne fut pas sa surprise de voir à la

Il paraît que l'origine de la carte postale illustrée date d'un peu après la guerre de 1870, mais il est possible qu'elles existaient déjà un siècle auparavant. Dans "l'Almanach de la Petite Poste" de 1777 se trouvait ce qui suit : "Il y a actuellement certaines gravures sur cartes qui sont envoyées par la poste, et sur lesquelles se trouvent de la correspondance pouvant être lue par tous.

Cette invention dont on a beaucoup parlé, a été faite par le graveur Demaison.

Suivant ce qui précède, la France serait le lieu de naissance de la carte postale illustrée.

— o —



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

UN ÉCRAN COMME CORBEILLE A OUVRAGES

Le panier à ouvrage ou corbeille élégante dans laquelle les dames mettent leurs ouvrages commencés, peut être remplacé par une combinaison plus heureuse et de meilleure disposition. Comme notre figure le représente, un écran où chaque chose aura sa place marquée, nous servira de cadre. Si vous ne pouvez pas vous procurer un écran à bon marché que

vous pourriez transformer ensuite à votre goût, voici les mesures pour en fabriquer un vous-même.

Il faut, comme bois, les mesures et morceaux suivants :

- 4 morceaux 42 p. par 1½ p. par ¾ de p.
- 1 morceau 12¼ p. par 9 p. par ½ de p.
- 1 morceau 12¼ p. par 3¼ p. par ¼ de p.
- 1 morceau 12¼ p. par 1¾ p. par ¼ de p.
- 1 morceau 12¼ p. par ¾ p. par ¼ de p.

Voici les quantité et mesures de cuir ou soie nécessaires pour couvrir l'écran.

- 2 morceaux 13¾ de pouce par 36 pouces.
- 1 morceau 13¾ de pouce par 8 pouces.
- 1 morceau 13¾ de pouce par 4 pouces.
- 35 épingles en cuivre chacune de 2 pouces de long.
- 2 charnières avec vis (huit).
- 1 crochet et cheville.
- 2 poignées et vis (quatre).
- 4 vis (courtes).
- 12 crochets.
- 100 brochettes de fantaisie (en cuivre tête arrondie).
- 50 clous (de moyenne grosseur).

Pour construire soi-même cet écran, il faut procéder avec méthode et discernement mais il n'est pas besoin pour cela d'une grande habileté.

Commencez par les deux morceaux verticaux qui sont les plus longs, marquez avec un crayon chaque endroit où doivent s'ajuster les traverses de bois.



L'écran ouvert et fermé.

La 1ère traverse du haut, de l'aile gauche de l'écran sera placée à 1 pouce $\frac{1}{2}$ du sommet et sera munie de 6 crochets en cuivre. La traverse suivante sera placée à 13 pouces $\frac{1}{4}$ plus bas à partir du sommet du poteau également, la 3ème, en gardant le même point de départ, à 13 pouces $\frac{1}{2}$ du sommet, tandis que la traverse, la dernière, du bas, sera à 4 pouces $\frac{1}{4}$ en partant du bas du poteau. Sur la deuxième et la dernière traverse de l'aile gauche on plantera sept clous en cuivre à égale distance les uns des autres et à la même hauteur. On conseille pour cela de se servir d'un vilebrequin et de percer les trous avant de coller ou clouer les morceaux. Les morceaux seront d'abord collés, et quand ils seront bien secs, on les consolidera au moyen de petits clous assez fins pour ne pas fendre le bois, ce dont il faut se méfier si ce dernier est de qualité inférieure.

De chaque côté des deux poteaux verticaux de l'aile gauche, on enfoncera une vis, à la hauteur de 22 pouces à partir du sommet et à $\frac{3}{8}$ du bord du poteau, que l'on laissera dépasser du bois d' $\frac{1}{4}$ de pouce. On y ajustera alors la planchette ou tablette rectangulaire qui aura comme dimensions $12\frac{1}{2} \times 9 \times \frac{1}{2}$ p. Ces deux vis lui permettront de pivoter, et elle pourra s'ouvrir ou se fermer, au besoin.

Quant à l'aile droite de l'écran les dispositifs sont à peu près les mêmes sauf pour les traverses qui sont placées à quelques pouces plus haut ou plus bas.

Les deux traverses du haut et du bas de l'aile droite de l'écran, seront à la même hauteur et auront les mêmes mesures que celles de l'aile gauche.

La deuxième traverse de la même aile sera placée à 10 pouces du sommet. En dessous de celle-ci, une petite traverse de $12\frac{1}{4} \times 3\frac{1}{4} \times \frac{1}{4}$ vient s'adapter immédia-

tement. On pourra se dispenser de clouer ce morceau, qu'on se contentera de coller. Une seconde traverse de la même longueur, $12\frac{1}{4}$ mais moins large $\frac{3}{4}$ de pouce, et $\frac{1}{4}$ d'épaisseur, formera comme le fond; une troisième traverse que l'on clouera par-dessus les deux, aura $12\frac{1}{4} \times 1\frac{3}{4} \times \frac{1}{4}$ de pouce.

La troisième traverse horizontale, toujours de la même aile, est placée à $18\frac{1}{2}$ pouces et la quatrième qui est la dernière à placer, en laissant de côté celle du bas, sera placée à 27 pouces en partant du sommet du poteau. Ces deux dernières traverses seront munies chacune, comme la deuxième et la dernière de l'aile gauche, de 7 clous en cuivre. La traverse du haut de l'aile droite à l'imitation de l'aile gauche, aura également 6 crochets où l'on pourra suspendre différents articles, comme ciseaux, fils de soie, etc.

Ainsi la charpente étant terminée, il ne reste plus qu'à lui donner une couche de peinture ou un vernissage suivant l'assortiment des meubles de la chambre ou du salon de couture.

Ce n'est que lorsque tout sera bien sec que l'on pourra couvrir l'écran de cuir, de soie ou de l'étoffe qu'on aura choisie à cet effet. Le principal, en la fixant sur l'écran, est de bien l'étirer, en rentrant tout au long la bordure d' $\frac{1}{4}$ de pouce et on l'attachera par des broquettes des deux côtés à la fois à mesure que l'on avance. Il faut qu'on arrive à placer les broquettes, non sur le rebord, mais au milieu du poteau qui sera la limite que ne devra pas dépasser non plus la bordure.

Si vous couvrez votre écran de soie faites un bourrelet ou saillie tout au long du haut et du bas dans lequel vous passerez un cordonnet de ganse de fil ou de soie au moyen duquel vous attacherez à chaque coin du poteau votre pièce de soie en l'é-

tirant un peu; les clous ne serviraient à rien et déchireraient plutôt la soie.

Voici les deux ailes recouvertes mais encore séparées. On les réunira par deux charnières, placées chacune à 7½ pouces du sommet et du bas. Un crochet placé vers le milieu, à 18½ de pouces du sommet servira à fermer l'écran quand on ne s'en servira pas.

Enfin deux poignées en cuivre, seront

fixées face à face sur chacune des traverses du haut de l'écran, pour faciliter son transport d'une place à une autre.

Deux bandes placées à l'intérieur des deux côtés de l'écran, serviront de poches d'une grande commodité pour y déposer les ouvrages commencés.

Il reste au bon goût de la personne qui se servira de cet écran, d'arranger les articles à chaque place assignée.

ANECDOTE SUR LISZT

L'UN de ses contemporains raconte sur Liszt l'anecdote suivante:

En 1838 Liszt avait entrepris une tournée artistique à travers les principales villes de France, au cours de laquelle il dut s'arrêter dans un village pour y donner un concert. L'annonce avait été bien faite, et le nom seul du compositeur devait suffire pour attirer la foule.

Malheureusement à l'heure indiquée pour le commencement du concert, il n'y avait que 7 personnes dans la salle.

Constatant la maigreur de son auditoire Liszt, aucunement découragé, monta sur la scène et prononça les paroles suivantes:

Mesdames et Messieurs, cette salle n'étant pas assez confortable, je vous demandais, si cela vous fait plaisir, de bien vouloir vous rendre dans le salon de l'hôtel où je loge afin que vous puissiez goûter plus à votre aise le programme musical que j'ai l'intention de vous exécuter dans son entier.

Cette proposition fut gaiement acceptée par les spectateurs qui se dirigèrent aus-

sitôt vers l'hôtel de Liszt où le piano était déjà rendu.

Liszt tint parole et exécuta tout son programme qui souleva l'enthousiasme de "la foule", après quoi il fit servir à ses 7 admirateurs un succulent réveillon auquel ils firent grand honneur.

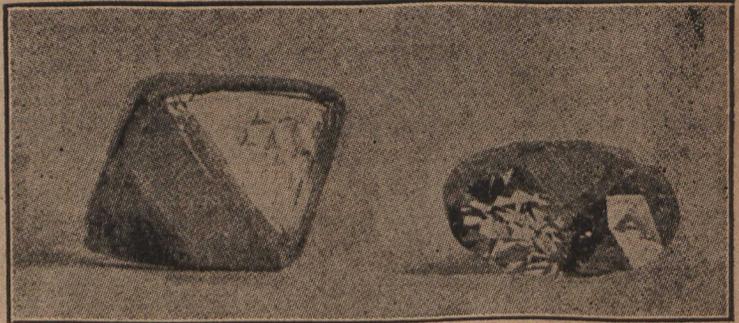
Cette idée originale de Liszt devait lui porter profit, car à son second concert, la salle était archi-comble d'un public délirant.

L'on dût même refuser du monde. Ce qui prouve que quelquefois les grands musiciens se servent d'un "insuccès" pour obtenir un "triomphe".

Au Brésil, à la place du lait, on boit le jus d'un certain arbre nommé *Massaranduba*.

Ce jus à l'apparence et la douceur du lait mais au bout de 24 heures, il devient coagulé semblable à de la gomme à mâcher. Le fruit de cet arbre est très nourrissant.

L'industrie du Diamant



Diamants à l'état brut.

TROIS pays ont successivement concouru à fournir de diamants tous les marchés du monde, l'Inde d'abord, jusqu'au dix-huitième siècle; puis le Brésil, jusqu'en 1870, et enfin l'Afrique australe.

Les terrains diamantifères africains sont situés à la limite de l'état d'Orange et de la colonie du Cap et la ville de Kimberley en est le centre.

C'est en 1867 que fut trouvé le premier diamant du Cap. Un enfant le ramassa inconsciemment sur les bords du fleuve Orange. Emporté par un chasseur d'autruches et acheté \$2,500 par le gouverneur du Cap, ce diamant figura la même année à l'Exposition universelle de Paris.

Les chercheurs se ruèrent bientôt sur la région désolée qui apparaissait comme un Eldorado. C'est depuis cette invasion que plusieurs petits villages se sont construits et sont devenus très prospères grâce à la découverte de plusieurs mines de diamant. C'est alors aussi que s'est formé une Société pour l'exploitation de ces mines qui ont pris depuis un développement extraordinaire. Les ouvriers des mines de Kimberley sont très nombreux et sujets à une surveillance des plus stricts.

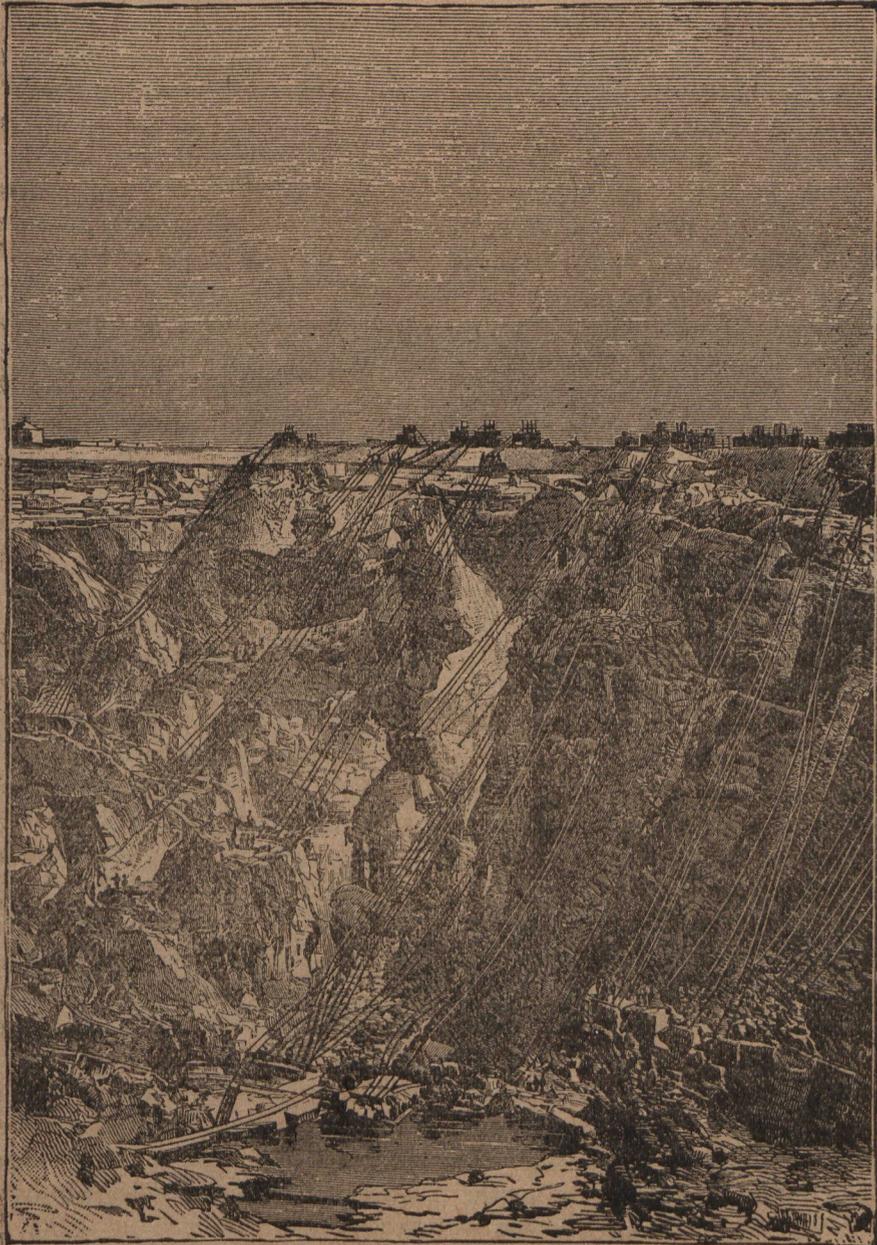
Tout ouvrier, désirant travailler dans

les mines de diamant est obligée de signer un engagement de 3 ou 4 mois avec la "Société" qui le considère comme prisonnier jusqu'à l'expiration de son engagement. Quand l'ouvrier a fini son temps et qu'il veut s'en aller, il est soumis à de minutieuses investigations, car on en a vu qui n'hésitaient pas à se faire des incisions dans les chairs pour y glisser des diamants.

Personne n'approche des mines ou des *floors* (étendues de terrain où est répandu la roche diamantifère pulvérisée).

Les *floors* sont entourés d'une clôture de fil de fer et gardés par des hommes armés de fusils chargés qui tireraient sans crier gare sur quiconque se risquerait à franchir les clôtures.

Malgré toutes ces précautions, des vols pourraient encore se commettre. Pour obvier aux lacunes de la surveillance, on a édité un ensemble d'étroites dispositions légales qui font que personne dans la Colonie du Cap ne peut détenir un diamant brut sans être muni d'une licence de marchand de diamants, délivrée avec beaucoup de difficulté, ou d'une pièce de police attestant la régularité de l'achat de la pierre précieuse. Hors de ces deux cas,



Une exploitation diamantifère.

c'est sept ans de travaux forcés, sans remise ni doute.

Que font, maintenant, ces ouvriers que nous savons surveiller avec tant de soins?

Depuis l'abandon de l'exploitation à ciel ouvert, et après divers essais de galeries en pente, le principe adopté est celui des puits verticaux et des galeries horizontales d'où l'on enlève les tranches de roches diamantifères remplacées incontinent par des remblais pour éviter les éboulements. Les puits vont présentement à des profondeurs de 1,000 et 1,300 pieds. L'extraction se fait à la dynamite; le minerai est amené à la surface et le traitement permettant d'en retirer le diamant commence.

Fort heureusement la roche diamantifère du Cap est d'une désagrégation facile. Longtemps on a pu se contenter d'un broyage à sec; mais au fur et à mesure qu'on a opéré plus profondément, il a fallu procéder autrement. On exposait alors la roche sur des grands espaces, "les floors", pendant des mois ou des années, en attendant sa pourriture sous l'influence des agents atmosphériques, chaleur, pluies, gelées. Après quoi on faisait passer la roche dans des laveurs mécaniques pour en retirer le diamant.

Mais d'une part le temps qu'on peut gagner dans la circonstance est précieuse et d'autre part il existe une roche plus dure, que les intempéries laissent intactes. Il fallut aviser.

Le minerai dur passe par les machines à broyer, et est soumis à divers traitements mécaniques, débouillage et criblage. Le minerai dur après son passage au concasseur, fait, lui aussi, connaissance avec les cribles à secousse, les tremies, les cylindres, etc.

À la suite de ces criblages, se trouve dans les cylindres, un résidu mystérieux

dont il est impossible d'apprécier la valeur. Les diamants dans leur cangue sont mêlés à d'autres cailloux à des pierres de différentes espèces, moins précieuses que le diamant. Le premier triage, de beaucoup le plus important, est fait à l'état humide, aussitôt la sortie des cribles.

On le confie à des ouvriers de confiance. C'est là en effet que se peuvent faire, depuis le ramassage de la roche et les diverses manipulations qu'elle a subies, les découvertes de grosses pierres, d'une valeur extraordinaire, et partant plus tentantes que le fretin.

Les ouvriers sont placés dans une salle, surveillée comme tout le reste, devant des établis sur lesquels reposent des cadres à fond plat, renfermant les diamants tels qu'ils proviennent des cribles. L'homme a le tas à trier à sa droite. Il tient à la main un morceau de carton qu'il promène incessamment d'une extrémité du cadre à l'autre, conduisant avec beaucoup d'adresse les déchets vers un bac vidé de temps en temps par des aides, et les pierres, à un récipient dont le contenu est recueilli et totalisé par des employés spéciaux qui servent de trait d'union entre les ateliers et les bureaux, d'où les pierres ne sortiront plus que pour être vendues.

À la fin de la journée il peut y avoir environ 1800 grammes de pierres transportés dans les caisses.

Ces pierres ne sont ni comptées, ni pesées, ni appréciées. C'est un lot quelconque, dont il peut se dégager des inconnues, soit une déconvenue, si les pierres sont inférieures et petites, soit une heureuse surprise, s'il y a parmi elles des diamants de forte taille.

Le premier triage a laissé un déchet qui, comme on l'a vu, était emporté de la pièce où travaillent les ouvriers. Il ne faut pas croire qu'on l'a sacrifié sans autre examen.

Des convicts procèdent à un second triage à sec et il ne reste plus alors que des débris. Ces débris eux-mêmes ont attiré l'attention de la Compagnie qui les laisse examiner par des ouvriers volontaires à qui on attribue 74 cents le carat, aux blancs, et 28 cents aux Cafres qui se chargent de ce travail.

Sans doute on sera anxieux d'avoir quelques données sur le fonctionnement de cette entreprise exceptionnelle, malgré

valeur supérieure à \$40,000,000. Les rendements sont passés de \$311,840 en 1881, avant la fusion, à \$4,509,080 en 1889, après la constitution de la Société et à \$15,826,906 en 1896.

On voit par ces chiffres que la recherche du diamant représente aujourd'hui une industrie de premier ordre.

Suivons maintenant ce diamant, vendu au Cap à l'état brute, dans toute les pha-



Un atelier de triage.

l'avidité des statistiques, et ce sera le cas de dire que les chiffres ont leur éloquence.

La de Beers Consolidated Mines Limited, de Kimberley, constituée en 1888, a un capital de \$19,750,000, tant en actions qu'en obligations. Elle possède plus de 519 claims figurant dans ses bilans pour une

ses par lesquelles il passe avant de figurer au nombre des ornements dont se parent les dames dans les deux mondes.

Le diamant est mis dans le commerce tel qu'il a été trouvé, c'est-à-dire à l'état de caillou à peine translucide, quelquefois un peu brillant, mais le plus souvent terne

comme un débris de verre ou de cristal roulé par la mer, rongé par les eaux.

La taille du diamant qui devait permettre de concevoir des bijoux dont le succès n'est pas encore épuisé, date de 1476, et c'est un Flamand, Louis de Berghem, qui avait remarqué que le diamant qui résiste à l'attaque de tous les métaux, se laissait entamer quand on le frottait sur sa propre poussière. C'est grâce à cette découverte que la taille du diamant est devenue une industrie régulière et prospère, et c'est la Hollande qui a pour ainsi dire monopolisé la taille du diamant.

Dans l'Inde, on taille le diamant de manière à le conserver le plus gros possible; en Europe, au contraire, on s'attache à la forme et à l'éclat, dût la pierre perdre, au cours de l'opération, la moitié et plus de son poids.

Les manipulations par lesquelles passe le diamant avant d'être monté sont au nombre de trois. Ce sont: le clivage, l'égrisage ou ébrutage et le polissage. Le clivage a pour objet de donner à la pierre une forme régulière et de la débarrasser des impuretés qu'elle contient.

Le clivage est la partie la plus difficile de l'art diamantaire; il exige un long apprentissage et une pratique continue pour que l'ouvrier acquière l'expérience et l'adresse exigées.

L'ébrutage consiste à frotter avec force la pierre à ébruter, à dégrossir, contre l'autre, opération qui se fait quand la forme assez parfaite du diamant n'oblige pas au clivage.

Après le clivage ou l'ébrutage on présente successivement le diamant à des meules d'acier doux, tournant à plat sur un axe vertical. La surface de la meule est enduite d'huile et saupoudrée de poussière de diamant.

La vitesse donnée aux meules par les

courroies de transmission peut atteindre 2,200 tours à la minute. On pense bien que le diamant qui est quelquefois très petit, ne peut être tenu entre les doigts pour subir l'action d'un mouvement de rotation aussi rapide. On le scelle à l'étain dans un moule et l'ouvrier le présente à la meule au moyen de tenailles moitié en fer moitié en bois. Sur les tenailles, maintenues en place entre des chevilles de fer, il pose des blocs de plomb destinés à faire adhérer la surface à polir, à la meule. Après le polissage, le diamant ne bouge plus; il devient une unité immuable dont se sert le joaillier qui le monte de différentes façons, en le faisant tenir dans de solides griffes de métal préceux.

A partir de ce moment, le diamant n'est plus lui-même, il constitue une partie du bijou, mais on peut dire que, malgré tout l'art déployé pour le sertir et le faire valoir, il reste le bijou dans le bijou, et conserve la valeur prestigieuse reconnue par tous les peuples et peinte, dans toutes les langues, où pour représenter la pureté, l'éclat, la richesse dans toute l'étendue qu'on puisse concevoir, on revient à un mot, à un nom: le diamant.

— o —

L'ORIGINE DE LA BAIONNETTE

LA Baïonnette, arme redoutable et qui joue un si grand rôle dans la présente guerre, est appelée ainsi parce que les premières furent fabriquées à Bayonne, en France.

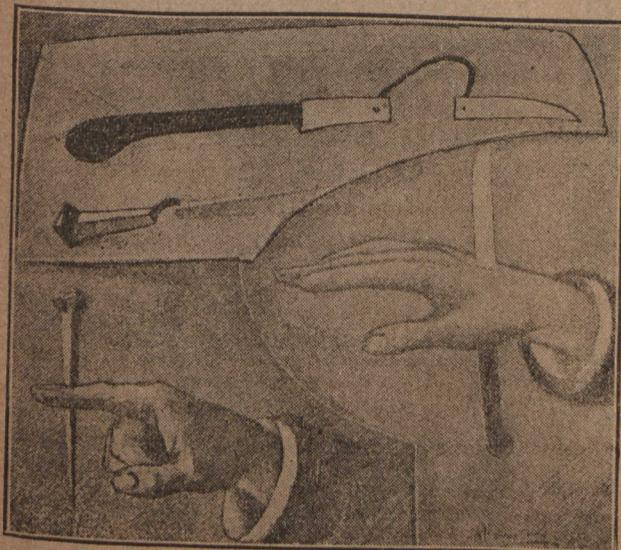
On raconte à ce sujet qu'un régiment Basque étant durement pressé par l'ennemi et voyant ses munitions épuisées, prit l'initiative de fixer de longs couteaux au bout du fusil. Ils chargèrent ainsi l'ennemi avec succès et bientôt ce nouvel instrument pour faire la guerre se généralisa dans l'armée.



INVULNERABILITE

Voici une expérience de *magie blanche* qui permet de se traverser la paume de la main..., en apparence du moins, avec une lame de couteau.

Procurez-vous dans un bazar deux couteaux de cuisine absolument semblables et faites enlever, au milieu de l'une des lames, un morceau long de 2 pouces environ; les deux extrémités qui restent seront reliées l'une à l'autre, dans la même position relative qu'elles avaient précédem-



L'expérience du couteau.

ment, au moyen d'un arc rigide en fil de fer. Le premier serrurier venu se chargera de ce petit travail.

Le couteau ainsi préparé est disposé sur une servante accrochée derrière la table du prestidigitateur qui, après avoir montré aux spectateurs l'autre couteau non préparé, proclame son invulnérabilité et annonce qu'il va se transpercer la main.

Pour cela, appuyant l'extrémité des doigts sur le rebord postérieur de la table, de l'autre main il fait mine d'enfoncer dans la première le couteau, par un mouvement de bas en haut; mais en même temps il abandonne sur la servante le

couteau qu'il tient à la main et saisit l'autre qu'il place aussitôt dans la position que montre notre figure.

Tout ceci étant fait vivement, l'illusion est complète, car pendant une fraction de seconde à peine, la table a masqué l'opération. On saisit alors le couteau par le manche pour lui imprimer un léger mouvement de va-et-vient, d'avant en arrière, qui est transmis à la partie supérieure de la lame par le demi-cercle en métal; on paraît ainsi remuer le fer dans la plaie.

C'est derrière la table, comme précédemment, que l'on opère

une seconde fois le changement des couleurs; le premier est de nouveau soumis à l'examen des spectateurs, qui peuvent y voir certaines taches rouges assez semblables à du sang. On se garde bien de leur dire que ce rouge provient d'un petit lingehumide de couleur, et accroché derrière la table.

Une expérience analogue peut se faire avec un gros clou qui traverse l'extrémité de l'index comme le montre notre dessin.

UN EMPLOI AMUSANT DE L'ACIDE SULFURIQUE

Vous voulez jouer à un ami quelque tour innocent? Rien de plus facile. Faites-lui toucher un objet couvert de noir de fumée.

—Quelles mains, cher ami! vous écriez-vous. Vite de l'eau! du savon!

Et l'ami s'approche de la cuvette où vous avez eu soin de verser d'avance quelques gouttes d'acide sulfurique.

L'ami frotte, frotte, il se démène, mais sans arriver à rendre à ses mains leur premier éclat, car l'acide décompose le savon et le résultat est beaucoup plus triste que si le dit savon était mis de côté.

Lorsque la plaisanterie a assez duré, vous faites apporter de l'eau pure et votre victime comprend un peu tard qu'il a été joué.



LES DENTS DE L'ÉLEPHANT

Il existe peu d'animaux ayant une dentition aussi étrange que l'est celle de l'éléphant. Bien peu de personnes ont la faculté de pouvoir examiner l'intérieur de la bouche d'un de ces animaux géants, aussi généralement l'on se figure que l'éléphant a autant de dents que les autres animaux qui vivent comme lui d'herbages et de racines.

Quoique cela puisse paraître étrange, un éléphant n'a que huit dents, ce sont d'énormes molaires jaunes, plus larges que la main d'un homme; ces molaires sont placées deux de chaque côté de la mâchoire inférieure et deux de chaque côté de la mâchoire supérieure.

C'est sur ces dents que l'animal au moyen de la langue place le foin et les autres herbages ou racines dont il vit. Sa langue qui est bien la plus laide de toutes les langues comparée à celles des autres animaux, tourne et retourne dans tous les sens le fourrage sur les molaires inférieures jusqu'à ce qu'il soit assez broyé.

Comme les êtres humains, l'éléphant a deux sortes de dents, les dents de lait et les molaires permanentes. Les dents de lait qui sont plus petites que les molaires permanentes tombent quand l'animal est âgé d'environ 14 ans. Ces dents de lait, qui sont néanmoins déjà d'une belle grosseur, sont parfois trouvées par les employés de cirque qui donnent à manger aux éléphants, parmi les résidus de leur repas et ils les conservent comme curiosités.

Les Japonais divisent la journée en six heures de 120 minutes chacune, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et la nuit de six heures également depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.

LAMPE-PHONOGRAPHE

Tout le monde connaît le phonographe.

Cet appareil merveilleux, qui enrégistre et reproduit les sons de la voix humaine ou d'un morceau de musique, a été inventé par Edison, en 1877, puis perfectionné par lui-même et re-perfectionné depuis.

Dès sa première apparition, il fit rage et merveille mais depuis ce temps sa forme a été modifiée au point d'en faire parfois un véritable objet de curiosité !

Sans vouloir entrer dans les détails du phonographe, les trois parties essentielles sont : le récepteur, l'enregistreur et le reproducteur.

Le récepteur, est une sorte de cornet acoustique renversé, fermé par un diaphragme métallique qui se met en vibration lorsqu'on parle devant l'appareil et fait reproduire tous ces mouvements à l'aiguille fixée à son centre; l'enregistreur est un cylindre recouvert d'un manchon de cire durcie, dont l'axe tourne dans deux paliers; quant au reproducteur c'est un tronc de cône métallique creux, une sorte d'embouchure vidée et très élargie d'un bout, tandis que la petite base est formée par une légère feuille de papier bien tendue ou d'une fine lame vibrante.

Au centre de ce diaphragme fut d'abord fixée une aiguille en ivoire; plus tard cette aiguille fut remplacée par une en acier et aujourd'hui c'est une aiguille incrustée d'une parcelle de diamant inusable.

Cette aiguille suit exactement la rainure formée par l'enregistreur et transmet

à la feuille ou à la lame qui garnit le fond du cône, les vibrations et tous les sons du cylindre ou disque.

Dans les premiers appareils les sons étaient enregistrés sur des cylindres de forme oblique. Ils ressemblaient à un manchon recouvert d'une couche de cire durcie, des transformations et perfectionnements nouveaux remplacèrent le cylindre oblique par des disques ou palets métalliques plats comportant de chaque côté un morceau différent.



La lampe musicale

Ce fut d'abord un simple socle ou support où reposait l'appareil, mais petit à petit, il prit une forme élégante au point qu'il devint un véritable meuble, genre de commode, à l'intérieur duquel étaient superposées des tablettes pour y recevoir les disques.

Le cône disparut également, plus tard, l'appareil prit alors une forme déjà plus gracieuse et moins volumineuse. On le

renfermait facilement sous un couvercle, et grâce à un dispositif ingénieux, une légère ouverture, sorte de cône, beaucoup moins grand et moins gênant, on peut saisir distinctement la voix et les sons plus clairement que par le cône volumineux disparu.

On n'a cessé depuis à donner toutes sortes de formes les plus gracieuses possibles pour dissimuler l'appareil.

Notre gravure nous représente un nouveau dispositif vraiment ingénieux, et qui est moitié phonographe et moitié lampe.

Le mécanisme est caché dans la base de la lampe qui par un dispositif spécial peut se soulever de quelques pouces pour y insérer le disque et pour remonter l'appareil. Le tronc de la lampe terminé au haut en forme de cornet, sert de cône pour transmettre les sons.

Tout autour de la lampe, sous l'abat-jour, sont disposées les lampes qui sont contrôlées par des fils et un bouton de contact indépendants de ceux qui actionnent les disques du phonographe, de sorte qu'on peut faire jouer le phonographe quand les lampes sont allumées ou éteintes.

Les lumières dégagent une certaine chaleur, qui n'est aucune gêne pour les sons, au contraire; les manufacturiers prétendent que cette chaleur, les saisit, les projette et les propage au dehors dans différentes directions en leur imprégnant une certaine douceur et maturité remarquables.

Le mécanisme et l'appareil fonctionne et se remonte par l'électricité au moyen d'un petit moteur dissimulé dans le piédestal de la lampe.

Cette lampe-phonographe est un vrai ornement d'une élégante apparence pour le salon ou la bibliothèque de la maison bourgeoise.

L'OISEAU - TORPILLEUR

CE nom étrange n'est en somme que la juste expression pour définir cet oiseau qui fut découvert, dans l'Amérique du Sud, par M. Ferdinand Bartels, un explorateur.

Les plumes qui forment la queue de l'oiseau sont très pointues; on dirait un ensemble de petits dards dont il se sert pour tuer la proie.

Il se place non loin d'elle, et au moment favorable, se précipite sur elle, en lui donnant, par en dessous, le coup de mort, avec les plumes pointues de sa queue qu'il redresse.

C'est pour cette raison qu'on l'appelle l'oiseau-torpilleur, assimilation à la torpille sous-marine qui vient, elle aussi, faire le coup de mort, par en dessous.

— o —

LES YEUX AUX DIFFERENTS AGES

LE musée de Stockholm, la capitale de la Suède, sur la côte occidentale de la mer Baltique, possède une intéressante collection d'yeux ayant appartenu à des êtres humains depuis des yeux d'enfants jusqu'à des yeux de vieillards.

En observant l'intérieur de ces yeux, on fait les constatations suivantes:

Chez l'enfant, l'intérieur de l'oeil est aussi transparent que l'eau pure; chez un sujet de 5 à 20 ans il est un peu moins transparent; chez un homme de 30 ans il est déjà un peu opaque; chez un homme de 50 à 60 ans il est très opaque, et enfin chez les vieillards de 70 à 80 ans il est mou et terne.

Le développement de cette opacité est dû à l'augmentation toujours croissante des tissus fibreux dans l'oeil.



SUR LES ROSES

Qui jamais a su chanter et n'a pas chanté la rose? Les poètes n'ont pu exagérer sa beauté, ni parfaire son éloge; ils l'ont appelée, avec justice, fille du ciel, ornement de la terre, gloire du printemps; mais quelle expression a jamais rendu les charmes de cette belle fleur, son ensemble voluptueux et sa grâce divine?

Quand elle s'entr'ouvre, l'oeil suit avec délices ses harmonieux contours. Mais comment décrire les portions sphériques qui la composent, les teintes séduisantes qui la colorent, le doux parfum qu'elle exhale? Voyez-la, au printemps, s'élever mollement sur son élégant feuillage, environnée de ses nombreux boutons; on dirait que la reine des fleurs se joue avec l'air qui l'agite, qu'elle se pare des gouttes de la rosée qui la baignent, qu'elle sourit aux rayons du soleil qui l'entr'ouvrent; on dirait que la nature s'est épuisée pour lui prodiguer à l'envi la fraîcheur, la beauté des formes, le parfum, l'éclat et la grâce.

La rose embellit toute la terre: elle est la plus commune des fleurs. Le jour où sa beauté s'accomplit, on la voit mourir; mais chaque printemps nous la rend fraî-

che et nouvelle. Les poètes ont eu beau la chanter, ils n'ont point vieilli son éloge, et son nom seul rajeunit leurs ouvrages.

Emblème de tous les âges, interprète de tous nos sentiments, la rose se mêle à nos fêtes, à nos joies, à nos douleurs. L'aimable gaieté s'en couronne, la chaste pudeur emprunte son doux incarnat; on lui compare la beauté, on la donne pour prix à la vertu; elle est l'image de la jeunesse, de l'innocence et du plaisir; elle appartient à Vénus, et, rivale de la beauté même, la rose possède comme elle *la grâce plus belle encore que la beauté.*

Il y avait à Amadan une académie dont les statuts étaient conçus en ces termes: "Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et parleront le moins possible." Le docteur Zeb, fameux dans tout l'Orient, apprit qu'il vaquait une place à cette académie; il accourt pour l'obtenir; malheureusement il arriva trop tard.

L'académie fut désolée: elle venait d'accorder à la puissance ce qui appartenait au mérite. Le président ne sachant comment exprimer un tel refus, qui faisait rougir l'assemblée, se fit apporter une coupe qu'il remplit d'eau si exactement, qu'une goutte de plus l'eût fait déborder.

Le savant solliciteur comprit, par cet emblème, qu'il n'y avait plus de place pour lui. Il se retirait tristement, lorsqu'il aperçut une feuille de rose à ses pieds. A cette vue, il reprend courage; il prend la feuille de rose et la pose si délicatement sur l'eau que renfermait la coupe, qu'il ne s'en échappa pas une seule goutte. A ce trait ingénieux, tout le monde battit des mains, et le docteur fut reçu, par acclamation, au nombre des silencieux académiciens.

UNE COURONNE DE ROSES

RÉCOMPENSE DE LA VERTU

Saint Médard, évêque de Noyon, né à Salency, d'une illustre famille, institua, aux lieux de sa naissance, le prix le plus touchant que la tendre piété ait jamais offert à la vertu. Ce prix est une simple couronne de roses; mais, pour l'obtenir, il faut que toutes vos rivales, toutes les filles du village, vous reconnaissent pour la plus soumise, la plus modeste et la plus sage.

La soeur même de saint Médard fut nommée, en 532, d'une commune voix, première rosière de Salency; elle reçut sa couronne des mains du fondateur, et elle la légua, avec l'exemple de ses vertus, aux compagnes de son enfance.

Les siècles, qui ont renversé tant d'empires, qui ont brisé le sceptre de tant de rois, ont respecté la couronne de Salency: elle a passé de protecteurs en protecteurs sur le front de l'innocence; puisse-t-elle la couronner toujours, et mériter le bonheur à toutes celles qui l'obtiendront.

ROSE MOUSSEUSE

AMOUR

En voyant la rose mousseuse avec ses épines sans aiguillon et son calice envi-

ronné d'une molle et douce verdure, on dirait que la volupté a voulu disputer cette belle fleur à l'amour. Mme de Genlis assure que, à son retour d'Angleterre, ce fut chez elle que tout Paris vint admirer le premier rosier de cette espèce.

Alors Mme de Genlis était déjà célèbre, et le rosier n'était sans doute que le prétexte de la foule qui se pressait autour d'elle: la modestie peut seule l'induire en erreur; car ce rosier, qui est originaire de Provence, nous est connu depuis plusieurs siècles.

UN BOUQUET DE ROSES OUVERTES

FAITES DU BIEN

Ces belles fleurs semblent inviter les grands à faire du bien: la reconnaissance est plus douce que leur parfum, et la saison de la puissance est souvent plus courte que celle de leur beauté.

UNE ROSE BLANCHE ET UNE ROSE ROUGE

SOUFFRANCES D'AMOUR

Le poète Bonnefons envoya à l'objet de ses amours deux roses, l'une blanche et l'autre du plus vif incarnat: la blanche pour imiter la pâleur de son teint et l'incarnat pour peindre les feux de son coeur; il avait joint à son bouquet ces quatre vers:

Pour toi, Daphné, ces fleurs viennent d'é-
[clore;
Vois, l'une est blanche, et l'autre se colore
D'un vif éclat: l'une peint ma pâleur,
L'autre mes feux; toutes deux mon mal-
[heur.

UN ROSIER AU MILIEU D'UNE TOUFFE DE GAZON

IL Y A TOUT À GAGNER AVEC LA BONNE
COMPAGNIE

“Un jour, dit le poète Sâdi, je vis un rosier environné d'une touffe de gazon. Quoi! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses? Et je voulus arracher le gazon, lorsqu'il me dit humblement : Epargnez-moi; je ne suis pas la rose, il est vrai, mais, à mon parfum, on connaît au moins que j'ai vécu avec des roses.”

DE LA PHILOSOPHIE DES ROSES

Pour orner les leçons de la sagesse, souvent les Muses ont emprunté une rose aux Amours. Ces belles fleurs, emblèmes du plaisir, marquent aussi sa courte durée.

On peut dire de la beauté ce que Malherbe disait d'une jeune enfant :

*Elle était de ce monde où les plus belles
[choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les ro-
[ses,
L'espace d'un matin.*

Le célèbre roman de la *Rose*, qui fit les délices de la cour de Philippe le Bel, semble n'avoir été écrit que pour nous apprendre combien il est dangereux d'écouter un séducteur.

Un amant qui s'inquiète, s'agite pour devenir possesseur d'une rose, voilà le sujet du livre. Mais cet amant si tendre, qui ne trouve rien d'égal à la rose qu'il adore, n'a pas plutôt joui de son doux parfum, qu'il la néglige et l'abandonne.

Ce roman versifié fut composé, en 1260,

par Guillaume de Loris, et terminé quarante ans après par Jean de Meung.

Smindride, de la ville de Sybaris, disait que le pli d'une feuille de rose l'avait empêché de dormir. C'est pourquoi le philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écriait: “Honte aux efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations!”

Objet d'amour et de philosophie, dit Bernardin de Saint-Pierre, voyez la rose, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle, par son éclat et ses parfums, la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude; c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir en elle.

— o —

LA MACHINE A TRAIRE

QUATRE différentes machines à traire, dont trois étaient Suédoises et une danoise, ont été mises à l'épreuve au Collège agricole d'Åkarp (Suède).

Un fabricant suédois dit qu'il a fourni plus de cent machines à traire en Suède, à l'aide desquelles de quatre à cinq mille vaches sont traitées journellement.

Il est possible à une personne de s'occuper de six machines, trayant de trente à trente-cinq vaches à l'heure; d'habitude une machine suffit pour traire dix à douze vaches, ou quatre machines pour quarante à cinquante vaches. Dans certains cas le travail est achevé à la main.

— o —

LES DENTS ET LES YEUX



Il y a eu des cas où une cécité complète est résultée d'une opération extrêmement simple, l'extraction d'une dent, mais cet accident se produit rarement. Il n'en reste pas moins vrai que les troubles de la vue sont souvent causés par de mauvaises dents.

Un grand oculiste ne pouvait expliquer autrement que par un mal de dents, les troubles de la vue dont souffrait son client. Il examina soigneusement sa bouche, ne vit rien d'anormal. Une visite chez le dentiste n'eut point de meilleur résultat. Les mâchoires étaient en parfait état. Mais l'oculiste ne se tint pas pour battu. Il fit photographier la bouche du malade aux rayons X. Le résultat prouvait la vérité de son diagnostic; on découvrit, au-dessous de couronnes parfaitement bien faites, de minuscules abcès.

Ils n'étaient point de nature à faire souffrir le malade, mais ils avaient une action sur le nerf optique, et étaient la cause des troubles visuels dont il se plaignait.

Les oculistes doivent de plus en plus se convaincre qu'il y a de grandes relations entre les dents, surtout celles de la mâchoire supérieure, et les yeux; ils arriveront ainsi à guérir certains troubles visuels qui jusqu'à présent semblaient mystérieux.

Par conséquent, soignons plus que jamais notre dentition; ne négligeons point d'aller chez le dentiste dès que nous souf-

frons, et faisons soigner nos dents à la première alarme: notre estomac et notre vue y sont intéressés. Surveillons également la dentition de nos enfants.

Les dents sont, non seulement le plus bel ornement du visage, et devraient pour cela seul être toujours parfaitement soignées, mais de bonnes dents sont indispensables à une bonne digestion; et nous venons de voir que des troubles visuels peuvent être évités, si nous prenons soin de notre bouche.

— o —

LES INSECTES

Bien souvent la structure du corps des insectes est merveilleuse. Ils sont doués de muscles d'une force extraordinaire, et sont pourtant dépourvus d'os auxquels ces muscles pourraient être attachés; ils ont un système de circulation et ne possèdent pas de cœur; certains de leurs agissements impliquent l'effet de certaines qualités mentales quoiqu'ils n'aient pas de cerveau. Ce qui est encore plus remarquable c'est qu'ils respirent tout en étant dépourvus de poumons.

Si nous examinons attentivement un insecte plus ou moins grand, une guêpe ou un frelon, nous remarquons, même à l'oeil nu, qu'ils ont, le long du corps une série de petites ouvertures, généralement au nombre de dix-huit ou vingt, par où l'air pénètre dans leurs organes. Ces ouvertures sont pratiquées de façon à ce qu'aucune matière étrangère ne puisse s'y introduire.

DIAMANTS HISTORIQUES

Le plus gros diamant connu est le "Rajah" qui appartenait autrefois au Sultan de Matan, dans l'île de Bornéo. Il avait la forme d'un œuf à facettes, il pesait 367 carats. Un jour le gouverneur de Bornéo offrit au Sultan, pour cette pierre précieuse, \$500,000, deux vaisseaux de guerre tout équipés, un certain nombre de canons et une énorme provision de poudre et de munitions d'artillerie ; mais cette offre fut refusée par le Sultan qui attribuait à ce diamant son succès, sa gloire et tout le bonheur de sa famille. On ne sait au juste ce qu'il est devenu ; quelques experts en diamants prétendent que ce diamant ne serait autre que le "Grand-Mogol" qui a appartenu à "Aureng-Zeb" et a ensuite disparu.

Selons les uns, il figurerait sous le nom de "Deria-i-Noor" (océan de lumière) dans le trésor du Shah de Perse, selon d'autres, il ne serait autre que le "Koh-i-Noor" (montagne de lumière).

Ce dernier appartient longtemps au trésor des rajahs de Lahore. C'est là que les anglais le trouvèrent en pillant le trésor, et qu'ils l'offrirent, en 1850, à la reine Victoria. Avant d'être taillé il pesait, paraît-il, à l'état brut, 900 carats, mais depuis il a été taillé plusieurs fois et il ne pèse plus que 123 carats.

Le diamant "Orloff" qui appartient aujourd'hui à l'empereur de Russie a la même forme que l'ancien "Rajah". Il avait été enlevé par un grenadier français du temple de Scheringam, dans l'Inde, où il constituait l'un des yeux de la statue

de Brahma. Il passa entre les mains de nombreux marchands et usuriers avant d'être la propriété du prince Orloff qui l'acheta au prix de \$450,000. pour l'impératrice Catherine II de Russie. Il brille aujourd'hui au haut du sceptre du Czar ; il pèse 102 $\frac{1}{4}$ carats.

Un autre diamant historique est le "Régent". Il avait été acheté par le duc d'Orléans, alors régent de France pour le prix de \$500,000. Il pèse 136 $\frac{3}{4}$ carats ; il est d'un éclat sans rival, sa forme est presque parfaite, son diamètre égalant presque son épaisseur. Il avait été trouvé à Golconde et apporté en Angleterre par Mr. Pitt, grand-père du fameux comte de Chatham. C'est de Pitt que le duc d'Orléans l'a acheté. Il a ensuite été placé dans la couronne royale de France. Napoléon I^{er} l'avait fait mettre à la poignée de son épée et il fut ramassé sur le champ de bataille de Waterloo par les prussiens. Aujourd'hui il appartient à l'empereur d'Allemagne.

Le "grand duc de Toscane" appelé aussi "Florentin" qui a appartenu à Charles le Téméraire, et pendant des siècles aux grands ducs de Toscane, fait aujourd'hui partie de la couronne d'Angleterre, ainsi que "l'étoile du Sud" le plus gros des diamants trouvés au Brésil en 1853.

Parmi les autres diamants les plus remarquables on peut citer le "Nassak" qui vaut \$160,000. ; le "Pacha d'Egypte, taillé à 8 faces estimé à \$150,000. ; "l'Etoile polaire, qui pèse 40 carats, etc...

GRENADES MODERNES



A, aiguille de sûreté.

Les grenades sont connues depuis fort longtemps. On s'en servait déjà au XVII^e siècle. Il va sans dire que celles que nous employons actuellement ont été fort perfectionnées.

Néanmoins, leur procédé de lancement n'a guère varié. On lance encore les grenades à la main, comme jadis; on les lance aussi au moyen de fusils ou de mortiers, ce que nos ancêtres connaissaient déjà.

Si nos grenades actuelles sont en progrès sur les grenades d'autrefois, cela tient à la force de l'explosif qui les charge et à leur plus grande "sensibilité" qui les fait généralement éclater sans coup férir, dès qu'elles touchent leur but.

Un autre perfectionnement de la grenade moderne, c'est qu'elle est d'un transport plus aisé que les grenades d'autrefois. Il est rare qu'elle éclate par inadvertance ou à la suite d'un accident. Elle est, en effet, généralement munie d'une aiguille de sûreté qui empêche que la grenade éclate, tant que l'aiguille est en place.

Vous voyez cette aiguille sur notre gravure. Vous remarquez qu'une cordelette est fixée à une de ses extrémités. Cette cordelette sert à retirer l'aiguille au moment voulu, pour permettre ainsi à la grenade d'éclater.

En retirant l'aiguille, on libère un percuteur qui frappe sur une composition éminemment explosible. Pour retirer l'aiguille, il suffit de lancer la grenade, après

avoir, au préalable, attaché la cordelette à son poignet. La cordelette donne un petit choc à l'aiguille et celle-ci se détache de la grenade.

Les grenades lancées au moyen d'un fusil sont également munies de l'aiguille de sûreté. Cette fois, on n'a plus recours à une cordelette, mais à une petite hélice. Dès l'instant que la grenade traverse l'air comme un obus, la résistance de l'air fait tourner l'hélice et celle-ci, automatiquement, déclanche l'aiguille; le percuteur est rendu libre, la grenade éclate.

— o —

PAPILLONS SIFFLEURS

On trouve en Australie, et seulement dans ce pays, une variété de papillons de nuit ou phalènes qu'on appelle "phalènes siffleuses".

Sur les ailes de ces phalènes se trouve une place unie donnant l'apparence d'une glace; cette place vitreuse est traversée par de petites membranes.

Quand la phalène veut siffler, elle frappe ces membranes avec l'extrémité de ses antennes qui sont terminées par un petit renflement. Les sons produits par ces chocs rapides et répétés, ressemblent à un sifflement et servent au mâle pour appeler la femelle.

— o —

Le métal poli est un mauvais conducteur de la chaleur.

COUTUMES CURIEUSES RELATIVES AU MARIAGES



DANS certaines parties de l'Angleterre, les usages relatifs au mariage, n'ont pas varié et les habitants ont conservé toutes les vieilles coutumes qui ont pour la plupart des origines très anciennes.

Un des pays où l'on retrouve ces anciennes coutumes conservées intactes, c'est le pays de Cornouaille. Dans ce pays c'est le tailleur du village qui est le grand agent matrimonial.

Quand un jeune homme désire se marier il va trouver le tailleur qui a la liste de toutes les filles du village désireuses de prendre un mari; il fait son choix et il indique au tailleur la fille qu'il a choisie.

Le tailleur alors revêt son habit de cérémonie et va trouver les parents de la fille, suivi du soupirant et de ses proches parents. Pour cette démarche, le tailleur porte des pantalons courts, attachés au-dessous des genoux, des souliers bas et des bas qu'on appelle officiels. Ces bas sont de couleurs différentes, l'un violet et l'autre rouge. Il porte en outre à la main une branche de genêt.

Arrivé à la maison de la jeune fille, le tailleur entre d'abord seul pour indiquer l'objet de sa démarche, puis le cortège est ensuite introduit. Pendant que les parents se tiennent réunis dans un des appartements, les deux jeunes gens se retirent seuls dans une autre pièce où ils ont à se

mettre d'accord. Ensuite ils reviennent trouver leurs parents en se tenant l'un et l'autre par la main. Leur apparition est saluée par des hurrahs et des applaudissements, puis tous se mettent à table pour un lunch au cours duquel les deux fiancés doivent boire dans le même verre et se servir du même couteau.

A la fin du lunch, le tailleur formule au nom de tous, des souhaits aux jeunes gens et l'on fixe la date du mariage.

— o —

L'ORGUEIL DU KAISER

AU moyen d'un arbre généalogique d'une structure particulièrement compliquée, le kaiser s'est un jour efforcé de prétendre qu'il descendait du Christ (!) et que sa famille était la plus ancienne famille royale du monde.

En fait—et n'en déplaise aux Boches—la plus ancienne famille royale est celle du Mikado, notre allié.

Rappelons à cet égard que le plus vieux meuble connu est le trône de la reine Hasasu, qui régnait dans la vallée du Nil, en 1660 avant J.-C. Ce trône est conservé au British Museum.

— o —

Le premier bicycle fut fabriqué par M. Magee de Paris en 1872. Il était en acier, avec des pneus en caoutchouc plein, avec les pédales adaptées à la roue de devant.

LA CROISSANCE DES BAMBOUS



LE bambou, on peut dire, n'est considéré ni comme arbre, ni comme herbes, quoiqu'il appartienne à la famille des graminées.

C'est un roseau qui croît dans l'Inde. Ses tiges, fort légères, sont très élastiques et résistantes. Elles sont employées pour la mâture et pour la charpente; on en fait des planches, des échelles, des lattes, des vases, des boîtes, etc ; des villages entiers en Chine sont construits en bois de bambou.

Les rameaux et racines servent à faire des cannes élégantes et légères, fort recherchées des Européens. A une certaine époque, il découle même du bambou une liqueur miellée douce, très agréable, qui sert de boisson dans plusieurs pays.

La cavité intérieure des tiges est coupée de distance en distance par d'épaisses cloisons, formées d'un tissu ligneux à fibres très fortes, imprégné d'une grande proportion de silice.

Ce roseau atteint en général 45 pieds, mais on en a rencontré qui mesuraient jusqu'à 100 pieds!

La rapidité avec laquelle le bambou croît, est plutôt merveilleuse.

La figure ci-jointe nous représente un homme à côté d'une poussée de bambou qui a mis 12 jours pour atteindre cette

hauteur. Il a été observé que le bambou, tout comme le champignon, pousse plus fort la nuit que le jour. Du reste nous nous arrêtons à la conclusion même de M. Lock, horticulteur du jardin botanique du gouvernement à Paradeniya, (île de Ceylan).

Il attribue ce fait à l'humidité dont l'air est davantage chargé la nuit que le jour.

Le bambou dont la culture est facile, a été introduit presque dans tous les pays qui s'étendent entre les tropiques.

— o —

POLITESSE SCANDINAVE

DEUX choses qui attirent surtout l'attention des voyageurs en Suède sont l'honnêteté et la confiance des habitants.

Lorsque, par exemple, vous prenez des places au théâtre, le caissier ne manquera pas de vous dire, si les spectateurs sont très nombreux, que de meilleures places peuvent être obtenues à un prix moins élevé que celui que l'on désirait payer.

Encore; lorsque des colis sont transportés par bateau de Stockholm à des villages environnants, ils sont simplement déposés à quai où ils restent généralement une demi-journée sans être réclamés. Il n'arrivera jamais qu'un colis, destiné à une certaine personne, soit enlevé par une autre.

Sur chaque bateau passager se trouve, sur la table dans le salon, un petit carnet dans lequel chaque passager tient compte des repas, cafés, cognacs, etc., qu'il prend pendant le voyage.



LE VERTIGE

PAR JEANNE DE LACROUSILLE

PREMIERE PARTIE

I

Après les longs mois d'un hiver sombre, triste, pluvieux, le printemps enfin souriait à la terre; et, pour la première fois de l'année, les Parisiens voyaient leurs pavés sans boue et leur ciel sans nuage.

Le souffle chaud des vents doux, venus du Midi, avait fondu la neige et mis en fuite le vent et la pluie.

Le soleil jetait, sur la capitale, des flots de lumière blonde qui faisaient étinceler les lignes de ses monuments, allumaient des flammes dans chaque vitre, égayaient les tuiles rouges, embrasaient les croix dorées, blanchissaient les murs et transformaient l'atmosphère en un voile de gaze à travers lequel transparaissaient des pans de ciel bleu.

Ravivée par les caresses d'avril, l'herbe se reprenait à pousser; les bouleaux, les marronniers, les merisiers déployaient leurs feuilles humides et odorantes; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons, et, ches célébrant, en cadence, avec l'alleluia

pascal, le triomphe de la résurrection, la douceur de la vie...

Aussi, grâce à la fête et au beau temps, tout était en joie: les plantes, les oiseaux, les insectes, la foule elle-même: la bonne foule parisienne descendue des mansardes de Belleville et de Montmartre, parmi les jeunes frondaisons verdoyantes, les choucas, les moineaux et les pigeons construisaient gaîment leurs nids, tandis qu'abeilles et mouches, enivrées de chaleur et de lumière, bourdonnaient autour des frêles corolles blanches.

Au loin, on entendait un carillon vibrant fait de la voix de toutes les clochées, pour un jour, des ateliers poussiéreux, des usines enfumées, et venue là, vers la lumière et vers les fleurs, dans ce joli coin des Champs-Élysées où tremblaient les grappes d'or des cytises et où flotte un parfum très doux de lilas.

En se penchant un peu sur la grille dorée du balcon, le colonel de Rocheray voyait grouiller, à ses pieds, cette mer d'êtres vivants tous disposés à la paix, à l'union, à la tendresse; et il sentait son cœur se serrer douloureusement.

Soudain, dans une contre-allée cou-

ronnant la pente rapide derrière laquelle frissonne la Seine, il aperçut une femme jeune mise avec simplicité, et dont la douce physionomie semblait refléter le gai bonheur du paysage.

Elle s'appuyait au bras d'un homme dans la force de l'âge, et près d'eux marchait un enfant vêtu d'un costume de ve-lours.

Un caillou fit buter l'enfant : au même instant, le père et la mère se précipitèrent pour le relever ; comme ils lui prodiguaient de nombreuses caresses, leurs lèvres s'unirent sur le front du petit ; et lorsqu'ils se redressèrent, une même pensée tendre et vive éclatait dans leurs yeux, dans leurs gestes, jusque dans leur sourire.

Le colonel tressaillit et, détournant ses regards de la terre il les porta en haut, vers le ciel bleu, et il se perdit dans une profonde rêverie.

Mais un oiseau, en s'envolant, passa si près de lui qu'il sentit sur sa joue le frôlement de son aile ; il le suivit des yeux et le vit monter vers son oiselle qui, blot-tie dans le nid, réchauffait les petits aux- quels le mâle portait la nourriture.

Au même instant, lancé par la voix cuivrée d'une fille de Bohême, le refrain de la chanson de Faure éclata :

*Alleluia, oui, c'est l'amour qui passe,
Alleluia, oui, c'est l'amour!...*

Une larme roula sur le mâle visage du soldat ; il l'essuya lentement, et prenant une pièce d'or dans sa bourse, il la lança à la mendicante. Celle-ci leva la tête pour remercier son généreux bienfaiteur, mais elle ne vit personne ; le colonel était rentré dans ses appartements.

Pauvre colonel de Rocheray, pauvre vieux garçon malheureux et isolé, au milieu de l'allégresse générale !

Hélas ! le sommet de la vie lui en avait dérobé le déclin ; il avait monté la première pente riante, belle, parfumée, au milieu du sifflement des balles, des grondements du canon, de tous les bruits de la victoire qui, alors, souriait toujours à nos armées.

Soldat de race, il n'avait aimé que la France, il n'avait songé qu'à la gloire, oubliant qu'il est un sentiment plus doux auquel l'homme a le droit de demander le bonheur.

Oh ! comme il le regrettait aujourd'hui qu'il devait regarder, en face, l'autre pente de l'existence, le pâle soleil qui l'éclaire et le rivage glacé qui la termine !

Comme il eût été doux, pour lui, de la descendre, cette pente fatale, appuyé sur une compagne dévouée qui l'aurait soutenu, réconforté et consolé !

Mais, jusqu'à ce jour, il s'était uniquement contenté de réaliser, dans toute sa vie, la magnifique devise léguée par ses aïeux :

Fors l'honneur, nul soucy !

Cette devise remontait aux croisades ; elle avait une histoire.

On racontait que, lors d'une de ces expéditions, un épouvantable combat s'était livré.

Dans le grand horizon du soleil couchant la masse des soldats, enveloppée d'une poussière confuse, semblait un troupeau surpris par un orage formidable ; on se battait avec furie et la mêlée était horrible.

Soudain, l'étendard qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la lutte, s'inclina, prêt à sombrer.

Plus prompt que l'éclair, un Rocheray avait volé à son secours ; frappant de droite et de gauche, il s'était frayé un

passage jusqu'à l'étendard; déjà il le tenait dans ses mains, et tremblant d'émotion, il cherchait à assurer sa retraite, si préoccupé de son trophée qu'il n'apercevait point un traître s'apprêtant à le frapper lâchement par derrière.

Mais le roi avait suivi toute la scène et, voyant l'imminence du danger :

— Rocheray, cria-t-il, Rocheray, garde à toi !

Rocheray se retourna, il aperçut la hache levée menaçante sur sa tête, il pâlit.

Mais, loin de songer à son propre salut, il ne songea qu'à son drapeau; rassemblant toutes ses forces, il se dressa sur ses étriers ivre de fureur, beau de rage, malgré ses habits souillés de sang et de poussière, et, d'une main sûre, il lança l'étendard dans le camp français, en criant :

— Sire, peu me chaut la vie : fors l'honneur, nul soucy !

Et il tomba le crâne fendu.

Pour perpétuer le souvenir de ce héros, le monarque ordonna aux Rocheray de prendre pour devise et d'inscrire sur leur blason la fière réponse de leur ancêtre :

Fors l'honneur, nul soucy !

A travers les siècles, la devise s'était transmise pure de toute tache : le blason restait immaculé.

Jamais Rocheray n'avait forfait à l'honneur.

Le colonel moins que tout autre ; les mâles éclairs de ses yeux bleus, la bravoure de ses gestes et, surtout, la glorieuse cicatrice de son front annonçaient hautement qu'il avait acheté, par de rudes travaux, le grade dont il était fier et les décorations attachées sur sa poitrine.

Né pendant les troubles de 1830 qui avaient coûté la vie à son père, il avait

été élevé par sa mère, en dehors de tout esprit de parti, de toute idée politique, dans le culte de l'honneur, dans le seul amour de la France.

Chaque soir, en le bordant dans son berceau, la vaillante femme lui disait en le baisant au front :

— Mon fils, sois un honnête homme et un bon Français !

De telles leçons devaient porter leurs fruits.

Entré tout/jeune à Saint-Cyr, Rocheray en était sorti l'année même où Louis Bonaparte fut proclamé empereur des Français.

“L'Empire, c'est la paix”, disait volontiers ce prince avant d'être couronné.

L'avenir devait donner, à cette assertion, un démenti glorieux puisque, pendant les dix-huit premières années de ce règne, les guerres furent continuelles, les victoires éclatantes.

Rocheray prit part à toutes les expéditions en compagnie de son fidèle Gervais.

Gervais, fils d'un fermier des Rocheray, voyait, en son jeune maître, l'incarnation de la bravoure, du savoir, de la raison; l'idée même de lui résister ne lui serait point venue.

Rocheray commandait, Gervais obéissait : c'était dans l'ordre.

Il s'inclinait joyeusement, devant une autorité qu'il sentait juste et qui lui semblait douce; et, à tous les ordres qu'il recevait, il répondait par un seul mot :

— Oui, notre jeune maître.

Quand Rocheray entra à Saint-Cyr, Gervais s'engageait volontairement; et le jour où le premier devenait officier, le second sollicitait l'honneur d'être son ordonnance.

Il servit son officier comme il avait servi son maître, avec la même abnégation, avec le même dévouement.

Seulement, au lieu de dire comme jadis :

— Oui, notre jeune maître...

Il dit, successivement :

— Oui, mon lieutenant !

— Oui, mon capitaine !

— Oui, mon colonel !

Il ne devait jamais dire :

— Oui, mon général !

C'était le chagrin de sa vie, et quand il y songeait, un peu de tristesse passait dans ses bons yeux de chien fidèle.

Et penser que c'était la faute des Prussiens !

Ah ! les Prussiens, les maudits Prussiens !

Gervais se trouvait aux côtés de Rocheray à la victoire de l'Alma ; à Inkermann, il avait reçu une balle destinée à son maître ; celui-ci avait payé sa dette à Malakoff, en parant un coup de sabre qui allait pourfendre son brave serviteur.

Pendant les trois années d'accalmie séparant la guerre de Crimée de l'expédition d'Italie, Rocheray eut la douleur de perdre sa mère.

La vaillante femme mourut debout, les yeux fixés sur le crucifix ; ses dernières paroles furent :

— Mon fils, je te bénis, souviens-toi de tes aïeux. "Fors l'honneur, nul soucy !"

Montebello, Magenta, Solférino ne permirent pas à Rocheray de s'enfermer dans son chagrin.

Plus tard, il prit sa part de la victoire de Palikao et fit ensuite partie de l'imprudente expédition du Mexique.

L'inaction commençait à lui peser, lorsque éclata, au mois de juillet 1870, la terrible guerre qui emporta l'empire et faillit perdre la France.

Espérer, a-t-on dit, c'est choisir son rêve.

Au début de cette campagne, pour laquelle nos troupes portaient aux cris mil-

les fois répétés de : "A Berlin, A Berlin !" le colonel de Rocheray espérait de tout son coeur ; et le rêve qu'il avait choisi était beau, magnifiquement beau.

Il pensait qu'une rapide promenade à travers la Prusse suffirait à humilier la superbe des vaincus de Valmy et d'Iéna, et alors, après un avantageux traité de paix, aurait lieu le retour triomphal par les Champs-Élysées !

Fièrement, les troupes descendraient l'avenue dans les fleurs et dans la lumière. Les fanfares retentiraient bruyantes. En avant, marcheraient les drapeaux troués, et les aigles noirs de poudre.

Pour mieux voir, les femmes monteraient sur des chaises, elles jetteraient leurs bouquets aux soldats, tous les fusils seraient fleuris...

Secoué d'un grand frisson d'enthousiasme, Paris acclamerait les héros en criant :

— Vive l'armée !

Et lui, le colonel de Rocheray, dressé sur son grand cheval de bataille, répondrait en soulevant son casque empanaché :

— Vive la Patrie ! Vive la France !

Ah ! la cruelle désillusion !

Ah ! le douloureux martyr ! le jour où, dans la capitale en deuil, les tambours prussiens battirent tandis que, rythmée par le heurt des sabres et le pas lourd des sections défilant sous l'Arc de Triomphe, la marche militaire de Schubert éclatait !

Ah ! se venger !

Laver cet affront dans le sang !

Reprendre les deux chères provinces qu'il avait fallu livrer !

Rocheray se dit que, pour atteindre ce but, son épée lui serait d'un médiocre secours.

Si nous avions été vaincus, cela tenait

moins à un manque de courage, qu'à un défaut d'organisation.

Rechercher patiemment la cause de nos revers, l'expliquer en termes précis, montrer les moyens de nous relever et de refaire la nation invincible en la faisant disciplinée, voilà certes, actuellement, le plus utile de sa vie.

Faisant fi de l'étoile et de la plume blanche qui auraient, avant peu, récompensé ses loyaux services, il donna sa démission et se mit à écrire l'histoire de la guerre de 1870.

Il lui fallut cinq années pour réunir ses documents, pour les compiler, pour les coordonner; mais tout a une fin ici-bas, et son ouvrage avait un jour paru.

Le succès avait été retentissant.

Tout, en ces pages, chantait l'amour du sol français, depuis la devise *Pro Patria* placée en exergue sur la couverture jusqu'aux deux figures de femmes gravées au-dessous, facilement reconnaissables à leurs vêtements de deuil.

Mais, détail typique, les mains enchaînées des captives s'appuyaient sur une ancre, signe d'espérance, tandis que leurs yeux fiers semblaient contempler loin, bien loin, dans l'avenir une radieuse vision de revanche et de liberté.

On s'arracha les exemplaires, en quelques mois, ce livre atteignit sa vingtième édition.

L'Académie décerna à l'auteur sa plus haute récompense et c'était justice, car la lecture de cette oeuvre semait, dans les coeurs, de grands sentiments de générosité, d'héroïsme et d'abnégation.

Hélas! au milieu de l'enthousiasme général, un seul homme restait triste, découragé; c'était l'auteur.

Désormais, quelque chose manquait à sa vie; elle n'avait plus de but.

Il avait servi sa patrie par son épée et par sa plume, mais à présent que faire?

Lui fallait-il, à quarante-cinq ans, se résigner à vieillir dans la solitude et dans l'inaction, alors que tout chantait, autour de lui, le bonheur d'aimer!

Ne valait-il pas mieux écouter les conseils de la comtesse de Brune, une de ces enragées marieuses comme Paris en compte par milliers; une de ces femmes qui, grâce à leur habileté à nouer les liens de l'hyménée, arrivent à se faire inviter à toutes les réunions mondaines, auxquelles leurs mérites personnels seraient impuissants à les faire admettre, et encore trouvent souvent moyen de retirer un profit plus pratique de la petite industrie qu'elles exercent sans en vouloir convenir.

En ce moment, la comtesse de Brune avait jeté son dévolu sur le colonel; elle avait, sans doute, une veuve ou une vieille fille à écouler, et, partout où elle rencontrait sa malheureuse victime, elle ne cessait de la harceler.

— Voyons, colonel, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Il est trop tard, chère Madame.

— Trop tard! en voilà une raison; il n'est jamais trop tard pour bien faire, songez-y, colonel.

— J'y songerai, comtesse, j'y songerai.

Et voilà que ces paroles, qui bourdonnaient, jadis, à ses oreilles comme une volée de mouches importunes, lui semblaient, aujourd'hui, un chant d'espoir, et son coeur, faisant écho à ce refrain, murmurait bas, très bas, si bas qu'il n'entendait à peine:

— Pourquoi pas?

Pourquoi ne pas fonder un foyer, avec une compagne de son choix, qui élèverait ses fils comme sa mère l'avait élevé, lui, c'est-à-dire, qui en ferait de vaillants citoyens, d'intrépides soldats?

Perpétuer une race de preux, n'était-ce

pas encore servir, et très bien servir la Patrie?

Envisagé sous cet aspect, le mariage lui apparaissait comme un impérieux devoir auquel il n'avait pas le droit de se dérober.

.. .. .

Quelques jours plus tard, le colonel de Rocheray rencontra la comtesse de Brune dans une réception, et celle-ci le prit aussitôt à partie.

Mais cette fois, à la fameuse phrase :

— Colonel, il n'est jamais trop tard pour bien faire, songez-y.

Au lieu de répondre :

— J'y songerai.

Le colonel répondit :

— Précisément, j'y songe, chère comtesse.

Un sourire de triomphe éclaira la physionomie de la comtesse de Brune :

— Enfin! soupira-t-elle, enfin!

II

CELLE que la comtesse de Brune rêvait d'unir au colonel de Rocheray n'était, comme il le supposait, ni une vieille fille montée en graine, ni une veuve jadis explorée.

C'était une superbe créature de vingt-cinq ans, dont la royale beauté faisait sensation, même parmi la beauté pourtant célèbre des femmes de race qui composaient, à cette époque, ce que nous nommons, aujourd'hui, volontiers, le "Tout-Paris".

Reine des salons, elle figurait dans tous les comptes rendus des journalistes avec la flatteuse épithète de "belle".

"La belle Mlle Le Bray!"

Car c'était bien elle, Hortense Le Bray, par un grand L et en deux mots, qui aspirait, de toute son âme, à changer son

nom bourgeois péniblement anobli, contre un titre sérieux et une fortune assurée, en devenant l'épouse du colonel comte Roland de Rocheray.

Fille unique du grand financier Le Bray et d'une créole n'ayant d'autre préoccupation que d'éterniser par de savants procédés une jeunesse déclinante, d'autre occupation que de bourrer de sucre une odieuse petite chienne havanaise répondant au nom euphonique de *Darling*, Hortense avait grandi en toute liberté, dans une atmosphère pernicieuse de luxe et d'oisiveté. On ne peut pas dire qu'elle avait été mal élevée: elle n'avait pas été élevée, voilà tout.

Enfant précoce, d'une indépendance absolue, elle ne cédait jamais; irritée, elle ne s'apaisait pas; dominer était sa passion, il fallait qu'elle fût au-dessus des autres à n'importe quel prix.

Un été, elle avait six ans alors, ses parents s'étaient rendus dans les Pyrénées pour se reposer des fatigues accablantes de la vie parisienne; on faisait de nombreuses excursions, et l'on se faisait accompagner d'Hortense.

Un jour, on choisit, pour but, le col fréquenté de Puymaurens.

Nullle région montagnaise ne porte une trace plus profonde du bouleversement causé par les éléments.

Sous l'action des siècles et des cyclones, les monts de granit, rongés sur une épaisseur considérable, se sont désagrégés, et leurs débris forment un immense chaos de blocs aux figures bizarres, à l'équilibre incertain, dont les pentes abruptes surplombent d'effrayants précipices, au fond desquels dorment les eaux mortes des lacs immobiles.

Absorbés par la sévère beauté du paysage, les promeneurs ne songeaient point à Hortense, lorsqu'une exclamation attirait leur attention. Ils se retournèrent et,

alors, tout leur sang se figea dans leurs veines.

Profitant de l'inattention générale, l'enfant, s'accrochant aux pierres, se retenant aux buissons, grimpant comme un jeune chamois, était parvenue au point culminant des roches, et là, debout, au-dessus de l'abîme, elle se tenait droite, criant de plaisir, agitant son petit mouchoir en signe de triomphe.

On s'élança, on l'enlève à force de bras, on la ramène en lieu sûr; et, comme on lui demande la cause de cette folie équipée, elle secoue, fièrement, les boucles brunes de sa chevelure et répond, d'une voix que le danger couru ne fait point trembler:

— Je voulais être la plus haute !

Être la plus haute! ce mot était une révélation: il dépeignait un caractère.

Il en est de ces natures violentes comme des torrents: endiguez-les, vous obtiendrez de merveilleux résultats; laissez-les libres et sans frein, elles causeront de terribles catastrophes et sèmeront, autour d'elles, le deuil, les ruines et la mort.

Ce devait être le cas d'Hortense.

Lorsqu'elle atteignit sa douzième année, M. Le Bray la conduisit au Sacré-Coeur, espérant qu'elle saurait se créer, dans ce milieu de choix, des relations dont il profiterait.

Mais le caractère indomptable de la jeune fille ne parvint pas à se plier à la règle de l'austère maison, où elle ne demeura que quelques mois.

Pour la sauvegardé du troupeau, on ne pouvait tolérer les écarts et les saillies de son indomptable caractère.

Pourtant, la Supérieure, femme d'une haute vertu, hésita longtemps avant de la congédier; elle sentait que cette nature, riche des dons de l'intelligence et de ceux du coeur, n'était pas incapable de subir les séductions du bien et pouvait

arriver, en dominant ses passions, à être une véritable âme d'élite.

L'éducation chrétienne, n'est-elle pas un frein tout-puissant? et Fénelon, d'un prince né "*terrible, dur, colère, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance*", n'avait-il pas fait, comme l'écrit Saint Simon, "*un prince affable, doux, humain, modéré, patient, humble, austère*".

Aussi, la sainte femme avait-elle offert à M. et Mme Le Bray d'élever leur fille à part; une religieuse se consacrerait entièrement à cette tâche. Mais elle voulait l'assurance que son oeuvre ne serait pas entravée, et qu'elle pourrait la poursuivre jusqu'à ce que la jeune fille atteignit sa dix-septième année.

Les parents d'Hortense, très offensés par une pareille proposition, la déclinaient avec hauteur. Ce fut, pour elle, un grand malheur.

Mlle Le Bray, désormais, travaillant avec une institutrice, suivit un des cours les plus en vogue; ses études furent brillantes; l'instruction étant une supériorité, elle voulut être instruite; elle le fut.

Parlant l'anglais et l'allemand comme le français, elle avait su encore acquérir un remarquable talent de pianiste; et, grâce aux savantes leçons des plus grands maîtres de l'époque, elle se servait, avec une science consommée de sa voix splendide, chaude, admirablement timbrée.

Sa grâce physique ne le cédait en rien à sa culture intellectuelle.

Très grande, elle le paraissait plus encore à cause de l'admirable proportion de ses formes.

Avec la richesse de son buste, la finesse de sa taille, elle aurait rappelé les Junons antiques si le glissement de sa démarche balancée ne lui eût donné toute la grâce d'une patricienne de Venise.

Du reste, comme les filles de l'Italie,

elle avait le front hautain, le nez impé-rieux, la bouche serrée, presque rentrante, la tête petite et altière, couronnée d'une opulente chevelure partagée en deux bandeaux, dont la teinte se fonçait jusqu'à faire songer à l'aile bleue des corbeaux.

Vraies fleurs de vie de ce fier visage, qui semblait pétri de neige, tant les chairs en étaient blanches et nacrées, ses yeux imprégnés de songe étonnaient par leur regard énigmatique, où luisaient, parfois, de sombres éclairs.

Et l'âme ?

Hélas ! l'âme sans formation, sans soutien, sans idéal, gangrenée par des exemples dangereux, faussée par de basses adulations et d'imprudents compliments, avait perdu la juste notion des choses, la claire vision de la vérité.

— Ma fille, se plaisait à répéter M. Le Bray en faisant miroiter devant Hortense les millions de son coffre-fort, ma fille, sois fière, tu es riche !

— Ma fille, répondait alors Mme Le Bray du bout de ses lèvres carminées, ma fille, sois fière, tu es belle !

Et, ensemble, ils ajoutaient :

— Tu ne peux manquer d'être heureuse !

Pauvre enfant ! elle les avait crus.

Comme ses parents, elle n'avait eu d'autre religion que celle de l'or et de la beauté ; elle s'était absorbée, tout entière, dans le double culte de ces misérables idoles, croyant, de bonne foi, atteindre ainsi, sûrement, au bonheur.

Son erreur fut de courte durée.

Avec toute la violence de sa nature, passionnée, avide de jouissances, elle s'avavançait les bras tendus vers l'arbre de la vie, impatiente d'en cueillir toutes les fleurs, d'en savourer tous les fruits, quand, soudain, elle s'aperçut avec effroi, qu'elle ne serrait plus, entre ses doigts

crispés, qu'une branche flétrie dont les épines acérées la meurtrissaient cruellement !

La mort avait passé, et, en lui prenant son père, elle lui avait ravi ses plus chères illusions.

Hardi spéculateur, M. Le Bray, enfant gâté de la fortune, avait toujours vu le succès couronner ses plus audacieuses entreprises.

Cette réussite lui donna confiance ; la confiance le perdit.

Jusqu'ici, il n'engageait jamais, dans les affaires de bourse, qu'une partie de ses capitaux ; de sorte qu'il aurait pu, tout à la fois, si les choses eussent tourné contre son attente, faire face à ses engagements et tenter la chance de nouveau.

Mais, quand il vit grandir Hortense, des fumées d'ambition lui montèrent au cerveau ; il voulut lui faire une dot royale, et cet homme, tourmenté de la fièvre de l'or, ne cessait de se demander pendant ses nuits sans sommeil :

— Comment pourrais-je doubler ma fortune ?

Une occasion inespérée se présenta.

Il s'agissait de fonder une société pour exploiter, en Australie, des mines de charbon.

On demanda à M. Le Bray de se mettre à la tête de l'entreprise.

Avant de s'engager, il envoya des ingénieurs en inspection ; ceux-ci émirèrent un avis favorable. La mine était située à proximité de la Darsmouth : le transport serait donc facile à effectuer, de là, à Sydney, et de Sydney en Europe.

La main-d'œuvre était si peu coûteuse qu'on pourrait, facilement, livrer la houille australienne à 0 fr. 02 meilleur marché par kilo, que le charbon du continent.

C'était une révolution commerciale.

Plusieurs grandes compagnies de che-

mins de fer pressenties, séduites par la réelle économie à réaliser, se montraient disposées à signer d'avantageux traités avec la nouvelle société.

L'emprunt, divisé par actions, fut couvert plusieurs fois et M. Le Bray, non content d'engager là tous ses capitaux, emprunta des sommes considérables afin d'augmenter ses bénéfices.

De 500 francs les titres étaient montés à 900 francs; l'industrie française s'émut, elle se syndiqua pour lutter; ses efforts furent vains; elle ne put rien contre l'engouement.

Lorsque, tout à coup, une nouvelle circula, d'abord chuchotée, puis crieée à tous les échos: les mines étaient inondées, deux cent cinquante ouvriers avaient péri, et les travaux suspendus ne seraient probablement jamais repris.

D'où venaient ce bruit, quelle était son authenticité ?

Nul ne s'en inquiéta, mais il suffit pour affoler les actionnaires et amener la débâcle.

On vendit, à vil prix, des titres qui, la veille, valaient plusieurs centaines de francs.

M. Le Bray essaya de lutter, ce fut peine perdue.

Les intéressés, ardents comme des chiens à la curée, hâtèrent la ruine, précipitèrent la chute.

Impassible, le financier assista à l'éroulement de sa fortune et, quand il descendit les marches du péristyle de la Bourse, pas un muscle de sa physionomie ne trahissait son émotion.

Il se fit conduire chez un armurier, acheta un revolver d'ordonnance chargé de cinq balles et rentra chez lui.

Le lendemain, on sut la vérité sur les mines d'Australie. Les journaux annoncèrent qu'un échafaudage s'était rompu, cinq hommes s'étaient noyés dans la

Darsmouth, les travaux n'étaient pas même interrompus.

Il y avait loin, on le voit, de la réalité du fait au bruit répandu.

Quelques lignes plus loin, sous la rubrique "*Devils*", on pouvait lire:

"M. Le Bray, le financier bien connu, a été hier soir victime d'un affreux accident; frappé, en plein front, par la balle d'un revolver qu'il nettoyait ne le sachant pas chargé, il a été foudroyé; la mort a été instantanée.

Nous prions sa famille, si cruellement éprouvée, de vouloir bien trouver, ici, l'expression de nos sincères condoléances.

Personne ne fut dupe de cet entrefilet, et la coïncidence parut fâcheuse.

Si M. Le Bray, au lieu de s'affoler, avait bravement fait tête à l'orage, non seulement il n'eût rien perdu, mais il eût facilement réalisé un bénéfice colossal: car une réaction se fût produite en sa faveur, et on n'aurait pas manqué de flétrir les infâmes calomniateurs qui avaient grossi un fait sans importance jusqu'à lui donner des apparences de catastrophe.

Mais, stupidement, lâchement, il s'était tué; l'entreprise se releva difficilement de ce coup, qui lui fut plus fatal que les insinuations perfides avec lesquelles on avait essayé de l'ébranler.

Cependant, des spéculateurs intelligents rachetèrent les actions, afin de pouvoir reprendre la même affaire sous un nouveau nom.

Cela sauva l'honneur des Le Bray. Les dettes intégralement payées, il resta même un capital de cinq cent mille francs qui devait revenir à Hortense, Mme Le Bray n'ayant jamais eu de fortune personnelle.

Vingt-cinq mille livres de rente à qui a été habitué à vivre sur le pied de cent

mille francs! autant vaut dire la misère.

Mlle Le Bray dut décider seule de son sort; sa mère, dont l'étroit cerveau était incapable de lier deux idées, passait son temps, depuis son veuvage, à se tamponner les yeux avec un fin mouchoir de baptiste parfumé, afin d'empêcher de couler les larmes qui auraient porté une fâcheuse atteinte à son savant maquillage.

Pas une minute, Hortense ne songea à lui demander conseil. Elle envisagea froidement la situation, sans faiblesse comme sans révolte, la faiblesse lui semblant honteuse et la révolte puérile.

L'adversité la trouva debout, prête à lutter corps à corps; elle regarda le malheur en face et lui dit: "A nous deux!"

Il y avait en cette âme, une certaine grandeur, comme il y a une beauté sauvage, mais réelle, dans ces gouffres au fond desquels les eaux mugissantes se précipitent, en de mortels remous.

Malheureusement, elle ne sut pas ou ne voulut pas accepter la ruine noblement, se restreindre et vivre avec simplicité. Cela lui parut trop dur.

Il n'y avait pas assez longtemps que ses parents étaient riches, pour qu'Hortense ignorât les inconvénients d'une situation modeste.

Elle se rappelait très bien sa petite enfance, alors que son père — simplement Lebray — employé dans une banque, passait des heures à son bureau sans parvenir à équilibrer un budget que les folles dépenses de sa femme mettaient sans cesse en péril.

Et cela avait duré jusqu'au jour où le petit employé, lancé dans les affaires pour son propre compte, avait été assez heureux pour faciliter, au gouvernement, un emprunt avantageux.

Du coup, Lebray devenu "monsieur Le Bray" avait été sacré roi de la finance.

Royauté, hélas! bien éphémère, comme l'avait prouvé l'avenir.

A l'instant où Hortense se demandait s'il allait falloir recommencer à vivre la vie mesquine et étroite de jadis, elle aperçut, à travers le store de soie claire, une femme jeune, jolie, distinguée qui traversait la chaussée. Assez bien mise, presque élégante, la promeneuse allait relevant sa robe dans un piquant retroussis de Parisienne, laissant deviner un léger jupon froufrou de dentelles, nouées de ruban.

Soudain, elle fit un signe, un fiacre s'avança; elle y monta légère.

D'un coup brusque de sa main sale, le cocher, un vieux, à trogne enluminée, renfonça jupes et jupons, ferma la portière, regagna son siège et fouetta la haridelle qui partit au petit trot.

Hortense frémit; voilà donc ce qui l'attendait.

Elle aussi serait réduite à descendre de son équipage, pour monter dans ces horribles voitures dont elle imaginait les repoussantes odeurs, effluves de vieux cuir mêlés à des relents d'ivrognes.

Elle, habituée aux gants de daim blanc des laquais poudrés et parfumés, devrait subir l'odieux contact des grosses mains noires; oh! l'affreuse promiscuité! la dégradante déchéance!

Et, ce n'était là qu'un des mille détails dont elle aurait à souffrir!

Non, non, jamais elle ne consentirait à cela, jamais elle ne s'abaisserait ainsi, jamais!

Alors?

Alors, usant d'un expédient, elle allait entrer en composition avec la destinée.

Après avoir eu tous les atouts en jeu, elle ne possédait plus en main qu'une carte: sa royale beauté; elle risquerait tout sur cette carte, jouant bravement son avenir à quitte ou double.

Elle avait, devers elle, cinq cent mille

francs, c'était cinq années de la vie d'autrefois assurées, six même, à cause de l'économie réalisée par les deux années de deuil. Aussitôt les longs voiles posés, elle reprendrait les réceptions, les visites, les bals: elle s'entourerait d'une atmosphère de luxe et de plaisir, et, faite comme elle l'était, il faudrait qu'elle fût bien maladroite, ou bien malchanceuse pour ne pas arriver, au milieu de la griserie du plaisir, à captiver un homme qui l'épouserait d'autant que, sur les apparences, on ne pourrait manquer de la croire riche, ce qui ne gâterait rien.

Et si, par malheur, elle perdait la partie, si elle dépensait sa fortune sans rencontrer un époux, eh bien! tant pis, elle ferait comme son père!

Comme son père!

A cette idée, un frisson la secoua, elle revit sur le tapis maculé de sang, M. Le Bray étendu, le crâne défoncé, la cervelle jaillissante, un oeil désorbité!...

Elle se raidit.

Oui, elle ferait comme son père, c'est-à-dire, qu'elle mourrait comme lui, mais d'un autre trépas, voilà tout!

N'y a-t-il pas des fleurs qui donnent la mort?

Lys languides, tubéreuses blafardes, livides iris. Elle cueillerait une gerbe de cette perfide moisson: elle en ferait une couche toute blanche et elle s'étendrait là, portes et fenêtres closes.

Dans l'air raréfié, les émanations empoisonnées des sucres délétères s'impréneraient rapidement; alors, elle défaillirait et, enivrée de parfums, grisée de capiteuses senteurs, elle quitterait ce monde sans tressaillement et sans souffrance, belle dans la mort comme elle l'avait été dans la vie.

Quand elle eut pris cette résolution, elle se sentit plus calme, elle descendit vers sa mère.

— Mère, dit-elle, je vous apporte une nouvelle qui, si elle ne diminue pas votre chagrin, vous permettra au moins, de pouvoir vous y livrer sans soucis matériels.

— La fortune de mon père est intacte, je viens de voir Gémier, son fondé de pouvoir, il m'a remis tous nos titres, nous pouvons continuer à vivre comme par le passé.

Mme Le Bray soupira profondément.

— Ah! mon enfant, tu me délivres d'un poids.

— Qu'aurions-nous fait, autrement, tout devient si cher! même les choses essentielles.

— Crois-tu que Rilms vend quinze francs le flacon, l'opiat des lèvres; un flacon grand comme ça!

Et elle montrait la première phalange de ses doigts qu'elle avait forts courts.

— Et Louisa, la seule de mes femmes qui sache me coiffer à mon air, me menace de me quitter si je n'augmente pas ses gages; la comtesse de Courmont lui a, paraît-il, fait des offres splendides.

Hortense eut un sourire un peu méprisant.

— Eh bien, mère, vous garderez Louisa, et vous continuerez à acheter des flacons de Rilms puisque nous sommes encore riches. Elle ajouta tout bas: au moins pour cinq ans!

Dès que les convenances le permirent, Hortense et sa mère reprirent leur vie mondaine.

Non seulement, elles sortaient beaucoup, mais aussi elles donnaient, chez elles, de brillantes réceptions; et bientôt, Hortense eut une véritable cour.

Tout ce que l'armée, la magistrature, les arts comptaient de notabilités tint à honneur de faire partie de son cercle d'intimes.

Mais, parmi tant d'admirateurs elle

n'avait pas encore découvert le mari rêvé.

Rendus méfiants par une situation toute en surface, dont ils supposaient l'instabilité, pas un de ces hommes ne se souciait d'épouser une femme qui dépensait une fortune chez sa couturière.

La maison des dames Le Bray était bonne à fréquenter, mais il fallait y aller pour s'amuser, non pour se marier ; c'eût été trop dispendieux.

Et voilà comment Hortense s'était classée, d'elle-même, dans la catégorie de celles qu'on n'épouse pas.

Les années passaient, le capital diminuait et l'heure de la fatale échéance allait sonner, lorsque Mme de Brune, qui avait su deviner tout ce qu'on ne lui avait pas dit, sûre de ne point obliger une ingrate, avait proposé de faire épouser à sa jeune amie, le colonel, comte de Rocheray, un peu âgé, certainement, mais si bel homme, si distingué ; et, comme une chose tout à fait secondaire et insignifiante, elle ajouta :

— Fortune colossale à ce qu'on dit.

Mme Le Bray bondit.

Un colonel titré, comte authentique, et riche, colossalement riche ; mais c'était superbe, un parti inespéré, tout à fait inespéré.

Hortense remercia, de son grand air dédaigneux, et consentit à une présentation pour faire plaisir à sa mère, car elle n'était pas pressée de se marier, oh ! Dieu, non !

Mais, tandis que Mme Le Bray reconduisait la comtesse de Brune, elle lança un orgueilleux regard sur une immense glace Louis XVI, où son admirable silhouette se réfléchissait tout entière, et, haussant les épaules, elle murmura :

— Aussi, c'eût été vraiment trop bête si, avec mon physique, il m'avait fallu rester fille et mourir pauvre !

III

SON entrevue avec Mlle Le Bray laissa au colonel une impression complexe.

Ebloui par sa beauté, séduit par son esprit, fasciné par sa grâce, il ne s'était pourtant pas livré, mais en défiance par le regard étrange des yeux, dont la sombre prunelle, porte infranchissable, murant la pensée, semblait dire, à l'indiscret qui voulait pénétrer jusqu'à l'âme et en connaître le secret :

— Halte-là, tu n'iras pas plus loin.

.. .. .

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? interrogeait Mme de Brune.

— Belle, certainement oui, elle est belle, répondait le colonel qui paraissait soucieux.

— Et d'une intelligence...

— Supérieure, on ne saurait le contester.

— Alors, à quand la demande ?

— Peste, ma chère amie, vous allez vite en besogne ; que diable, on n'épouse pas les gens sans les connaître !

— Comment, vous, un militaire, vous y mettez tant de façons, minauda la comtesse, en menaçant son interlocuteur du bout de son éventail.

Quant à Hortense, elle avait été très favorablement impressionnée, dès la première entrevue, par la belle prestance du colonel.

A mesure qu'elle le connut mieux, elle fut séduite par l'élévation de son caractère, subjuguée par sa droiture. Peu à peu, elle subit l'influence de cet homme droit et loyal. Les bons sentiments qui sommeillaient en elle vibraient à l'unisson des siens ; elle commençait à comprendre qu'il y a, ici-bas, des choses plus nobles que l'argent, plus désirables aussi, par exemple, l'honneur...

L'estime que Mlle Le Bray concevait pour le colonel de Rocheray, ne tarda pas à se transformer en un sentiment plus fort et plus doux, et bientôt, dans le grand souffle de passion qui l'agitait, ses misérables calculs sombrèrent.

Elle avait complètement oublié qu'elle avait eu non l'espoir de conquérir une affection, mais le désir de s'assurer de bonnes rentes.

Et, si on lui avait dit : "Le colonel de Rocheray a perdu toute sa fortune, il est ruiné", elle se serait écriée :

— Ah! qu'il soit riche ou pauvre, que m'importe, je veux l'épouser, car je l'aime !

Ceux qui la virent alors, restèrent stupéfaits du nouvel éclat de sa beauté.

Il y avait en elle un resplendissement inaccoutumé; c'était le reflet qui embellit les plus laides, et qu'on voit sur le front de toutes celles dont le coeur a tressailli.

IV

"Le Comte et la Comtesse de Favrolles prient Mademoiselle Rose de Meillan de leur faire le plaisir d'assister au bal qu'ils donneront le... à l'occasion du dix-huitième anniversaire de leur fille Claire."

DANS une allée solitaire du parc de la Légion d'honneur, Rose tourne et retourne cette carte d'invitation qui lui semble ironique aussi, et aussi superflue, dans ses mains, qu'un tableau de prix dans celles d'un aveugle.

C'est là une délicate attention du coeur de sa petite Claire, sa meilleure amie de pension, son inséparable.

Ainsi elle ne l'a pas oubliée, mais quel drôle d'idée d'avoir songé à l'inviter à un bal, elle, Rose de Meillan, aussi radicalement séparée du monde par sa pauvreté qu'une nonne par les froides grilles du cloître !

Car elle est pauvre, Rose; son père, officier de Napoléon, tombé sous les balles, à Palestro, s'était tellement attardé à moissonner les lauriers de la victoire, qu'il n'avait pas eu le temps de s'enrichir; et il était mort en léguant, pour tout héritage, à sa fille, un nom riche de gloire.

Rose avait su se montrer digne de cet héritage dont elle était fière.

Refusant de déchoir en se mésalliant, comme l'occasion s'en était, un jour, présentée, elle avait préféré rester pauvre, plutôt que d'épouser un homme dont la fortune, trop rapidement acquise, avait des sources suspectes.

A ceux qui s'en étonnaient, elle répondait fièrement :

— Chez les Meillan, toujours honneur prime fortune.

Mais la jeunesse ne perd jamais ses droits; elle a souvent de terribles revanches.

Parfois, Rose sentait ses yeux s'emplier de larmes, parce qu'elle songeait que jamais, elle n'aurait la joie suprême de se pencher vers un fragile petit être, qui lui tendrait les bras, en l'appelant: maman.

Alors que tant de femmes ne rêvent qu'émancipation et plaisir, elle ne rêvait, elle, que tendresse et dévouement.

Et comme, un jour, une de ses amies lui présentait un album, en la priant de répondre à cette question, posée en tête de page :

"Qu'est-ce que le bonheur ?"

Elle lut, d'abord, les précédentes réponses ridicules ou prétentieuses, associant toutes le bonheur à des idées de fortune ou de triomphe mondain, elle sourit dédaigneusement; et, de sa grande écriture ferme et droite, elle traça ces simples mots :

"Le bonheur, à mon avis, c'est un foyer et un berceau dans un coin d'ombre."

Et voilà qu'elle se disait, à présent, que ce bal des Favrolles aurait pu être, pour elle, une chance inespérée de trouver l'occasion de fonder un foyer.

Rose était jolie et ne l'ignorait point.

Elle avait une beauté faite de charme et de fraîcheur.

Ses yeux semblaient refléter l'azur du beau ciel de France; la masse lourde de ses cheveux auréolait d'or son front candide, sa peau laiteuse et comme nacrée, laissait transparaître, près des tempes, le fin sillon des veines, sa bouche souriante permettait d'apercevoir une double rangée de dents petites et régulières, fines et luisantes comme des perles, son nez droit, aux ailes frémissantes, décelait une volonté réfléchie unie à une exquise sensibilité.

Dès lors, était-il donc si fou de bâtir un roman sur le hasard d'une heureuse rencontre ?

A cette idée, un désir fébrile d'assister à cette fête agitait Rose et la troublait dans son âme juvénile, émue aussi comme toute âme de femme, en songeant à l'attrait d'un premier bal.

Oui, mais voilà, on a beau avoir envie de se produire et de danser, comment trouver le moyen de se payer une coûteuse toilette, quand on n'est qu'une pauvre petite sous-maîtresse de Saint-Denis ?

Que la vie d'alors semblait dure à Rose, quand elle se reportait aux bons jours d'autrefois !

Privée, il est vrai, des baisers de sa mère, morte en lui donnant le jour, elle n'avait, pourtant, pas été élevée sans affection, car elle avait grandi entourée de la tendresse de son père, d'une tante et, aussi, de celle de son *grand ami* Roland de Rocheray, lieutenant au régiment dont Philippe de Meillan avait le commandement.

Quoique de grades et d'âges différents,

les deux hommes, rapprochés par de mêmes sentiments patriotiques, étaient liés par une profonde affection.

Roland était toujours bien accueilli chez son supérieur et il y venait souvent. Ainsi, il avait vu grandir Rose pour laquelle il avait des intentions de frère aîné. Il rajustait les têtes brisées de ses poupées, il raccommodait ses jouets. Pour elle, il inventait des contes qu'elle écoutait haletante, des contes où il était toujours question du drapeau, de combats et de sacrifices !

La fillette l'avait en vénération et, un jour qu'il était venu en grand costume, elle s'était écriée, enthousiasmée par le rouge éclatant de l'uniforme tout scintillant d'or :

— Bravo, mon grand ami, bravo ! Voilà comment je veux que vous soyez habillé le jour de notre mariage.

On avait ri de bon coeur de la saillie de Rose, et Philippe de Meillan avait dit à son ami :

— Tu sais, mon vieux, si, à vingt ans, elle n'a pas changé d'avis, je ne te refuserai pas mon consentement.

Depuis, Roland, par manière de plaisanterie, se plaisait à nommer l'enfant : *ma petite femme* !

Plus tard, quand elle avait grandi, il lui avait donné ses premières leçons d'équitation. Très vite, elle devint une intrépide amazone et alors, avec son père et son *grand ami*, elle faisait de longues promenades en forêt.

C'était là un de ses derniers bons souvenirs.

Bientôt après, les deux soldats devaient rejoindre l'armée qui partait pour la campagne d'Italie.

En voyant s'éloigner son père, Rose avait eu un chagrin si violent, qu'ému de pitié à la vue des sanglots qui la secouaient, M. de Meillan, l'embrassant

avec tendresse, lui avait juré que ce serait sa dernière campagne. A son retour, il démissionnerait et il ne vivrait plus que pour elle.

Hélas, hélas ! il ne devait plus revenir.

Oh ! comme elle gardait encore vivante la mémoire des derniers jours heureux qu'elle avait vécu.

Toutes ses pensées, toutes ses espérances se tendaient, alors, vers celui qu'elle ne devait plus retrouver ici-bas.

Elle se revoyait au piano, répétant dix fois, vingt fois le même passage parce qu'elle pensait :

— A son retour, comme il sera heureux d'entendre cette mélodie qu'il aime tant !

Un matin, après avoir nouée le ruban qui retenait ses boucles blondes, sa tante l'avait longuement regardée en murmurant :

— C'est étonnant comme tu viens à ressembler à ta mère.

Et elle, depuis, se mirait dans toutes les glaces, cherchant à découvrir, en elle, la trace des traits de la chère disparue, s'efforçant de reproduire les attitudes de ses portraits, la grâce de son sourire, afin de pouvoir faire revivre, aux yeux de son père, le souvenir de la femme tendrement aimée.

Déjà, les bulletins de victoire avaient fait bondir d'orgueil tous les coeurs français, justement fiers des succès de cette glorieuse campagne d'Italie.

Bientôt on allait signer les traités de paix, et Rose, elle, commençait à compter les jours qui la séparaient de la réunion si vivement désirée, lorsqu'un matin, elle avait vu entrer, dans sa chambre, sa tante en pleurs tenant à la main une lettre bordée de noir, et, soudain, elle avait compris que, pour la seconde fois, elle était orpheline.

Ce qu'avait été sa douleur, elle ne le pouvait exprimer.

On avait craint pour sa vie et pour sa raison.

Afin de créer une diversion, dans l'espoir de l'arracher à ses souvenirs, on l'avait conduite à Londres. Là, elle serait distraite et perfectionnerait, en même temps, sa connaissance de la langue anglaise. Peu à peu, elle s'était remise et, comme il fallait songer à son avenir, puisqu'elle restait sans fortune, on l'avait confiée aux Dames de Saint-Denis. A sa majorité, elle y avait été acceptée comme professeur. Sa vie étant assurée, sa tante, obéissant à un ancien attrait, était allée en Italie, où elle avait fait profession, dans un couvent de Carmélites.

Et Roland ?

Eh bien, après la mort de son père, Rose avait reçu de lui une lettre de chaude sympathie; puis, il s'était rappelé à son souvenir par des cartes adressées à sa tante et, bientôt, il n'avait plus donné signe de vie.

Avait-il été tué dans un combat meurtrier, comme son père ? l'avait-il oubliée ? elle l'ignorait.

.. .. .

Ce n'était pas tout à fait la nuit mais presque; le jour mourant permettait d'entrevoir les choses environnantes, l'ombre naissante empêchait de les distinguer, et, aux yeux de Rose, tout prenait un aspect fantastique.

Il lui semblait que le bosquet était une immense salle de bal, les branches folles, grimpant à l'assaut des grands arbres, représentaient les girandoles et les guirlandes, les buissons d'aubépines blanches, les pêcheurs couverts de corolles rosées, autant d'invitées prêtes pour la danse, que mène un orchestre de grillons cachés sous l'herbe.

Soudain, on entendit des bruits mystérieux, des frôlements étranges, des craquements inattendus; il se fit comme un éveil de vie; tout remuait et s'élançait en un grand frisson de renouveau.

Rose se sentit entraînée dans ce mouvement, emportée par ce tourbillon, ses jambes frémissaient, et il lui semblait qu'elle aussi tournait et dansait au milieu des fleurs, sous l'éclat des lumières.

Des cris aigus, un bruit de course folle venus de la cour des *vertes*, l'arrachèrent à son rêve et l'obligèrent à redescendre sur la terre, où elle se retrouva immobile, devant l'agitation du bosquet, vraie Cendrillon avec sa pauvre robe noire, qui faisait tache sur la verdure des feuilles et la blancheur des buissons.

Où, c'était bien une Cendrillon, mais une Cendrillon sans marraine.

Ah! que ne peut-elle, comme la guenilleuse du conte, appeler une fée à son secours, et lui dire, en lui tendant l'invitation qui gisait maintenant à ses pieds :

"Madame, Madame, si ce que je demande n'est pas mal, je voudrais bien aller au bal".

Mais, comme elle est seule au monde, comme elle n'a pas de marraine fée, comme, du reste, le temps des enchantements est passé, les rats, au lieu de devenir de fringants chevaux, continueront à trotter dans les greniers, la citrouille, bien loin de se transformer en carrosse, s'épanouira tranquillement sur son fumier, et la pauvre robe noire de Rose s'usera proussièrement, plutôt que de se changer en une idéale toilette couleur de la lune ou du soleil.

Et elle n'ira pas à ce bal, et elle soupire profondément.

Mais son découragement dure peu. Rose de Meillan est une vaillante, elle a honte de son mouvement de faiblesse, et, maintenant, elle se tance d'importance.

Vraiment, on n'a pas d'idée d'être aussi peu sérieuse, à son âge, et de se laisser égarer par de pareilles billevesées.

Ah! Mademoiselle a envie de danser, la belle affaire! demain, elle sautera avec les *vertes*, elle tournera dans leurs rondes échevelées.

Si ce n'est pas une pitié d'être triste parce qu'on ne peut pas avoir sa part des joies de ce monde!

Comme s'il n'y avait que le plaisir ici-bas!

Mais, la jeunesse se regimbe contre la raison.

"N'importe, répond-elle, en grondant, c'est triste..."

"Car, enfin, tu te serais amusée, à ce bal; et, si tu avais pu faire une petite excursion dans le rêve, ton fardeau t'aurait ensuite semblé moins lourd.

"Ces murs entre lesquels doivent se faner ta beauté et ta jeunesse, te paraîtraient bien moins sombres, si tu pouvais y vivre avec un heureux souvenir!"

A ce moment, la cloche du coucher sonna et Rose, le coeur serré, regagna sa chambre en murmurant:

"Madame, Madame, si ce que je demande n'est pas mal, je voudrais bien aller au bal!"

Mais, à peine eut-elle entr'ouvert la porte qu'elle poussa un grand cri.

O merveille! son rêve était réalisée, il n'y avait plus d'obstacle à son bonheur, elle pourrait aller au bal, elle pourrait danser; car là, sur son lit, reposait une idéale toilette, une toilette complète, depuis l'aigrette de la coiffure jusqu'aux petits souliers de satin.

La robe, vrai nuage de tulle, était si bleue, si légère, si floue, si impalpable qu'on eût dit une de ces vapeurs azurées, qui flottent, au matin, sur les eaux, et se dissipent au moindre vent.

La carte de Claire de Savrolles, épin-

glée au corsage, ne laissait aucun doute sur la provenance.

Et des larmes d'attendrissement mouillèrent les paupières de l'orpheline qui s'endormit le coeur rempli d'une douce joie.

V

LA silencieuse rue de Varennes était, ce soir-là, bruyante et agitée.

Le mouvement des voitures, les sons harmonieux des orchestres, la féerie des lumières, tout l'ensemble magique d'un luxe de grand seigneur paraît, de nouveau, pour un instant, ce coin de Paris du charme de la vie mondaine dont les manifestations déjà, à cette époque, se produisaient plus volontiers dans les nouveaux quartiers de la rive droite, définitivement consacrés, depuis, par la mode, et vers lesquels la foule élégante commençait alors à se porter.

La fête se voyait de loin, fête de nuit, fête de rêve, comme la vieille aristocratie française seule sait en organiser.

La neige tombée depuis le matin, une neige de fin de mars subite et inattendue, faisait, au vieil hôtel des Favrolles, un splendide décor.

Les lueurs bleutées de la lune glissaient, sur les pignons blanchis de la toiture, et venaient mourir sur le sol de la cour d'honneur, qui semblait couvert d'un royal tapis d'hermine.

Les étroites fenêtres à croisillons flambaient sous le feu des lustres.

Des nombreux équipages, dont l'interminable file s'allongeait presque jusqu'à la rue de Bellechasse, on voyait sortir d'immatérielles visions, scintillantes de diamants, couronnées de fleurs; elles s'élançaient légères, gravissaient rapidement les trois marches du perron et s'arrêtaient ensuite éblouies à l'entrée des

salons. Ceux-ci offraient un magnifique coup d'oeil.

Les pièces de réceptions, disposées en enfilade, formaient, au rez-de-chaussée, une splendide galerie, rappelant, par le choix des objets d'art qu'elles renfermaient, un musée ancien.

Ce cadre prestigieux, décoré de peintures et de dorures antiques, contenait des merveilles; la flamme douce des myriades de bougies, tombant des plafonds, caressait les frissonnantes tentures aux reflets chatoyants, vert, or et rouge; elle se plaisait à faire jaillir des éclairs des vieilles glaces aux étains noircis, et à allumer d'un fugitif éclat l'émail précieux des cassolettes.

Debout à l'entrée du premier salon, M. et Mme de Favrolles recevaient leurs invités.

Ils avaient accueilli avec une grâce toute particulière Rose de Meillan.

Sans lui laisser le temps de formuler le moindre remerciement, Claire l'avait présentée à un groupe d'intrépides danseurs, et maintenant la jeune fille, emportée par le tourbillon de la danse, les yeux brillants, la tête en feu, toute grisée de musique, se laissait aller au charme exquis de l'heure présente.

Soudain, les couples s'immobilisèrent, les musiciens s'étaient tu; tous les regards convergeaient vers le même point.

Dans l'encadrement de la porte du grand salon, Mme Le Bray, teinte, peinte, poudrée, fardée, couverte de bijoux comme une idole antique, sanglée dans une robe de velours, s'avancait, faisant cliqueter à chaque mouvement les perles d'une tunique de jais qui, enserrant son buste court, retombait en cascade le long de ses hanches rebondies.

Vêtue d'une robe de crêpe de soie rose qu'allongeait une traîne onduleuse relevée de dentelles, Hortense la suivait.

Elle marchait d'un pas tout à la fois souple et majestueux, semblable à un glissement; jamais elle n'avait été plus belle.

Le large décolleté du corsage laissait apercevoir les épaules sculpturales; un fil de perles soulignait la ligne admirable du cou et les cheveux relevés en casque, autour d'une demi-couronne en brillants, permettaient de deviner la merveilleuse courbe de la nuque.

Sur son passage, l'admiration se lisait dans les prunelles des hommes, et la jalousie crispait les visages blêmis des femmes.

Impassible, Hortense s'avavançait visiblement indifférente à ces mesquines rivalités de salon, qui ne parvenaient pas à la troubler.

Un sourire radieux détendait l'arc un peu dur de sa bouche vermeille.

Celui qu'elle attendait était là, elle le savait, on le lui avait dit, et, dans un instant, il prononcerait les paroles qu'elle attendait depuis longtemps.

Quelques admirateurs, plus hardis que les autres, essayèrent de l'arrêter au passage, réclamant d'elle l'honneur d'une valse. D'un geste sec de son éventail, elle les congédia.

— Non, non, inutile d'insister, ce soir elle ne danserait pas.

Ils se retirèrent dépités; et, dès lors, les commentaires allèrent leur train.

— Mlle Le Bray refuse de danser.

— Il y a une anguille sous roche.

— Elle doit être fiancée.

— Quelle est la victime? On veut savoir le nom de la victime.

— Demandez-le à Mme de Brune, lança une personne bien informée; depuis quelque temps, Hortense et elle ne se quittent plus, et tenez, les voici qui se réunissent.

En effet, Mme de Brune, escortée du

colonel, venait à la rencontre des arrivantes.

Le comte de Rocheray, après avoir salué ces dames, offrait son bras à Mme Le Bray pour la conduire dans un petit salon.

— Une véritable oasis, affirmait Mme de Brune, où nous jouirons en paix de la fête, tout en restant à l'abri des importuns.

Et, se laissant devancer par la vieille dame et son cavalier, elle se pencha rayonnante vers Hortense.

— Enfin, c'est fait, dit-elle, il est décidé, il m'a promis de vous parler tout à l'heure.

— Ah! ma chère mignonne, que je suis heureuse de ce résultat, je puis vous l'avouer maintenant, j'ai eu de sérieuses craintes; peu d'unions m'ont donné plus de peine, enfin tout est bien qui finit bien.

— Chère, chère Madame, répondit Hortense d'une voix toute chargée de tendresse qui l'étonna elle-même, comment vous marquer ma reconnaissance.

— Oh! vous savez, moi, faire le bonheur de mes amies suffit à assurer le mien.

Et l'habile femme, lorgnant le collier de la jeune fille, soupira d'un ton qui ne laissait aucun doute sur ses intentions:

— Quelles superbes perles vous avez, ma chérie, j'ai toujours aimé les perles, mais hélas, ma modeste fortune ne m'a jamais permis de contenir mon goût!

Et, comme elle se détournait pour saisir une orangeade sur le plateau tendu par un valet en gants blancs et livrée de gala, Hortense se rapprocha de sa mère que le colonel venait d'installer dans un confortable fauteuil.

— Eh bien? murmura celle-ci. Eh bien?

— Il va ce soir même s'engager avec

moi: Mais, tu sais, Mme de Brune a les dents longues.

— Que t'a-t-elle demandé?

— Peu de choses, mon collier de perles.

— Peste, un bijou qui vaut, au moins, vingt mille francs; le colonel pourrait être flatté s'il le savait; elle l'estime un bon prix.

Hortense haussa les épaules.

— Qu'importe, après tout, riposta-t-elle, la comtesse de Brune me demanderait cent fois plus, que je ne trouverais pas encore payer trop cher, le bonheur d'être la femme du comte de Rocheray.

Elle avait parlé avec un accent si passionné, que Mme Le Bray, habituée à son calme hautain, la regarda avec surprise.

— Oh! murmura-t-elle, comme tu sembles l'aimer.

Le colonel et Mme de Brune se rapprochaient, Hortense se trouva ainsi dispensée de répondre.

Mme de Brune s'assit auprès de Mme Le Bray et entama; aussitôt, le brûlant chapitre de la toilette.

— Mme Le Bray avait une robe exquisite, cette tunique de jais retombant en cascade sur la cuirasse de velours, c'était une trouvaille, une vraie trouvaille. Mme Le Bray avait le génie de l'élégance et un goût si sûr!

Ah! le jour du mariage, quand elle entrerait à l'église, au bras du comte de Rocheray, elle en aurait un succès!

Mme Le Bray faisait de petits gestes de dénégation, mais elle souriait de ses trente-deux fausses dents, et sa face coupée se coupait de mille rides de satisfaction.

Escomptant, par avance, les bénéfices qu'elle tirerait de cette union, la comtesse de Brune redoublait de compliments et de flagorneries.

— Allons, allons, encore une excellente affaire à son actif; certainement, avant

peu, elle verrait, une fois de plus, se justifier, en sa faveur, l'axiome du bon La Fontaine:

"Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute."

Cependant, le colonel placé près d'Hortense restait muet et silencieux.

Harcelé par Mme de Brune, qui l'ob-juguait de prendre une décision, il avait résolu de brûler ses vaisseaux, et voilà que, de nouveau, toutes ses anciennes hésitations l'assaillaient, Mlle Le Bray comprit, soudain, ce qui se passait en lui; alors, elle sentit son coeur se serrer, et un frisson glaça son sang dans ses veines.

A tout prix, il fallait rompre le charme; elle le comprenait, elle jouait une partie décisive, il ne lui restait qu'à vaincre ou à mourir; elle vaincrait.

Avec une merveilleuse finesse, elle trouva les seules paroles capables d'émouvoir ce coeur qui ne voulait pas se laisser toucher.

— Colonel, dit-elle, savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

Et comme le colonel s'inclinait avec un regard d'interrogation, elle reprit:

— Pour la troisième fois, j'ai relu votre magnifique ouvrage sur la guerre.

— Oh! mademoiselle, c'est vraiment trop aimable.

— Mais, il n'y a rien d'aimable à cela; si vous saviez quel plaisir c'est pour moi, de savourer ces pages admirables! il y en a que je sais par coeur; tenez, par exemple, la charge des cuirassiers à Reischoffen, la reddition de Sedan, l'entrée des Allemands dans Paris. On vibre, on palpète, on frissonne à l'évocation de ces si tristes, de ces si émouvants souvenirs.

La glace était rompue, des éclairs brillaient dans les yeux du colonel.

— Mademoiselle, murmura-t-il, je suis heureux, vraiment heureux....

Il n'eût pas le loisir de terminer sa phrase; un brouhaha se produisit dans les salons, on annonçait une surprise, on allait donner une séance de tableaux vivants.

Une draperie relevée laissait apercevoir une scène improvisée.

Les acteurs, un groupe des plus jeunes danseurs, venaient de disparaître et on se bousculait, chacun cherchant à se placer le mieux possible pour jouir du spectacle.

Ceux qui étaient dans le petit salon se trouvaient privilégiés: le décor se déroulait en face d'eux.

On avait eu l'heureuse idée de reconstituer des oeuvres des maîtres de la peinture.

On applaudit tout particulièrement la *Lessiveuse* de Chardin, incarnée par Claire de Favrolles.

La jeune fille immobile restait debout, les deux mains plongées dans un baquet; son regard, perdu vers la gauche, se fixait sur un enfant qui, assis sur une petite chaise, s'amusait à faire des bulles de savon.

Comme l'indique l'artiste, par une porte simulée, on apercevait, dans un lointain lumineux, une femme étendant du linge.

Mais lorsque le rideau se leva sur la toile de Poussin, *Ruth et Booz*, ce fut du délire. On avait poussé l'imitation aussi près que possible.

Au premier plan, on voyait Booz intimant à son serviteur l'ordre de laisser glaner Ruth agenouillée près de lui.

Non loin de là, deux femmes remplissaient des urnes, et comme l'a voulu le maître, à l'ombre d'un arbre, au milieu des gerbes croulantes et des épis étalés sur l'aire, un moissonneur se reposait en jouant de la cornemuse.

Les bravos éclatèrent: on déclara qu'il

était impossible de faire mieux.

Pourtant ce n'était pas le dernier morceau.

On disait que le rideau allait se relever, une fois encore, sur une composition de fantaisie et bientôt le metteur en scène qui annonçait chaque tableau cria d'une voix sonore ces trois mots:

"Pour la Patrie!"

Pro Patria! Pour la patrie!

Jamais titre ne semblait mieux justifié. En vérité, c'était bien l'incarnation même de la patrie vaillante, douloureuse et meurtrie qui se dressait là en un admirable tryptique devant l'auditoire frémissant.

A droite, une femme, dans un geste d'énergie farouche, armait son fils pour le combat, et le jeune homme, presque encore un enfant, baisait avec transport le fusil que sa mère lui tendait d'une main qui ne tremblait pas.

A gauche, soutenu par une soeur de charité, un blessé, les vêtements en lambeaux, le visage noir de poudre, expirait en fixant de ses yeux exaltés le drapeau que Rose de Meillan, statue vivante dressée au milieu de la scène, serrait éperdument dans ses frêles doigts.

Une même émotion étreignit tous les coeurs: il s'était fait un silence religieux; on n'entendait d'autre bruit que le souffle léger s'exhalant des poitrines opprimées.

Alors résonnèrent les accords graves de l'orchestre accompagnant, en mineur, les paroles d'un hymne guerrier que Rose disait, d'une voix chaude, admirable de justesse et de précision.

Ce n'était pas à proprement parler un chant, c'était un récitatif: il y était question de combat, d'héroïsme, de défaite, de vengeance et d'espoir.

Cela s'intitulait :

En rêvant de Lauriers

Le poète, s'adressant au drapeau, disait :

*O symbole sacré, tu fais vibrer les coeurs
Des soldats valeureux de la France qui*
[t'aime,
Et toujours en avant quand vient l'heure
[suprême
Tu déroules dans l'air tes plis aux trois
[couleurs.

*Un rêve fugitif laisse l'espoir qui luit...
Chatoyant, frangé d'or, tu vas à la ba-*
[taille
Sans crainte du canon, du feu, de la mi-
[traïlle,
Noirci par les combats, tu voles dans la
[nuit.

*Tu triomphe enfin, gloire à notre patrie!
Par les balles troué, auprès des baudriers,
Tu flottes déployé sur l'Alsace meurtrie;*

Après avoir marché de victoire en victoi-
[re
*Au retour tu reviens auréolé de gloire,
Drapeau, tu m'apparais couronné de lau-*
[riers!

Le dernier vers, lancé comme une fanfare, déclencha un tonnerre d'applaudissements; on faisait à Rose une véritable ovation.

Celle-ci, le front moite de sueur, encore haletante de l'effort accompli, salua gracieusement et se hâta de disparaître dans la coulisse pour se dérober aux compliments.

Aussitôt, sans se soucier de son entourage, le colonel s'était élancé, bouleversé d'émotion en reconnaissant Mlle de Meïlan; et, fendant la foule, dont la vague tumultueuse commençait à déferler, il se précipita vers la loge des artistes. Il y

arriva comme Rose en sortait et un double cri retentit :

— Rose, ma petite Rose!

— Mon grand ami!

Était-il possible qu'après tant d'années écoulées, ils eussent la joie de se retrouver?

Tremblante et pâle d'émotion, la jeune fille fixait, sur le colonel, le regard lumineux de ses grands yeux embués de larmes, tandis que celui-ci la pressait de questions auxquelles il ne lui laissait pas le loisir de répondre.

— Ah! mon enfant, ma chère enfant, que je suis heureux de vous revoir!

— Ainsi vous ne m'avez pas oubliée?

— Mais comment se fait-il que je vous rencontre ici, après vous avoir tant cherchée?

— Tenez, venez avec moi, entrons là, nous y serons à merveille pour évoquer le cher passé, et faire revivre tous nos souvenirs.

Et, lui offrant son bras, il souleva une portière et la fit pénétrer dans un hall vitré, transformé en un jardin d'hiver.

Une lumière douce tombait des globes dépolis où brûlait une flamme de gaz; montant à l'assaut des murs et projetait, sur le sable humide des étroites allées, l'ombre tremblante des larges feuilles de palmiers et la dentelle des fougères.

Ils marchaient au milieu d'une jonchée de fleurs, primevères, jacinthes, giroflées, déjà en pleine floraison, grâce à une exceptionnelle culture; vers eux, se penchaient les grappes odorantes d'un lilas; l'atmosphère qu'ils respiraient était saturée de parfums.

Ils s'assirent, l'un près de l'autre, contre la vasque de marbre où l'eau d'une rocaïlle bruissait, en filtrant goutte à goutte, et, pour la première fois depuis qu'elle était orpheline, Rose connut la joie de se confier à un cœur ami.

Ce fut d'abord Roland qui parla. Il lui dit comment, à son retour d'Italie, il avait appris son départ pour l'étranger : il lui avait écrit alors et, plus tard, pour ne pas briser tous les liens qui l'unissaient à la fille de son cher Philippe, il avait envoyé sa carte à sa tante.

Au second envoi, on la lui avait renvoyée avec la mention :

“Partie sans laisser d'adresse.”

— C'est probablement quand nous avons quitté Londres, murmura Rose.

Il s'était informé, avait commencé des recherches pour retrouver sa trace, mais obligé d'aller se battre au Mexique, il avait dû les interrompre.

Le temps avait passé, puis les heures ombres de la défaite avaient sonné.

— Oh! fit-il, à ce moment-là, j'ai envié le sort de votre cher père, emporté en pleine victoire; et, après avoir lutté et souffert, j'ai démissionné...

“Parfois, en pensant à la délicieuse enfant que vous étiez, je me disais que, devenue une femme charmante, il était impossible que vous n'eussiez pas rencontré le bonheur sur votre route.

Le bonheur! hélas! Rose ne semblait point destinée à le connaître; et alors, elle lui dit, à son tour, simplement, toutes les tristesses de son existence d'orpheline, et son affreux isolement depuis que sa tante entrée au Carmel de Reggio en était devenue la prieure.

Sa seule consolation avait été l'affection qu'elle avait eue à Claire.

Elle était son aînée de plusieurs années; elle avait été chargée de l'habituer à son arrivée à Saint-Denis, de lui adoucir les premières heures passées dans la sévère maison d'éducation, de lui en expliquer le règlement, de l'initier aux usages.

Et Claire s'était prise, pour sa *petite mère*, d'une tendresse passionnée qui a-

vait grandi, avec le temps, et que la vie, en faisant leurs deux destinées si différentes, n'avait pas aténuée.

Car, son existence ne ressemblerait en rien à celle de Claire.

Alors que celle-ci s'en irait, bientôt, sans doute, au bras de l'époux de son choix, elle, la pauvre petite sous-maîtresse, ne connaîtrait jamais, certainement, le bonheur domestique; elle vieillirait dans l'isolement...

A ces mots, le colonel l'interrompit.

Elle ne connaîtrait jamais le bonheur domestique; elle vieillirait dans l'isolement...

Mais pourquoi, pourquoi donc?

Est-ce qu'elle s'imaginait, vraiment, qu'il n'y avait, ici-bas, aucun homme capable d'apprécier son charme, d'être ébloui par sa beauté, conquis par ses qualités morales?....

Rose était pauvre, la belle affaire! il n'y a que les âmes basses pour faire état de la fortune dans de pareilles conditions.

Ah! elle ne se doutait pas combien sa chère présence pourrait embellir un foyer domestique, son sourire en éclairer l'austère gravité.

Le comte de Rocheray, entraîné par un sentiment inexplicable, parlait avec une ardeur passionnée.

En un instant, il avait revécu tout le passé, il se souvenait de l'exquise tendresse que lui avait inspirée l'adolescente et qui semblait bien destinée à devenir un sentiment plus durable.

Et elle, avait-elle oubliée leurs projets et l'approbation que son cher père y donnait?

“Tu sais, mon vieux, avait-il dit, si, à vingt ans, elle n'a pas changé d'avis, je ne te refuserai pas mon consentement.

Avait-elle changé d'avis?.... Tout était là.

A cet instant, il se tut brusquement ; il venait de penser à la différence d'âge qui les séparait. Eh bien ! quoi, à quarante-cinq ans, on n'est pas un vieillard.

Et, d'ailleurs, Mlle Le Bray qu'on voulait le forcer à épouser, n'était-elle pas plus jeune que Mlle de Meillan ?

Alors, bravement, il acheva :

— Rose, ma chère petite Rose, ne voudrez-vous pas me permettre de faire votre bonheur ?

Trop ému pour répondre, Rose ne tira pourtant pas sa main dont il s'était emparé, et le colonel comprit que ce geste était un aveu, et que le rêve de sa jeunesse ne tarderait pas à être une douce réalité.

Ils étaient tellement absorbés par leur bonheur, qu'ils n'entendirent pas un cri étouffé qui partit d'un massif rapproché, derrière lequel Hortense s'était dissimulée. Elle avait suivi le colonel, elle l'avait épié, et elle venait d'assister à l'effondrement de sa dernière espérance.

Un instant, elle eut l'impérieux désir de bondir sur son heureuse rivale et de l'étrangler.

C'eût été pour elle, une étrange volupté de serrer ce cou délicat dans l'étau de ses mains de fer, de broyer cette chair, de déchirer ce visage à coups de griffes.

Un éclair de raison la retint ; son orgueil la sauva d'un moment de folie.

On ne devait pas savoir que Mlle Le Bray avait été dédaignée....

Si elle céda à sa rage, sa honte serait étalée à tous les yeux, elle deviendrait le jouet de toutes les moqueries, elle frissonna....

Une sueur froide mouillait ses tempes ; elle sentait des vertiges, des éblouissements ; elle se raidit.

Il lui fallait trouver la force de regagner le vestiaire ; reparaitre dans les salons lui semblait impossible ; elle ferait

prévenir sa mère qu'elle ne se sentait pas bien, et elle partirait.

Après une nuit de repos, elle aviserait à sa vengeance. Tous ses plans étaient changés, toutes ses idées bouleversées.

Et dire qu'elle avait songé à s'améliorer pour plaire à celui qui la dédaignait ! Ah ! à présent, il n'y avait plus, en elle, que d'affreux sentiments. Son avenir était compromis, sa situation perdue, et, pourtant, elle ne songeait plus à mourir.

Elle voulait vivre, vivre, au moins, jusqu'au jour où elle pourrait écraser cette créature qui lui volait sa part de bonheur ; elle ne savait pas comment elle se vengerait, mais elle était sûre d'atteindre son but.

Chose étrange ! dans le désarroi de ses nerfs, son esprit restait entièrement lucide. La question de la vie matérielle se posait devant elle. Bah ! s'il le fallait, elle monterait sur les planches ; elle se dirait poussée par une irrésistible vocation artistique, et, avec sa situation de famille, son physique et l'admirable timbre de sa voix, il ne lui serait pas difficile de trouver d'avantageux engagements.

Elle s'était redressée, elle marchait en s'accrochant aux murs, elle avançait comme une hallucinée, les yeux hagards, les traits révoltés, elle prononçait des mots incohérents. Elle allait atteindre la sortie lorsqu'une silhouette se dressa devant elle.

Instantanément, elle se ressaisit et domina son trouble. Passant son mouchoir de dentelle sur son front moite de sueur, elle essaya de sourire.

— Monsieur Herschmann, dit-elle, voulez-vous me donner votre bras ? J'ai été incommodée par la chaleur ; vous reviendrez ma mère qu'une subite migraine m'oblige à me retirer.

Celui qu'Hortense appelait M. Hersch

mann, était un personnage assez énigmatique.

Il était arrivé à Paris peu après nos désastres. D'une impeccable correction dans sa mise, d'une absolue distinction dans ses manières, il avait su se faufiler dans la meilleure société, se faire ouvrir les portes des salons les plus fermés.

Et, maintenant, il n'était plus une fête, plus une réunion, où l'on ne vit flamboyer sa barbe fauve dont les ondes anne-lées retombaient, en cascades, sur les plastrons brodés de ses fines chemises de batiste.

Il se disait Alsacien, ayant opté pour la France et, de fait, il incarnait bien le type de l'homme du Nord. Il en avait le teint rose, le poil roux, et l'oeil bleu très pâle, qui se cachait derrière des verres de cristal à montures d'or, destinés semblait-il, à dissimuler le regard plutôt qu'à en augmenter l'acuité.

Il fallait l'entendre parler avec une éloquence émouvante de nos provinces perdues :

— Ah! la Lorraine....

— Ah! l'Alsace....

— Ah! Strasbourg, surtout Strasbourg, ce "Château des Routes", comme disaient les anciens.

Strasbourg, avec ses rues immenses, s'ouvrant en places, et ses ruelles rétrécies; Strasbourg avec ses vieilles maisons aux toits pointus, percés de plusieurs rangs de lucarnes, ornées de façades à encorbellements et de boiseries sculptées, portant la marque de la Renaissance.

Et sa cathédrale, dressant, au-dessus de tous les édifices, sa flèche à jour.

Non, mais vraiment, "La Munster" de Strasbourg toute en grès d'un rouge vif, atténué par l'âge, n'était-elle pas une des plus remarquables églises du monde ?

Et, emporté par son enthousiasme, il entamait l'éloge de l'un des architectes,

Maître Erwin, surnommé Steinbach, et qui a conçu, à lui seul, les trois porches si merveilleusement ouvrés, et tout fourmillants de statues.

Puis, il décrivait le choeur de style roman, éclairé par une seule verrière.

Celui qui n'avait pas prié là, à l'ombre des larges piliers, ne connaissait pas la douceur de la prière !

Était-il donc originaire de Strasbourg ?

Que non pas.

S'où était-il, voilà ce que nul n'aurait pu dire.

Quand on le questionnait sur ce point délicat, il élucidait la question avec une merveilleuse habileté.

Non, non, il n'était pas de Strasbourg, il était de la campagne; tantôt il prétendait avoir vu le jour un peu au nord de la grande cité, et tantôt un peu au sud, cela dépendait des interlocuteurs.

Il n'était pas né à Strasbourg, mais il y avait passé une partie de son enfance, chez une vieille parente. Il avait bien connu un tel et aussi un tel. Mais par une sorte de hasard fatal, tous ceux dont il citait les noms étaient tombés victimes de leur patriotisme, en défendant la patrie.

Quand on lui en faisait la remarque, il soupirait profondément.

Où, morts, tous morts, parents et amis, sa maison de famille détruite par l'incendie, ses propriétés saccagées. Ah! l'horrible, l'horrible chose que la guerre!

Maintenant, Paris était la cité de son coeur; il vivrait et mourrait Parisien!

Il semblait bien, pourtant, que la grande ville ne l'avait pas entièrement adopté. Et cet homme, dont les relations étaient si nombreuses, aurait eu, peut-être de la peine à trouver deux répondants, destinés à se porter garant de lui. Il y avait trop de mystère dans sa vie. Par exemple, d'où tirait-il ses revenus?

On ne lui connaissait de compte dans

aucun des grands établissements de crédit. !

Nul banquier ne pouvait se flatter de lui avoir payé des coupons.

Jamais la poste ne lui remettait de pli chargé, et pourtant, il faisait figure d'homme riche dans le monde; il affectait même une certaine générosité, vis-à-vis des oeuvres de charité, et aimait à jouer au Mécène près des artistes pauvres dont il payait largement les productions.

Mais, où ses libéralités ne connaissaient plus de bornes, c'était quand il était question des choses de l'armée. Qu'il s'agit d'élever un monument aux soldats morts au champ d'honneur, de fonder des orphelinats pour les petits enfants qu'ils laissaient seuls dans la vie, ou de dresser une statue à une de nos gloires militaires, son nom figurait en tête des listes de souscription, à côté d'une somme importante qui n'avait jamais moins de trois chiffres.

Ceux dans l'intimité desquels il aimait le mieux à vivre, c'étaient les officiers; il savait, d'ailleurs, leur plaire, car il parlait de l'art militaire avec une remarquable compétence.

C'était un assidu des réceptions de Mme Le Bray; très empressé auprès d'Hortense, il se plaisait à causer avec elle et à la faire causer; il paraissait séduit par sa haute intelligence et l'énergie de son caractère encore plus que par l'admirable beauté de ses traits.

Ses assiduités avaient été remarquées et commentées; on avait associé leurs deux noms dans des projets d'union, et, souvent, on l'avait interpellé:

— Et bien! Herschmann, quoi de vrai dans la nouvelle? on prétend que vous épousez la belle Mlle Le Bray!

Il souriait de son éternel sourire, se contentant, comme réponse, d'esquisser

un geste vague qu'on pouvait interpréter dans le sens de l'affirmative, aussi bien que dans celui de la négative.

Et il continuait son manège, sans pourtant formuler une demande précise.

Il avait fait naître, en Hortense, bien des espérances qui ne s'étaient jamais réalisées; aussi avait-elle fini par le classer dans la catégorie des incorrigibles flirteurs avec lesquels on ne saurait bâtir de projets sensés et sérieux.

Elle ne le considérait plus que comme un aimable camarade, fort agréable causeur d'ailleurs, admirablement renseigné sur tout et sur tous, et friand des menus scandales qui défrayaient la chronique parisienne.

C'était, certes, le dernier témoin qu'elle aurait choisi de sa déconvenue, mais, puisque la fatalité en avait décidé autrement, il fallait jouer serré et l'emmener hors du hall, avant qu'il pût soupçonner qu'elle ne s'y trouvait pas seule.

Mais, comme elle s'avancait pour prendre un bras qu'on ne lui tendait point, M. Herschmann recula d'un pas et s'inclinant profondément:

— Avant que je vous reconduise, Mademoiselle, dit-il, d'une voix basse et concentrée, vous plairait-il de m'accorder un instant d'entretien?

— Monsieur, interrompit Hortense, en se redressant avec hauteur, je croyais vous avoir dit que je me sentais souffrante.

Et, en prononçant ces mots, elle fixa, sur son interlocuteur, le regard étincelant de ses yeux de velours.

Les paupières d'Herschmann ne s'abaissèrent point, un sourire de triomphe écartait ses lèvres; hardi, cauteleux, implacable, il ressemblait au fauve prêt à bondir, qui se plaît à fasciner sa proie avant de la déchirer.

— Il doit savoir, pensa Hortense, il

doit savoir.... et elle blêmit; un nuage obscurcit sa vue, et elle serait tombée, si M. Herschmann ne l'avait soutenue.

— Soyez forte, murmura-t-il, soyez forte et écoutez-moi; je vous apporte la vengeance.

— Monsieur.... essaya d'interrompre Hortense.

Mais lui, sans avoir l'air d'entendre, la força à s'asseoir sur un divan, et, se plaçant à côté d'elle, il continua :

— Vous venez d'avoir l'assurance que tous vos projets, tous vos espoirs sont à jamais anéantis. Eh bien! si vous voulez avoir confiance en moi, je vous aiderai à vous venger de votre rivale, je vous fournirai les moyens de ruiner son bonheur...

Hortense se redressa galvanisée, elle était devinée, elle jouerait bravement carte sur table, et si Herschmann disait vrai... Ah! s'il disait vrai...

— Vous m'avez espionnée, répondit-elle, et vous pourriez me perdre: vous préférez faire de moi votre alliée; j'y consens, si vous avez le pouvoir de tenir vos promesses.

— J'ai ce pouvoir.

— Qui donc êtes-vous?

Il se pencha de nouveau vers elle, et il murmura un mot, un seul mot, qu'elle devina plutôt qu'elle ne le comprit.

— Oh! s'exclama-t-elle, oh!...

Cependant, il continuait à parler; il expliquait ses raisons, il développait ses projets.

Hortense, à présent, l'écoutait sans l'interrompre; elle se contentait d'approuver par des signes de tête ou par des monosyllabes.

— Oui, oui... très bien... elle serait son alliée, son alliée fidèle.

Il précisa.

— Il faut, dit-il, que vous soyez, pour moi, plus qu'une alliée.

— Et quoi, quoi donc? interrogea-t-elle.

— Il faut que vous soyez ma femme.

Mais elle sursauta.

— Comment, vous voulez, vous voulez vraiment?

— C'est à ce prix que je vous apporte mon concours.

Et comme elle ébauchait un geste:

— Je sais, poursuivit-il, je sais; vous allez me dire que vous ne m'aimez pas. Mais moi, je vous aime, et je saurais bien vous forcer à m'aimer.

“Avant de vous exprimer mes sentiments, j'ai attendu d'avoir une occasion de vous juger.

“Je voulais être certain de ne m'être pas trompé sur votre compte.

“A ce jeu-là, j'ai failli vous perdre, mais à présent, je sens que rien ne nous séparera plus.

“Je n'ignore pas votre gêne matérielle, et je m'imagine les expédients auxquels vous auriez eu recours pour la conjurer!

“En vous épousant, je vous sauve de la misère, je vous conserve la situation mondaine à laquelle vous avez droit, et je fais miennes toutes vos haines.

“Et, ne craignez rien, vous serez vengée, et bien vengée, car je sais haïr comme je sais aimer.

Hortense ne retira point sa main dont il s'était emparé.

Après tout, la solution qui s'offrait à elle semblait inespérée; pourquoi la repousser?

— Allons, dit-elle, le sort en est jeté.

Elle éclata d'un rire qui faisait mal à entendre et elle conclut:

— Il n'y a que cette pauvre Mme de Brune qui ne trouvera pas son compte à notre combinaison!

.. .. .

On entendait maintenant résonner les accords de la marche clôturant la fête.

Hortense essuya la sueur froide qui mouillait ses tempes; elle tendit son éventail à Herschmann.

— Puisque vous voilà mon fiancé, dit-elle, aidez-moi à réparer le désordre de ma tenue.

A l'aide d'un petit peigne d'écaïlle, elle lissa ses cheveux, puis elle passa un nuage de poudre sur ses joues marbrées par les larmes; enfin, elle rougit ses lèvres de carmin.

Et, prenant le bras du jeune homme :

— A présent, dit-elle, rentrons dans cette société que nous haïssons, et puissions-nous réaliser tout le mal que nous souhaitons de faire.

Toute trace d'émotion avait disparu de son visage, mais son regard restait singulièrement mauvais.

Elle formait, vraiment, un beau couple avec Herschmann.

Cependant, leur entrée dans les salons fut à peine remarquée.

C'était la cohue finale.

Accompagnées de leurs cavaliers, les femmes se hâtaient vers le vestiaire, pressées de dérober, à la vue de tous, leur toilette fripée et leurs traits fatigués.

Les fleurs fanées jonchaient le sol... des rubans arrachés traînaient sur les tapis.

A grand'peine, Hortense parvint à rejoindre sa mère et Mme de Brune.

— Enfin, la voici ! s'écria celle-ci. Mais elle s'arrêta stupéfaite à la vue de celui qui l'accompagnait.

Hortense coupa court à toute question.

— Maman, dit-elle, M. Herschmann et moi nous venons de nous fiancer.

Et, s'adressant à Mme de Brune :

— Chère Madame, je suis ravie que vous soyez la première à apprendre l'heureuse nouvelle.

— Moi aussi, ma chère Hortense, croyez bien que... que...

La pauvre femme bégayait; elle ne

pouvait plus trouver ses mots; elle essaya de continuer :

— Le saisissement... une nouvelle inattendue.

Et, se penchant pour embrasser Hortense :

— Mais, que s'est-il passé, comment pouvez-vous faire une pareille sottise, pourquoi aviez-vous rompu ?

Mlle Le Bray lui rendit son accolade en se contentant de répondre froidement :

— C'était écrit !

.. .. .

Quelques semaines plus tard, on apprenait que le comte de Rocheray épousait Rose de Meïllan, la fille de son compagnon d'armes.

DEUXIEME PARTIE

I

LE temps avait passé...

Depuis que les deux couples s'étaient juré fidélité, deux fois déjà avril avait souri à la terre, et le bonheur de la comtesse de Rocheray durait encore; il semblait même plus intense et plus profond.

Les deux cérémonies nuptiales s'étaient célébrées la même semaine, dans deux cadres bien différents.

Le mariage d'Hortense béni, dans l'église de la Madeleine, avec une pompe inaccoutumée, avait été ce qu'on est convenu d'appeler "un mariage bien parisien".

Le choeur ruisselait de lumières, l'autel était tapissé de gerbes et de feuillages, les murs disparaissaient sous les draperies de velours rouge rehaussées de crépines d'or, un tapis se déroulait du sanctuaire au bas des marches, où se dressait une tente fleurie.

Sous des doigts exercés, l'orgue frémissait

sait, faisant entendre, une fois de plus, la traditionnelle marche nuptiale, et les voix séraphiques des chanteurs en vogue soulevaient l'enthousiasme de l'auditoire que, seul, le respect du saint lieu empêchait d'applaudir.

Les journaux, après avoir décrit, par le menu, les splendeurs du trousseau et les merveilles de la corbeille, donnèrent la liste complète de toutes les personnalités massées dans la nef, en l'honneur des jeunes époux; le nombre en était si considérable que le défilé à la sacristie n'avait pas duré moins d'une heure un quart.

Personne, cependant, n'osa redire les propos chuchotés tout bas.

Les curiosités se trouvaient exaspérées, la malveillance se donnait libre carrière, mais on en était réduit aux suppositions.

— Ma chère, on m'a dit que...

— Et moi, ma chère, j'ai entendu dire que...

Mais nul ne pouvait affirmer avec certitude, on concluait :

— Oh! vous savez, il n'y a peut-être rien de vrai, là-dedans, on est si méchant!...

Cependant les actualités les plus palpitantes vieillissaient vite, à Paris.

Les jeunes époux étaient partis, le soir même, pour un long voyage; quand ils revinrent, l'attention s'était détournée d'eux, et comme, pour leurs débuts, ils donnèrent une splendide fête, ils virent affluer, dans leurs salons, ceux qui ne vivent que pour le plaisir.

Autant le mariage d'Hortense avait été brillant, bruyant, mondain, pompeux, autant celui de Rose fut délicieusement simple et intime.

Installée, depuis ses fiançailles, chez les Favrolles, à Versailles, dans la propriété où ils passaient tous leurs étés, elle se maria à la cathédrale Saint-Louis.

Elle retrouvait là ses chers souvenirs :

c'était dans cette ville que son père avait tenu sa dernière garnison, et elle fut tout heureuse quand le colonel de Rocheray, prévenant ses désirs, lui offrit de cacher là leur bonheur.

Ils s'étaient unis par un matin lumineux et clair, et leur lune de miel commençait sous d'heureux auspices.

Un soleil radieux, aux traînées irisées, éclairait la terre.

Le printemps fleurissait les avenues; il semait de bouquets tous les bois, et les buissons, poudrés à frimas par les aubépines, s'enguirlandaient de volubilis.

La mousse était bleue de pervenches; le feuillage nouveau des vieux arbres du parc se voilait d'une teinte rosée; les touffes de lilas s'agitaient sous les caresses de la brise; le flot pressé des boules de neige se penchait, laissé, au bord des étroites allées, et le miroir des eaux verdies, immobiles dans leurs bassins de marbre, reflétait leurs deux silhouettes tendrement enlacées, pendant les longues promenades qu'ils se plaisaient à faire chaque jour.

Parfois, au détour d'une allées, Rose s'arrêtait, pâle et frissonnante.

— Qu'avez-vous, lui demandait avec une tendre sollicitude, le colonel; dites, mon amie, qu'avez-vous?

— Rien, répondait-elle en tâchant de sourire.

Mais à la fin, pressée par son mari, elle répondit :

— Eh bien, je pense à toutes celles, qui, avant moi, ont promené là leur bonheur, et qui ont fini dans les larmes une existence commencée dans la joie.

“Je les évoque, l'une après l'autre, et je les revois toutes, pimpantes et parées, avec leurs chevelures pondrées, leurs mouches assassines, et leurs robes à paniers... Puis je vois encore se dresser, devant moi, le fantôme de la malheureuse

reine Marie-Antoinette, quittant, au milieu des clameurs sauvages de la Révolution, ce palais de marbre et d'or pour monter à l'échafaud.

Tout bas, elle ajoutait :

— Et j'ai peur, que nous aussi, nous ne soyons obligés de payer notre bonheur !

Doucement, le colonel avait haussé les épaules.

Allons ! allons ! il fallait chasser ces idées ; leur bonheur ? mais ils l'avaient chèrement acheté par les années où ils avaient vécu séparés dans la tristesse et l'isolement ; ils avaient assez souffert, jadis, et c'était justice s'ils étaient heureux aujourd'hui.

Le prochain espoir de maternité de Rose, leur permit de prolonger leur vie d'intimité.

Ils décidèrent d'ajourner leurs premières visites, se bornant à recevoir quelques rares amis de choix.

La jeune femme faisait, elle-même, la layette du cher baby ; et dans le grand salon de la rue de l'Orangerie, on voyait monter le flot blanc de la mousseline et l'avalanche des faveurs bleues et roses.

Le colonel laissait complaisamment coiffer son rude poing de soldat, de mignons bonnets ruchés, afin de faciliter la triomphale réussite d'un léger noeud papillon.

— Si c'est un fils, disait Rose, nous l'appellerons Patrice... si c'est une fille nous la nommerons Colette.

Ce fut un fils...

Quand le colonel le vit pour la première fois, tout blond et rose, sous les rideaux d'azur de son berceau, son émotion et sa joie furent telles qu'elles ne se peuvent exprimer. Il se tourna vers la jeune mère, dont la tête auréolée d'or reposait sur la blancheur des oreillers, et il la pressa sur son cœur pour la remercier, alors elle lui sourit en disant :

— Comme mon cher père doit être heureux, s'il nous voit de là-haut !

Rose voulut nourrir elle-même son enfant ; ce leur fut un nouveau prétexte pour rester éloignés du monde.

Cependant, les échos des fêtes auxquelles ils ne participaient pas, venaient jusqu'à eux, et il leur était impossible d'ouvrir un journal sans y trouver la description des réceptions de la "belle" Mme Herschmann. Alors, le colonel songeait :

— Je l'ai échappé belle, et Mme de Brune a bien failli faire involontairement mon malheur. Quand je pense que Mlle Le Bray m'affirmait qu'elle avait soif de calme et de repos !

Il ne se doutait pas qu'Hortense avait dit vrai. Sous son influence, elle aurait pu se transformer. Mais, à présent, elle cherchait à s'étourdir, en attendant son heure.

Parfois, elle avait d'effrayantes crises de désespoir ; les muscles tordus, les membres raidis, la figure convulsée, elle sentait sombrer sa raison, mais elle luttait contre la folie et contre la mort, pour pouvoir jouir de la vengeance.

Sans son mari, elle aurait brusqué les choses, précipité le dénouement, mais il lui montrait le danger de tels agissements ; elle manquerait son but ; ceux qu'elle haïssait seraient épargnés ; elle et lui seraient atteints !

Il faut savoir attendre, ne cessait-il de lui répéter, attendre l'instant propice, l'occasion favorable. La vengeance est un plat qui demande à être savouré froid. Elle attendait, mais elle souffrait.

Or, ce soir-là, elle se sentait particulièrement nerveuse et agitée. Il lui avait été impossible de trouver du repos ; alors, elle s'était levée et accoudée au balcon de sa chambre, après s'être enveloppée dans un peignoir.

La chaleur était suffocante ; un orage

menaçait: les nues couleur d'encre pesaient lourdement sur la terre, le scintillement d'un éclair trouait l'ombre d'instant en instant, et le grondement lointain du tonnerre annonçait le prochain déchaînement de la foudre.

Hortense restait immobile et haletante; il lui semblait qu'une boisson glacée aurait apaisé sa fièvre, mais il était près d'une heure du matin, tout le personnel était certainement couché depuis longtemps et elle hésitait à appeler.

Soudain, elle se redressa; elle venait d'entendre un léger bruit dans le petit salon contigu à sa chambre.

D'abord, elle se crut la victime de son imagination mais, de nouveau, elle perçut distinctement, le même bruit: c'était comme un imperceptible glissement de pas sur le tapis feutré.

Qui donc était là à cette heure ?

Elle arma un petit revolver de poche qui ne la quittait jamais, et, bravement, elle ouvrit la porte de communication.

Eclairée par une lanterne sourde, une femme essayait de forcer son secrétaire.

Avec un sang-froid admirable, Hortense braqua le canon de son arme dans la direction de la cambrioleuse et d'une voix basse et contenue, elle ordonna :

— Haut les mains ou je tire.

Un cri perçant répondit à cet ordre; la femme s'était retournée et elle s'était jetée par terre, à demi folle de terreur, en implorant grâce; et, Mme Herschmann restait stupéfaite, car elle venait de reconnaître Sophie, sa dévouée camériste.

Elle allait appeler son mari, quand celui-ci, réveillé par cet insolite tapage, entra, une question aux lèvres. Un mot suffit pour le mettre au courant de la situation.

Alors, il sourit de son mauvais sourire et, se baissant vers la coupable qui restait

prostrée à leurs pieds, il la releva rudement.

— Pourquoi avez-vous essayé de nous voler? questionna-t-il avec brutalité, répondez, et surtout, pas de mensonges.

La coupable haussa les épaules.

Des mensonges, à cette heure, à quoi bon ?

Ne se savait-elle pas perdue et perdue sans retour.

Et, pourtant, oui, pourtant, elle en avait des excuses!

Elle avait volé, c'est vrai, mais ce n'était pas pour elle.

Là-bas, dans un coin de campagne, il y avait une vieille femme qui habitait une pauvre mesure.

La mesure était entourée de quelques misérables terres, dont la maigre récolte empêchait la vieille de mourir de faim.

Or, l'année passée avait été désastreuse; des pluies torrentielles avaient détrempé le sol, les germes, pourris par l'humidité, étaient restés enfouis dans les sillons.

On n'avait rien récolté, rien: ni blé, ni pommes de terre, ni haricots. Il avait fallu tout acheter, même les semences pour les moissons futures.

Et, pour ne pas mourir de faim, la vieille avait emprunté...

Oh! pas beaucoup, cinq cents francs, trop encore, cependant, puisqu'elle ne pouvait s'acquitter envers son débiteur; et on allait vendre la mesure et les misérables terres, et la pauvre vieille devrait finir ses jours dans un asile de charité.

Eh bien, cela, Sophie ne le voulait pas, car, cette vieille, c'était sa mère, et c'était pour la sauver de la misère qu'elle avait volé.

A présent, on pouvait appeler la police, on pouvait la jeter en prison, que lui importait le déshonneur puisque sa mère allait mourir de chagrin et de désespoir et

qu'elle ne pouvait plus rien pour la sauver!

Et, ayant dit, elle éclata en sanglots convulsifs.

M. Herschmann lui frappa sur l'épaule.

— Allons, allons, dit-il, ne vous abandonnez pas au désespoir, vous vous êtes, il est vrai, mise dans un fort mauvais cas.

Et, scandant chacun de ses mots, il continua :

— Vol qualifié... la nuit... dans une maison habitée... ce sont évidemment les travaux forcés, tout au moins la réclusion.

“Mais, écoutez, Mme Herschmann et moi, nous ne sommes pas des sauvages.

“Vous avez de bons antécédents; après nous avoir servis deux ans avec fidélité, vous avez, dans une minute d'égarement, perdu la tête et commis un acte répréhensible.

“Bah! à tout péché miséricorde...

“Si vous le voulez, tout ceci restera entre nous.

Sophie regarda son maître d'un air égaré; elle entendait, mais elle n'osait comprendre.

— Monsieur, murmura-t-elle, est-ce bien vrai? vous seriez assez bon, assez généreux?...

— Mais oui, mais oui, je ferai même plus: les cinq cents francs qui doivent sauver votre mère, je vous les donne. Tenez les voici.

Et, s'avançant vers le meuble dont la serrure venait d'être forcée, il ouvrit un portefeuille, y prit un billet et le tendit à la malheureuse fille.

Alors, celle-ci tomba à genoux; elle lui baisait les pieds, elle se traitait de misérable, elle se confondait en protestations de dévouement; sa vie, son sang étaient à ses maîtres, ils pouvaient en disposer,

jamais elle ne pourrait s'acquitter envers eux.

De nouveau, Herschmann la releva; il lui ordonna de se calmer et, lui montrant une table, où se trouvait tout ce qui était nécessaire pour écrire :

— Prouvez-moi, dit-il, votre reconnaissance, en m'obéissant; asseyez-vous là et écrivez.

Elle s'assit et prit une plume.

Il dicta :

“Aujourd'hui, 27 juin 18..., je reconnais m'être introduite, à deux heures du matin, dans le petit salon de ma maîtresse, Mme Herschmann, pour voler cinq cents francs.”

— Oh! Monsieur, oh!... fit Sophie, je ne peux pas écrire cela, je ne peux pas...

Il la fixa froidement :

— Ecrivez, ordonna-t-il.

Sous l'impérieux regard de ces prunelles d'acier, elle se courba domptée et, d'une écriture tremblante, elle écrivit sa condamnation.

— Signez, dit M. Herschmann, et signez lisiblement.

Elle signa.

M. Herschmann prit le papier, le relut posément, le plia en quatre, et, montrant la porte à Sophie :

— Allez vous coucher, dit-il, afin que, demain, vous puissiez faire votre service habituel, et que personne ne se doute de ce qui vient de se passer.

Et, quand elle fut sortie, il se retourna vers Hortensé qui avait assisté muette et impassible à cette émouvante scène; il lui sourit doucement.

— Eh bien! dit-il, soyez heureuse et allez vous reposer en paix; à cette heure, la comtesse de Rocheray peut compter les jours heureux qui lui restent à vivre.

II

— Eh bien! regrettez-vous encore d'être venue ?

Rose leva, sur son mari, un regard éperdu de tendresse et, montrant, dans un geste d'admiration, le paysage qui fuyait le long du train, elle murmura :

— Ah ! que c'est beau !...

Et elle se retourna vers l'horizon qui se déroulait au loin ; elle le fixa avec une passion concentrée, comme si elle voulait en graver les lignes dans son souvenir, en traits ineffaçables.

Certes, le spectacle valait d'être admiré. C'était, estompé, dans le brouillard matinal, la splendide baie de Naples, avec ses îles éparses au profil si varié, ses promontoires qui s'avancent au loin dans l'eau bleue, ses villas blanches allongées à la base des collines verdoyantes, et les navires qui voguent sur la mer, comme de grands oiseaux planant dans l'azur.

Tout criait la joie, la confiance, l'espoir, malgré la fumée grise du Vésuve, dont le panache s'élève voilant le ciel clair ainsi qu'une éternelle menace.

Ce voyage, c'était le comte de Rocheray qui en avait eu l'idée ; et Rose, aujourd'hui, s'applaudissait d'avoir déferé à son désir.

Il lui en avait parlé, pour la première fois, à la fin de l'automne ; bientôt les beaux jours toucheraient à leur terme dans les allées désertes, le vent soufflerait à travers les arbres dépouillés, et les bordures de buis des plates-bandes n'entoureraient plus que des massifs défleuris.

Baby toussait un peu, le docteur ordonnait un changement d'air, le climat de Versailles était décidément trop froid pour lui, il ne fallait pas lui laisser passer là l'hiver.

Alors pourquoi ne pas s'en aller tout à fait, vers le soleil et la lumière ? Pourquoi ne pas faire, maintenant, après deux ans de mariage, ce grand voyage de noces

toujours différé ; pourquoi ne pas fuir vers l'Italie et goûter, sous ce ciel si beau, des jours délicieux ?

Du reste, c'était presque un devoir de faire ce voyage ; est-ce que, là-bas, à Reggio, derrière les hautes murailles blanches du Carmel, la seule parente de Rosette ne vivait pas sa vie de moniale détachée du monde, il est vrai, mais non oublieuse de sa petite cousine qu'elle avait vue grandir, et ne se réjouirait-elle pas d'être témoin de son bonheur ?

Rose écoutait d'un air pensif. Certes, elle serait heureuse de connaître ces paysages magnifiques, ces monuments incomparables, de visiter ces villes célèbres ; mais elle avait un serrement de cœur incompréhensible, à la pensée d'abandonner le logis où elle avait connu des heures si douces.

Tout, en lui, était si cher à son âme. Elle en aimait les meubles, elle en chérissait la disposition, son regard se reposait sur les tableaux qui ornaient les murs, et elle sentait bien qu'elle souffrirait en se retrouvant dans une froide et banale chambre d'hôtel.

Mais enfin, puisqu'il le fallait, puisque la santé de son cher Patrice était en jeu, elle ne voulait pas hésiter.

Et l'on était parti.

On avait emmené Gervais et la gouvernante de l'enfant, qui servirait aussi de femme de chambre à Rose. La comtesse de Rocheray avait pu déjà apprécier cette fille, quoiqu'elle ne fût pas depuis longtemps à son service. Elle s'était montrée si active, si probe, si dévouée.

Du reste, on avait eu, sur elle, les meilleurs renseignements : elle était restée plusieurs années chez Mme Herschmann mais, à la mort de Mme Le Bray, sa fille l'avait congédiée pour conserver, auprès d'elle, une ancienne femme de chambre de sa mère.

Pourtant, elle avait donné à Sophie les plus élogieux certificats.

Et Rose n'avait eu, jusqu'ici, qu'à se féliciter de lui avoir confié son fils.

Gervais ne partageait pas l'enthousiasme général au sujet de Sophie; il la tenait à distance, et se bornait à lui parler pour les affaires strictes du service.

Parfois, le colonel se plaisait à le taquiner sur cette antipathie mal dissimulée.

— Voyons, mon garçon, avoue que tu lui as fait la cour et qu'elle a refusé de t'épouser?

Gervais hochait la tête et, les dents serrées, il marmonnait:

— Eh bien! mon colonel en a des idées, ah! oui, et des drôles d'idées encore; si jamais je me mariais, ce serait avec une femme qui saurait me regarder en face.

De fait, le regard de Sophie manquait de franchise; mais Rose mettait cela sur le compte de la myopie dont la femme de chambre était atteinte.

Parfois, elle la trouvait un peu obséquieuse, un peu servile, un peu cauteleuse. On aurait dit qu'elle jouait un rôle, qu'elle voulait forcer la confiance, conquérir l'affection de ses maîtres.

Et, ma foi, elle y avait réussi, grâce aux témoignages de dévouement qu'elle avait donnés pendant une maladie de leur cher Patrice. Elle avait passé les nuits, refusant de prendre aucun repos; et cela aussi longtemps que le petit avait été en danger.

— Je l'aime tant, le pauvre chéri! protestait-elle; et, à ces moments, elle paraissait sincère.

Et depuis, le comte et la comtesse de Rocheray la tenaient en haute estime.

III

Maintenant, le colonel et sa femme sont installés à Reggio.

Assise sur la blanche terrasse de sa villa, au-dessus d'un jardin d'orangers et de citronniers, Rose couvre, de sa belle écriture, les pages de son journal, où elle a consigné, depuis son enfance, toutes ses pensées, toutes ses impressions.

.. .. .
Trois semaines, déjà trois semaines que nous avons quitté Versailles!

Nous sommes partis au matin, un brouillard gris flottait au-dessus de la ville et en cachait tout l'harmonieux contour.

Arrivés à Paris, nous sommes attristés par la pluie.

La gare de Lyon nous apparaît noire de fumée et de charbon. La locomotive siffle, le train s'ébranle et, quand il s'arrête, c'est l'émerveillement qui commence.

Nous contemplons des villes blanches, des collines fleuries, des vallées lumineuses; et, au loin, c'est l'incomparable féerie du soleil jouant sur les flots frangés d'écume, au bord de la Côte d'Azur.

Mais, nous passons rapidement...

Nous entrevoyons Nice, nous touchons barre à Monaco, et nous partons de nouveau, et, de nouveau, les paysages enchanteurs dansent derrière l'étroite vitre de la portière de notre compartiment.

Rome!...

Nous sommes dans la Ville Eternelle...

Devant nous, s'étalent le Colysée et le Forum, le Vatican et les catacombes...

Et nous évoquons les martyrs et les artistes, et nous sommes profondément émus par la voix de ces ruines croulantes, de ces colonnades, de ces temples, de ces dômes, de ces clochetons, de ces églises, de tout cet ensemble grandiose et formidable qui se dresse, éloquent et splendide, comme une magnifique page d'histoire.

Et pourtant, si le souvenir de mon séjour à Rome reste si cher à mon cœur,

ce n'est pas tant à cause de ce que j'ai pu y admirer, que parce que j'ai eu là, une nouvelle révélation de la force de l'amour de mon cher Roland.

Nous sortions du Vatican, le Saint-Père venait de nous bénir. Sophie s'éloignait avec Patrice qu'elle avait mission de reconduire à l'hôtel. La rue grouillait de foule, nous cherchions une place à la terrasse d'un café, pour déguster un de ces sorbets napolitains, exquis à savourer, après une journée de chaleur.

Tout à coup des cris éclatèrent; il se fit de violents remous dans cette masse de peuple qui circulait au milieu des équipages; deux chevaux attelés à une calèche venaient de s'emballer; ils s'avançaient en trombe, renversant tout sur leur passage; chacun cherchait à se garer, et ce fut une fuite éperdue à travers des clameurs d'effroi.

Soudain, bousculée, je sentis que je perdais l'équilibre; je cherchai à me racher, mais mes bras battirent dans le vide, je trébuchai et je m'affaissai sur la chaussée. Je me sentis perdue.

Au triple galop, l'attelage venait droit sur moi; j'entendis le sol trembler sous le sabot des bêtes affolées; heureusement, par un hasard providentiel, celles-ci firent un brusque écart et elles s'abattirent quelques mètres plus loin, au milieu de débris tordus de fer et de bois.

Mais, au passage, la roue de devant frôla le bord de mon chapeau et mon émotion fut si forte que je restai inerte, bien que n'ayant aucun mal.

J'avais conservé toute ma lucidité; cependant, je ne pouvais articuler aucun son. Cette scène, si longue à décrire, avait duré à peine quelques secondes.

A la vue du danger que je courais, Roland avait bondi en poussant un cri qui n'avait plus rien d'humain; il s'était élancé, les deux mains en avant, comme

s'il avait eu l'espoir d'arrêter le péril et, maintenant, il me tenait pressée contre lui, il me portait comme un petit enfant.

J'étais pâle, tremblante, mais je respirais, je vivais, et lui, il frémissait d'effroi tant il avait eu peur de me voir expirer sous ses yeux.

Je sentais son cœur battre à coups pressés, et ses larmes toutes chaudes m'inondaient le visage.

J'aurais voulu le rassurer, ne fût-ce que par un regard, par une parole, et je ne pouvais pas...

Et c'était, à la fois, atroce et délicieux. Atroce de ne pouvoir faire cesser sa souffrance et délicieux de se sentir aimée à ce point-là!

Et, le soir, quand tous les deux nous nous sommes retrouvés seuls, après le départ du docteur qu'il avait voulu faire appeler, comme il me demandait si je me sentais tout à fait remise, je lui dis en souriant:

— Voyons, qu'aurais-tu fait si j'étais morte?

— Tais-toi, oh! tais-toi, s'est-il écrié, si tu mourais, je ne pourrais te survivre.

A ce moment, Sophie est entrée portant la lampe; elle s'est enquisse de mes nouvelles avec sollicitude; je l'ai rassurée.

— C'est fini, Sophie, il ne faut plus y penser, mais j'ai bien cru que c'en était fait de moi, et que j'allais mourir.

Sophie a haussé les épaules, une crispation a tordu son visage, et, d'une voix blanche qui tremblait, elle a murmuré, en remontant mes oreillers:

— La mort, Madame, n'est pas ce qu'il y a de plus terrible ici-bas...

Et, je ne sais pourquoi, ces mots m'ont impressionnée désagréablement.

Déjà Sophie s'éloignait, et, quand la porte a été refermée sur elle, Roland m'a dit:

— Cette fille a dû déjà beaucoup souffrir, c'est une pessimiste.

.. .. .

Nous avons quitté Rome le surlendemain et, par Naples, nous sommes arrivés à Reggio.

A peine installés, nous nous sommes rendus au Carmel.

C'est une petite maison blanche couverte de tuiles roses, dominée par l'humble clocheton de la chapelle, ceinte de hauts murs qui la séparent du monde.

Celles qui habitent-là ne voient plus, des choses d'ici-bas, que le ciel bleu lumineux et pur, qui étend son voile pailleté d'or au-dessus du cloître et des allées vertes de ses jardins.

En poussant la porte, nous agitions une sonnette; une petite soeur tourière accourt.

Vêtue de brun, voilée de noir, sa jeune figure enfouie dans la blancheur de sa cornette, elle s'empresse au-devant de nous, elle s'avance en silence, comme une ombre, et c'est à peine si le gravier du petit jardin, aux massifs de roses et aux bouquets de lauriers, crie sous la légère atteinte des semelles feutrées de ses sandales.

— Nous voudrions voir Mère Marie des Anges?

Elle secoue négativement la tête.

— Notre Mère Prieure ne sera visible qu'après la cérémonie.

— Quelle cérémonie?

— La cérémonie de vêture; deux de nos soeurs prennent l'habit. Les visiteurs peuvent y assister si cela les intéresse.

Nous acceptons.

Alors, elle passe devant nous pour nous servir de guide.

Nous gravissons, à sa suite, un escalier élevé entre des murs blancs, constellés de maximes peintes en noir:

“Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme!”

“Le fardeau du Seigneur est doux et son joug est léger!”

“Bienheureux les pauvres!”

Au premier palier, nous nous arrêtons; devant nous, s'ouvre la chapelle, immense pièce nue, au fond de laquelle brille un autel constellé d'or, éblouissant de lumineux et surchargé de fleurs.

A droite, la blancheur des murailles est coupée par la grille dont les sombres rideaux, repliés pour la circonstance, permettent à la vue d'embrasser le chœur, où les moniales, debout, voilées jusqu'aux pieds, d'un long voile noir, attendent, un cierge à la main, un chant d'allégresse aux lèvres, les futures épouses du Seigneur, qui, bientôt vont les rejoindre dans l'austère cloître.

Elles sont deux élues, deux épousées, vêtues de blanc, toutes les deux, jeunes, toutes les deux, jolies; l'une a la grâce aristocratique et le profil délicat des races anciennes; l'autre, la fraîcheur et la robustesse des filles des champs.

L'appel de Dieu les a rapprochées, il les a faites soeurs; et c'est avec la même joyeuse confiance, avec la même fermeté grave, qu'elles accomplissent leur sacrifice.

La cérémonie touche à sa fin, l'heure tragique a sonné.

Deux hommes se dressent et s'avancent vers les novices; ce sont leurs pères qui vont les conduire à la Prieure, afin qu'elle les donne à Dieu!

Les jeunes filles se lèvent; elles prennent, des mains de l'évêque, la corbeille où reposent leurs vêtements conventuels qu'on vient de bénir, et le cortège se forme.

Un groupe d'enfants vêtus de blanc, couronnés de roses, marchent en avant; leurs mains innocentes sèment de pétales

fleuris, le chemin suivi par les victimes volontaires.

On descend des escaliers, on traverse un corridor et on s'arrête devant une porte sans serrure; elle s'ouvre lentement, les jeunes novices tombent à genoux.

Soudain, on aperçoit, dans l'ombre claustrale, la Prieure, au milieu de la longue théorie des professes; elle tient, droite, dans ses mains exsangues, une monumentale croix de bois et, au milieu d'un impressionnant silence, le dialogue traditionnel s'échange.

Les novices implorent, comme une faveur, la croix de Jésus; elles protestent qu'elles ne veulent rien de plus en ce monde.

Et la Prieure, accédant à leur saint désir, leur promet, en récompense de peines passagères, une éternité de bonheur.

Maintenant, c'est la minute suprême: on échange des baisers au milieu des sanglots, et, s'arrachant à l'étreinte de leurs parents, les jeunes soeurs s'élancent vers leur nouvelle famille.

Un cri retentit, un vieillard s'est levé, tendant ses pauvres bras tremblants:

— Gisèle, Gisèle, ma petite fille, aie pitié!...

Une des deux jeunes filles se retourne, elle fait un signe de la main, et répond de sa voix harmonieuse:

— Courage, père, courage, au revoir, à bientôt... au ciel!

Et elle se précipite sur les traces de sa compagne; la lourde porte retombe, tout est consommé...

On ne verra plus que dans un an celles qui ont voulu fuir le monde.

Cette fois, elles seront agenouillées derrière la grille du chœur; sur leur voile blanc, on épingle la voile noir, elles s'étendront sur une croix fleurie, on les recouvrira du drap des morts, on chantera,

sur elles, l'office des trépassés, et elles disparaîtront, à jamais, aux regards des hommes.

Elles seront à l'abri de toutes les tentations et elles seront heureuses!

.. .. .

— Notre Mère va vous recevoir.

C'est la petite tourière qui nous prévient et nous introduit au parloir Saint-Augustin.

Un bruissement derrière la grille nous avertit que nous ne sommes pas seuls.

Je me précipite, Roland me suit, nous ne voyons personne, mais nous entendons murmurer des paroles de bienvenue:

— Dieu soit béni à jamais!

— Ma cousine, ma chère cousine, c'est vous, vous êtes là.

— Oui, ma petite Rose, et ton mari, est-ce qu'il t'a accompagnée?

— Mais certainement, et aussi mon cher petit Patrice.

Pour celui-ci, l'austère règle fléchit, et Mère Marie des Anges, relevant l'épais rideau qui nous masque sa vue, peut sourire à l'enfant.

Le rideau retombe, et la conversation reprend.

Mais, c'est à peine si je puis parler de mon bonheur; la Prieure n'a pas assez de mots pour exprimer la joie de son existence et la sécurité avec laquelle elle la goûte.

Pauvre félicité humaine qu'un rien détruit, qu'une mauvaise parole brise, que la mort anéantit!...

Au Carmel, la mort la parachève, c'est la plus grande fête de la vie. Aussi, n'y a-t-il rien de plus franchement gai qu'une Camélite, affirme Mère Marie des Anges; d'ailleurs, conclut-elle, nous n'acceptons pas les natures portées à la mélancolie.

— Pourtant, interrompit Roland, il me semble que vous accueillez aussi, parfois,

des personnes frappées par de très grands malheurs, et qui ont besoin de solitude ou de pardon.

— C'est vrai, nous ne repoussons point celles que les épreuves ont brisées, nous les recevons, sous certaines conditions, soit comme bienfaitrices, soit comme pensionnaires. Mais elles vivent un peu en dehors de la communauté, elle ne participent pas à tous nos saints exercices et restent libres de se retirer, si un attrait les y porte ou si une circonstance les y oblige.

Une cloche a sonné, nous comprenons que notre interlocutrice se lève; nous échangeons des paroles d'adieu.

— Je te reverrai, avant ton départ, ma petite Rose.

— N'en doutez pas, ma chère cousine, c'est pour vous que je suis venue à Reggio.

Puis, c'est le bruit d'un volet qui retombe, l'ombre se fait plus épaisse, nous sommes seuls; nous nous retirons.

Nous regagnons notre villa par des chemins parfumés et fleuris.

Un peu en avant de notre terrasse, un couple d'oiseaux avait suspendu son nid aux branches d'un lilas.

Nous surveillons attentivement l'éclosion de la chère couvée.

Hier encore, cinq petits becs affamés s'ouvraient, sous les plumes de la mère, réclamant la pâture que le père allait chercher à grands coups d'ailes; tout à l'heure, en passant, nous nous sommes penchés pour voir la petite famille.

Hélas, cette nuit, il y a eu un orage court, mais violent; on entendait les branches d'arbre craquer sous l'effort de la tempête.

Le nid a été précipité à terre; le mâle, foudroyé, gît auprès de ses petits, morts, comme lui, et la mère volette à l'entour, en poussant des cris de détresse.

C'est affreux, mais qu'est-ce, à côté d'un malheur humain?

Vienne le prochain printemps, l'oiselle reconstruira son nid, elle réchauffera d'autres petits, elle leur apprendra à voler dans le soleil et la lumière.

Une femme atteinte, ainsi, dans ses plus chères affections, ne pourrait, me semble-t-il, jamais plus sourire à la vie.

Mon émotion est si violente qu'elle se fait jour sur ma physionomie.

Et Roland m'entraîne, en me grondant de ma si excessive nervosité.

IV

— Au revoir, ma Rosie.

— Au revoir, mon Roland; vous me rapporterez des fleurs, des anémomes, des menthes sauvages, des colchiques, et, si vous allez près de l'étang, des roseaux, beaucoup de roseaux; ceux que j'avais mis dans le vestibule sont déjà desséchés.

— J'irai près de l'étang; rien que pour avoir le plaisir de cueillir vos roseaux.

— Que vous êtes bon!

Roland se penche et il étreint sa femme avec tendresse, comme il le fait, chaque matin, avant sa promenade à cheval.

Il part avec Gervais; en passant devant la poste ils prennent le courrier qu'on adresse bureau restant et qui les suit de ville en ville, depuis leur départ.

Après une chevauchée de quelques kilomètres, au milieu des champs fleuris et des bois de citronniers odorants, le colonel et son ordonnance reviennent à la villa, juste pour l'heure du déjeuner.

Patrice est éveillé, il fait deux fois le tour du petit jardin sur le cheval de son papa; il se tient droit et fier; Rose applaudit, et Gervais affirme que son jeune maître sera plus tard un fameux cavalier.

Puis on se met à table et le colonel dé-

vore, tandis que Rose ne fait que grignoter.

Depuis quelque temps, son état de santé devient inquiétant.

A Rome, le docteur a prévenu son mari; elle a un très grand ébranlement nerveux; il faut du repos, pas de fatigues, pas d'émotions; le cœur ne fonctionne pas normalement, et le moindre choc moral pourrait avoir de fâcheuses répercussions.

Ainsi, ce matin, elle est toute bouleversée, parce que Sophie vient de les quitter précipitamment.

Pauvre fille! une dépêche l'a appelée auprès de sa mère mourante, elle a eu juste le temps de boucler sa valise avant de se précipiter dans le train; elle a promis d'écrire et elle a assuré qu'elle resterait à la disposition de Madame, quand Madame serait de retour en France.

— Merci, ma bonne Sophie, a répondu Rose. Et elle lui a remis, avec ses gages, une gratification pour l'aider à parer aux premiers frais de la maladie.

Les yeux de Sophie se sont emplis de larmes; elle a collé ses lèvres sur les mains de Rose.

— O Madame, Madame, disait-elle, à travers ses sanglots; Madame, je ne mérite pas ce que Madame fait pour moi.

Puis, comme l'heure pressait, elle s'est hâtée vers la gare.

Et, en voyant, à cause de cela, sa jeune femme si agitée, le colonel avait voulu rester près d'elle et renoncer à sa promenade; mais elle s'y était refusée. Felicia, qui venait aider au service, s'en irait un peu plus tard, de façon à préparer le déjeuner. Rose s'amuserait à en surveiller la cuisson, et on chercherait, dans la journée, une remplaçante à Sophie.

— Allons, allons, vite! que Roland aille cueillir une belle gerbe de fleurs, aux

couleurs éclatantes, au parfum pénétrant et doux.

Le colonel avait cédé, mais il avait résolu de ne point s'attarder.

— Mon bon Gervais, ordonna-t-il, cours à la poste, prendre notre correspondance, je t'attends.

— Nous ferons un petit tour à droite de Reggio, nous monterons jusqu'à l'étang, et, après avoir fait notre moisson de roseaux, nous reviendrons à la villa.

Gervais piqua des deux; le comte de Rocheray laissa flotter les rênes, sa bête prit le pas.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, que Gervais le rejoignit avec le courrier.

— Tiens, le journal de modes de Rose, ça va la distraire et lui changer les idées; toujours pour elle, une lettre de Claire de Favrolles.

— Ah! pour moi, la *Gazette Financière*, une missive de mon notaire, et ceci, qu'est ceci, la drôle de chose!

Le pli qui causait l'étonnement du colonel était, en effet, assez bizarre, au point de vue de la suscription.

Il se présentait sous la forme des enveloppes commerciales blanches, vendues, chaque année, par milliers, chez tous les papetiers; mais l'adresse était figurée au moyen de lettres imprimées, découpées, préalablement, dans un journal ou une publication quelconque, et, ensuite, patiemment assemblées et collées dans l'ordre voulu.

Le colonel mit pied à terre; il fit signe à Gervais de tenir son cheval; puis il s'assit à l'ombre, sur le talus verdoyant.

S'il n'ouvrait pas cette enveloppe?

Pourquoi ne l'ouvrirait-il pas?

Oui, il se doutait bien de ce qu'elle devait contenir, mais s'il se trompait, s'il y avait, là une indication urgente.

— Allons-y, fit-il avec brusquerie.

Et, d'une main nerveuse, il brisa le cachet.

Il en sortit une feuille de papier à lettre conforme au format de l'enveloppe et couverte, comme elle, sur ses quatre faces, de lettres imprimées.

Il courut à la signature.

Point de signature, pensa-t-il.

Précisément, il y en avait une, mais collective, par conséquent impersonnelle et inattaquable; c'était signé: "*Un groupe de bons Français.*"

Alors il se décida à lire.

C'était une espèce de factum commençant ainsi:

"Colonel,

"L'estime que nous avons pour la droiture de votre caractère de soldat nous fait un devoir de vous dévoiler certains agissements, car, si vous les ignoriez plus longtemps, vous pourriez en paraître le complice, alors que nous restons assurés que, lorsque vous connaîtrez la vérité, vous sauriez faire cesser le scandale et châtier "la coupable."

Ce mot était souligné deux fois.

Puis, venait une dissertation sur le mal causé à la France par l'espionnage avant, pendant et depuis la guerre de 1870.

Nos ennemis avaient su se créer, partout, des intelligences, et ils n'avaient pas craint d'enrôler, pour leur lâche besogne, nos femmes et nos filles.

Tantôt, ils se les étaient attachées à prix d'or; tantôt, la connaissance d'un secret de famille leur avait permis d'exercer, sur des êtres faibles et sans défense, la pression d'un honteux chantage.

En l'espèce, le *Groupe de bons Français* ignorait le motif qui faisait agir la personne en question; ce qu'il savait, c'est qu'elle agissait!

Le colonel, continuaient ces personna-

ges, devait se demander quelle était cette personne: on allait le lui dire; oh! avec des ménagements, afin d'atténuer le coup si rude qu'on devait lui porter.

Cette femme, traître à son pays, cette vile espionne qui vendait à l'étranger tous les secrets de sa patrie, c'était sa propre femme, c'était Rose de Meillan, comtesse de Rocheray.

Et l'on conjurait le colonel de ne pas se montrer incrédule; du reste, on lui apportait une preuve, une preuve indéniable, et les six lettres de *preuve* étaient composées en grandes capitales. Il n'avait qu'à inspecter la coiffeuse de la comtesse; entre la tablette du fond et le mur, il trouverait toute la correspondance échangée avec l'Allemagne.

Il y trouverait la trace de pièces qu'il avait eues en main pendant son service, notamment un plan de mobilisation qu'il avait obtenu l'autorisation de conserver, à titre documentaire, à cause d'un nouvel ouvrage qu'il se proposait d'écrire sur la stratégie.

Après avoir pris connaissance de ces pièces, le colonel agirait selon sa conscience.

Le comte de Rocheray était devenu pourpre de rage. Les misérables!... oser accuser d'une pareille infamie Rose, sa femme, la fille de Philippe de Meillan!

Sa cravache cingla l'air et s'abattit si violemment qu'elle hacha net une touffe d'herbe; il aurait voulu abattre ainsi les infâmes calomniateurs.

Oh! les tuer, pouvoir les tuer comme des chiens.

De qui émanait cette ordure? Rien ne le lui indiquait, pas un indice ne pouvait l'éclairer.

Il avait donc des ennemis, mais pourquoi en avait-il?

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il ne trouvait, dans sa vie, que des

actions bonnes et nobles, pas un geste de méchanceté.

— Alors ?

Alors, c'est qu'on était jaloux de lui, jaloux de sa situation, jaloux de son bonheur !

Il se sentit soulevé de dégoût; mais, comme il s'apprêtait à froisser l'immonde libelle, ses yeux rencontrèrent, de nouveau, les mots fatidiques qui semblaient, maintenant, écrits en lettres de feu :

“Vous vous apportons une “preuve” une preuve indéniable...”

Il éclata d'un rire féroce. Une *preuve!* que lui coûtait-il de vérifier ?

Il savait d'avance qu'il ne trouverait rien, mais n'importe...

Il se dressa d'un bond.

Il arracha la bride des mains de Gervais stupéfait; il sauta en selle, en criant :

— Nous rentrons.

Et, cinglant vigoureusement son cheval, il partit au triple galop, suivi, de loin, par le domestique qui se demandait si son maître était malade ou s'il était subitement devenu fou.

Le cheval du colonel atteignit la villa en quelques minutes; il s'arrêta épuisé par l'effort, ses flancs battaient, ses jambes tremblaient et l'écume blanchissait son mors !

Le bruit de ce galop effréné avait fait tressaillir Rose; elle se précipita au-devant de son mari et, avec un sourire :

— Comment, déjà ! c'est vous, c'est très mal de rentrer si tôt. Et mes roseaux, où sont mes roseaux ?

Le comte de Rocheray la regarda sans avoir l'air de comprendre.

— Vos roseaux, quels roseaux ? demanda-t-il machinalement.

— Comment ? vous les avez oubliés, fit Rose, en le menaçant du doigt.

Mais s'apercevant, alors, de son trouble :

— Qu'avez-vous, mon ami ? dit-elle, soudain inquiète, qu'avez-vous ?

— Rien, je ne me sens pas bien; je vais monter pour me rafraîchir un peu; donnez-moi donc la clef de votre cabinet de toilette.

— Mais il n'est pas fermé à clef, répondit Rose, avec étonnement. Attendez, ajouta-t-elle, je vais monter avec vous.

— Non, non, laissez-moi, je désire être seul.

— Et moi, je vous dis que je ne veux pas vous quitter, vous êtes souffrant, vous avez besoin de soins.

Et elle s'accrochait à lui.

“Oh ! comme elle insiste”, pensa le comte de Rocheray, et, se dégageant brusquement, il se dirigea vers l'escalier.

Rose se précipita derrière lui.

Il se retourna et, la repoussant, presque avec brutalité :

— Laissez-moi, ordonna-t-il, laissez-moi, je vous défends de me suivre.

Rose s'arrêta, comme clouée au sol par la surprise; jamais son mari ne lui avait parlé sur ce ton : qu'avait-il, mais qu'avait-il donc ?

Précisément, Gervais arrivait, à son tour; il attacha les deux chevaux à la grille d'entrée et s'empressa d'accourir vers Rose qui l'appelait d'une voix angoissée.

— Gervais, interrogea-t-elle, que se passe-t-il, pourquoi avez-vous laissé le comte revenir tout seul ?

Gervais leva les bras au ciel.

Il ne savait rien, pas plus que Mme la comtesse.

Son colonel était de très bonne humeur; il avait décidé d'aller à droite de Reggio, puis de monter jusqu'à l'étang pour cueillir les roseaux de Mme la comtesse; puis, comme il en avait l'habitude, il s'était arrêté à mi-chemin, pour dépouiller sa correspondance; tout à coup,

Gervais l'avait vu devenir cramoisi, les veines de son front s'étaient gonflées, il murmurait des paroles sans suites; il cinglait l'air de sa cravache, et, soudain, arrachant les rênes de la main de Gervais, qui tenait son cheval, il avait sauté en selle en criant: "Nous rentrons!" et Gervais, qui était pourtant un bon cavalier, n'avait jamais pu le suivre.

— Voyez-vous, Madame la comtesse, conclut Gervais, rien ne m'ôtera de l'idée que c'est la lettre qu'il lisait, qui devait contenir une mauvaise nouvelle.

Mais la comtesse n'écoutait plus Gervais, elle paraissait absorbée par le bruit qui venait de l'étage supérieur.

Là-haut, le colonel semblait piétiner avec rage; on l'entendait marteler le sol de ses talons, et, tout à coup, il poussa une sorte de rugissement: il descendit l'escalier quatre à quatre et pénétra, comme un fou, dans la salle à manger où se trouvait la comtesse.

En le voyant entrer, Gervais recula; il eut le pressentiment d'un malheur.

Son colonel arrivait comme un soudard que l'odeur de la poudre a grisé; il avait l'oeil étincelant, la bouche tordue, tous les traits bouleversés par la colère.

Ah! Gervais la connaissait bien cette mauvaise physionomie, pour la lui avoir vue les jours de grandes batailles, quand le drapeau oscillait dans une houle de défaite.

Le comte de Rocheray marchait vers sa femme, en agitant des papiers. Celle-ci ne recula pas comme Gervais; au contraire, elle se précipita à sa rencontre, les bras tendus pour l'enlacer.

— Mon Roland, disait-elle, mon bon Roland, calmez-vous, expliquez-moi...

Mais lui, repoussant son étreinte, paralyssa son effort et, lui jetant, à la face, les papiers qu'il tenait:

— Ce n'est pas à moi de m'expliquer,

Madame, c'est à vous. Pouvez-vous me dire ce que sont ces lettres?

Oh! il la repoussait, il la brutalisait, il l'appelait Madame...

Bien sûr, il avait perdu la raison et Rose pensa que le mieux était de ne le point contrarier.

Elle saisit, de ses mains tremblantes, les papiers qui s'étaient éparpillés autour d'elle, et y jetaient un coup d'oeil:

— Mais, c'est de l'allemand, mon ami, répondit-elle, et vous n'ignorez pas que je le lis fort mal.

— Et ceci, ceci, est-ce aussi de l'allemand?

Et le colonel désignait une feuille au milieu de toutes les autres.

Rose la prit.

— Ceci, ceci, mais on dirait mon écriture...

— Ah! ah! tu n'oses plus nier, coquine, gueuse, misérable espionne!

Et, lui saisissant les poignets, il les tordait à les briser.

— Tu vas me dire pourquoi tu as trahi; allons, allons, parle, réponds?

— J'ai trahi, moi?...

"Moi, je suis une espionne..."

"De quoi m'accusez-vous? oh! je rêve! je rêve! dites-moi que je rêve. Oh! l'affreux cauchemar.

Le comte l'avait lâchée, et, maintenant, il levait les poings sur elle, comme s'il voulait l'écraser.

Devant l'imminence du danger, Gervais se précipita et fit dévier le coup.

Rose, livide, épuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, essaya de se raccrocher à la table; mais, soudain, elle tituba, ses deux mains se portèrent à sa gorge.

— De l'air, cria-t-elle, de l'air, j'étouffe!

Et elle serait tombée si Gervais ne l'avait saisie et étendue sur un canapé, où

elle resta sans mouvement, paraissant privée de vie.

Le colonel se précipita et bousculant Gervais :

— Ouvre la fenêtre, ordonna-t-il ; apporte du vinaigre, frictionne-lui les tempes, il faut qu'elle revienne à elle, il faut qu'elle parle, il faut qu'elle avoue...

Gervais avait promptement exécuté les ordres reçus, et, tout en donnant des soins intelligents à la comtesse, il tâchait d'éloigner le colonel.

— Que mon colonel me laisse faire; lui-même me semble souffrant, il a besoin de repos, et, d'ailleurs, quand Mme la comtesse ouvrira les yeux, il vaut mieux qu'elle ne le voie pas.

Et, ayant saisi le bras du colonel, il chercha à l'entraîner.

Ajors, toute la force nerveuse du comte de Rocheray l'abandonnant, une réaction se produisit; il se laissa tomber sur une chaise et, secoué par les sanglots, il ne savait que répéter :

— Ah Gervais, mon pauvre Gervais, je suis bien malheureux !

Et, par phrases hachées dont les mots semblaient lui brûler les lèvres, il ajouta tout à coup :

— Gervais, la comtesse nous a trahis... Celle que j'adorais, celle que tu vénértais, à l'égal de la madone, n'est qu'une espionne, une ville espionne, à la solde de l'ennemi.

Gervais bandit.

— Qui a osé dire pareille infamie ?

— On me l'a écrit, et on m'a dit que je trouverais les preuves dans le tiroir de sa coiffeuse.. Et ils ont dit vrai, j'ai trouvé là, toutes les lettres échangées avec nos ennemis et un reçu de sa main, mentionnant le paiement du prix de sa lâcheté.

— Et mon colonel a cru cela ?

— Tu ne comprends donc pas que c'est écrit là, de sa main.

— J'entendrais l'aveu de ce crime de la bouche de Mme la comtesse que je douterais encore.

Oh ! que me dis-tu là, Gervais ; mais alors je serais un criminel, un assassin, une brute !

Et, se précipitant à genoux devant sa femme qui commençait à respirer faiblement :

— Rose, murmura-t-il passionnément, Rose, dis-moi qu'on m'a trompé, dis-moi que tu es innocente, dis-moi que tu n'as pas trahi !...

Mais Rose restait incapable de lui répondre, une fièvre violente s'était emparée d'elle.

Le docteur, mandé en toute hâte, ne dissimulait pas son inquiétude.

Cependant, à force de soins, il parvint à arracher la comtesse à la mort ; hélas, la raison de la jeune femme avait sombré dans cette épouvantable épreuve. Elle vivait, mais elle restait démente !

V

Au-dessus de Reggio, le soleil resplendit dans un ciel sans nuage, et ses rayons font jaillir de terre une moisson de fleurs, dont les émanations embaumées alourdissent l'air de parfums grisants. Ils mettent des roulades dans le gosier de tous les oiseaux, et ce sont eux encore, bien certainement, qui donnent aux yeux des femmes, ce regard éclatant, à leurs lèvres, ce sourire enchanteur.

Partout la vie tressaille ; des couples passent et ils semblent heureux ; les choses elles-mêmes paraissent participer au bonheur de vivre.

Et cette joie universelle est une insulte à la douleur du comte de Rocheray.

Au milieu de toutes les autres villas gaies et pépiantes, sa villa silencieuse, aux volets à peine entr'ouverts, ressem-

ble à une demeure en deuil. Et certes, il aurait moins souffert si la mort, le frappant au coeur en plein bonheur, lui avait ravi celle qu'il aimait plus que lui-même.

Il aurait eu, au moins, la consolation d'aller pleurer sur son tombeau, de vivre avec son souvenir... tandis qu'aujourd'hui!

Fallait-il la plaindre ou la haïr? lui-même devait-il se considérer comme un justicier ou comme un bourreau? hélas! il n'en savait rien.

Et jamais il ne le saurait; l'arrêt de la faculté ne laissait aucun espoir.

A moins d'un miracle, la comtesse de Rocheray ne pouvait pas recouvrer la raison.

Et le colonel pensait au nid, au nid brisé par l'orage, au nid qui se rebâtirait au prochain printemps!

Pour lui tout était fini, rien ne le rattachait à l'existence, et, pourtant, il fallait vivre!

Vivre avec un doute affreux, avec un remords cuisant, vivre parce qu'il avait un fils.

Oh! penser qu'un sang d'espionne coulait, peut-être, dans les veines de cet enfant!

Tout le prouvait, tout le criait, et, cependant Gervais doutait encore, Gervais doutait toujours!

— Mon colonel, avait-il dit, il faut retrouver Sophie, il faut savoir si personne, en notre absence, ne s'est glissé dans la villa et n'a pu, à l'insu de tous, cacher les papiers, là où vous les avez découverts.

Mais le colonel avait eu beau chercher, il n'avait point retrouvé l'adresse de Sophie, et celle-ci, malgré sa promesse, n'avait pas donné de ses nouvelles.

Une cloche tinta lentement; c'était la cloche du Carmel de Reggio, appelant les moniales à la prière.

— Mère Marie des Anges, murmura le colonel, Mère Marie des Anges...

Pourquoi ne pas se confier à cette sainte femme, pourquoi ne pas lui demander les conseils et le réconfort dont il a tant besoin?

Et s'assurant, auprès de la religieuse garde-malade, que la comtesse repose toujours, il se dirige vers le monastère.

Une de ses peines les plus cruelles, c'est de ne pouvoir approcher de la pauvre démente, à laquelle sa vue occasionne des soubresauts de frayeur; le simple son de sa voix la fait tomber en syncope; elle se croit prisonnière des Allemands et elle prend son mari pour un chef chargé de lui signifier son arrêt de mort!

Et le docteur a recommandé l'isolement dans une maison spéciale, mais le colonel ne peut se résoudre à enfermer Rose dans un cabanon.

Et puis, si, vraiment, elle était coupable, et si, dans ses divagations, elle allait le laisser soupçonner?... non, non, il fallait que personne au monde ne pût se douter de cette affreuse chose; et ne valait-il pas mieux laisser croire, à ceux qui avaient eu l'audace d'insinuer ce bruit, que la comtesse de Rocheray était morte. C'était ainsi se dérober à un chantage possible.

Ce fut aussi l'avis de Mère Marie des Anges.

Ah! c'était Dieu lui-même qui avait conduit le colonel auprès d'elle.

Elle avait écouté sa douloureuse confession avec une religieuse pitié, se contentant de murmurer, parfois:

— Oh! la pauvre petite, la pauvre petite, quelle cruelle épreuve!

Car, elle, non plus, ne voulait pas croire à la culpabilité de Rose. Et puis même si elle était coupable, il fallait pardonner.

Oui, oui, pardonner en chrétien.

Et puisqu'un miracle était nécessaire, on l'obtiendrait à force de supplications; on allait prier Dieu de faire éclater la vérité, de consoler la pauvre victime, si elle était innocente, de toucher son coeur, si elle était coupable.

En attendant, qu'on la lui amène, qu'on la lui confie, ici, portée par les hautes murailles du cloître, elle vivrait entourée de soins et de tendresse; et le colonel, lui, réparerait le mal qu'il avait causé — oh! bien involontairement — en veillant sur la pauvre petit être privé des tendresses de sa mère.

À la nuit close, une voiture entrant, en grand mystère, dans la cour du Carmel; une femme, soutenue par une soeur garde-malade, en descendait; on l'amenait jusqu'à la porte de clôture qui se refermait sur elle...

Le lendemain, le colonel quittait Reggio avec son fils et Gervais.

On aurait eu peine à reconnaître le comte de Rocheray dans ce vieillard, dont les cheveux avaient blanchi en une nuit, et qui s'en allait voûté, d'un pas hésitant. Seuls, les yeux conservaient leur énergie.

— Où allons-nous, mon colonel? avait demandé Gervais.

— Devant nous, au hasard des routes, avait répondu son maître, nous prions Dieu de mettre les coupables sur notre chemin, et, le jour où nous les recontrons, malheur à eux!

.. .. .
Bientôt, le bruit se répandit, dans la haute société parisienne, qu'au cours d'une excursion, la comtesse de Rocheray avait fait une chute mortelle. Le corps avait roulé au fond d'un précipice où coulait un torrent furieux. Les eaux avaient emporté leur proie, sous les yeux du comte impuissant à porter aucun secours à sa femme.

On disait que ce dernier, à demi-fou

de douleur, voyageait pour essayer d'oublier...

— Eh bien, demanda Herschmann à Hortense, quand cette nouvelle parvint à leurs oreilles, ai-je tenu ma promesse, n'ai-je pas brisé son coeur et détruit son foyer?

— Oh! reprit-elle, merci, oh! merci, mon cher mari, si vous saviez comme je vais être heureuse, à présent!

Herschmann aussi, du reste, se réjouissait de cette catastrophe, car il avait un motif spécial de haïr le colonel de Rocheray qui, jadis, lui avait infligé un affront qu'il ne devait jamais oublier.

C'était pendant un des premiers combats qui avaient mis aux prises les armées ennemies, en 1870.

Affolé par la pluie de fer et de feu qui l'entourait, épouvanté par les grondements de la mitraille, Herschmann avait lui, lâchement fui.

Déjà, il pénétrait dans un petit bois et il se croyait sauvé, lorsqu'il entendit ces mots qui le firent tressaillir:

— Qui vive!

Il venait de tomber sur un détachement français; en un instant, il était saisi, désarmé, lié, et conduit devant le chef de la petite troupe.

Ses dents claquaient, et la peur faisait flageoler ses jambes.

— C'est un espion, mon colonel, affirmaient les gens qui l'avaient fait prisonnier, faut-il le fusiller?

Le colonel l'avait examiné un instant, il l'avait jugé alors, lui adressant, avec mépris, la parole en allemand:

— La vie sauve, si tu veux m'indiquer le chemin que doivent suivre tes compatriotes pour opérer leur jonction, avec le corps d'armée qui nous a attaqués, ce matin.

Herschmann était resté silencieux.

— Fusillez-le immédiatement, ordonna le colonel.

Herschmann se précipita à genoux, en criant :

— Grâce!...

— Parleras-tu? demanda le colonel.

— Je parlerai, mais après, je serai libre?

— C'est bien, qu'on nous laisse commander le chef.

Les soldats s'éloignèrent et Herschmann révéla tout ce qu'il savait.

Quand il eut fini, le chef fit un signe et, comme les soldats s'apprétaient à emmener le prisonnier, il cracha devant lui en signe de mépris.

— Laissez-le aller, dit-il, c'est un fuyard et c'est un traître; des mains françaises se souilleraient à le toucher.

Ce chef, c'était le colonel de Rocheray.

Herschmann, alors, était imberbe, et si le colonel n'avait conservé aucun souvenir de ses traits, à peine entrevus dans un matin brumeux, lui ne devait pas oublier.

Et c'est pourquoi il avait fait cause commune avec Hortense; c'était un précieux auxiliaire car, elle aussi, ne devait point perdre la mémoire de l'affront infligé.

Aujourd'hui, l'un et l'autre pouvaient être heureux; enfin, ils étaient vengés!

VI

— M. Férandier?

Le petit groom miteux, qui somnolait sur la banquette de l'antichambre, sursauta; il regarda, avec effarement, la porte ouverte et le visiteur qui l'importunait, et ayant enfin repris ses esprits :

— Si Monsieur veut bien me dire son nom? demanda-t-il.

Le monsieur en question, un tout jeune homme mis avec une sobre élégance, sor-

tit, d'un carnet de cuir de Russie, un carton gravé sur lequel on pouvait lire :

Vicomte Bernard de Plassy.

Le groom s'en empara; il disparut au fond d'un obscur corridor, et revint, peu après, en disant cette fois :

— Si Monsieur veut bien me suivre.

Et, précédant le vicomte de Plassy, il l'introduisit dans une pièce mal éclairée, encombrée de paperasses, fleurant, à plein nez, la procédure louche, et les affaires véreuses.

Derrière un bureau placé à contre-jour, on vit, alors, s'agiter l'ombre d'un petit vieux aux ongles noircis, à la figure salie par une barbe de deux jours, aux yeux chassieux et clignotants. Il s'empressait auprès de l'arrivant, multipliait les courbettes et les formules de politesse, et le forçait à s'asseoir dans un fauteuil boiteux, d'où le contact du corps faisait jaillir un opaque nuage de poussière.

— Là, M. le vicomte, disait M. Férandier, prenez vos aises, je suis charmé de vous voir; tenez, mettez donc ce coussin sous vos pieds, vous serez mieux; croyez bien que je suis charmé de vous voir. J'attendais votre visite, j'ai justement compulsé toutes vos pièces, ce matin; votre petit compte est arrêté, bien en règle, je vais vous dire où nous en sommes.

Et, se rasseyant devant son bureau, il prit, dans un tiroir, une enveloppe contenant des papiers crasseux, aligna des chiffres, fit une addition; puis, relevant la tête, il dit d'un ton bref :

— A cette heure, monsieur le vicomte, vous m'êtes redevable de onze mille vingt-cinq francs soixante-quinze centimes, tous frais compris.

— C'est ce matin, l'échéance; un gentilhomme n'a qu'une parole, j'étais sûr que

vous viendriez vous acquitter aujourd'hui. Puis-je préparer le reçu ?

A l'énoncé du chiffre, le jeune homme avait pâli.

— Onze mille vingt-cinq francs soixante-quinze centimes ! répéta-t-il, onze mille vingt-cinq francs soixante-quinze ? mais c'est impossible, monsieur Férandier, j'en ai à peine touché trois mille.

— Monsieur le vicomte, voyez vous-même, c'est signé de votre main.

— Eh ! je vous ai obligé sans vous demander de caution, sans exiger de garanties, j'ai couru de terribles risques, si bien que, en admettant que vous ne puissiez pas tenir vos engagements, et en supposant que votre beau-père refuse de se solidariser avec vous, c'est moi la victime ; je perds mes fonds, et je les perds sans espoir ; ça m'est arrivé, déjà ; j'ai été pris, plus souvent qu'à mon tour, alors, à présent, je fais entrer les aléas en compte, je les inscris sur la facture, rien n'est plus juste, monsieur le vicomte, rien n'est plus juste.

Et, comme le jeune homme, qui avait pâli de nouveau ébauchait un geste de protestation :

— Oui, oui, avec vous je n'ai rien à craindre, puisque vous êtes là. Mais, les affaires sont les affaires ; il y a six mois, ni vous, ni moi, ne pouvions prévoir l'issue de la négociation.

— Alors, vous avez les fonds, je prépare le reçu ?

Bernard de Plassy secoua négativement la tête.

— Monsieur Férandier, dit-il, d'une voix qu'il cherchait, en vain, à affermir, monsieur Férandier, je ne vous apporte pas les fonds, je viens, au contraire, vous demander un nouveau délai.

Le vieil homme d'affaires leva les bras au ciel, en un geste de stupéfaction ; il jouait admirablement la surprise.

— Vous ne m'apportez pas les fonds, vous désirez un nouveau délai, mais c'est impossible, mon petit Monsieur, tout à fait impossible.

Toute trace d'obséquiosité avait disparu de ses manières ; il se montrait impitoyable, sec et tranchant comme un couperet de guillotine.

— Qui voulez-vous qui retire ces billets, si vous ne les retirez pas ? Pas moi, certainement.

— Je n'ai point en main pour vingt francs d'or liquide.

— Tenez, voyez, rendez-vous compte que je dis vrai.

Et, avec une hâte fébrile, il appuya sur un bouton de son coffre-fort ; la porte tourna sur ses gonds, laissant apercevoir le vide absolu des étagères.

— J'oblige toujours, continua l'usurier, j'oblige tout le monde.

— Il n'y a pas de jour qu'on ne vienne me dire :

— Mon petit père Férandier il me faut mille francs ou je suis déshonoré.

— Mon petit père Férandier, si je n'ai pas cinq mille francs, demain, je suis déclaré en faillite.

— Et, comme j'ai bon cœur, comme je ne puis pas supporter devoir souffrir les gens, je donne les mille francs, je donne les cinq mille francs !

— Et, vous croyez que je suis récompensé, vous croyez que l'on essaye de s'acquitter envers moi. Ah ! bien oui, bernique...

— Au jour de l'échéance, ils arrivent tous, comme vous, sans les fonds et en implorant un nouveau délai.

— Et, pendant qu'on s'engraisse à mes dépens, je meurs presque de misère.

— Quel mobilier ai-je ?

— Un bureau cassé, un fauteuil boiteux, des chaises vermoulues.

— Croyez-le, si vous le voulez, je n'ai pas de quoi le remplacer.

— Non, non, il faut que cela cesse, je ne veux plus être le dindon de la farce.

— Monsieur de Plassy, il faut verser onze mille vingt-cinq francs soixante-quinze centimes à la banque, avant demain midi, ou l'affaire suivra son cours.

— Voyons, vous avez bien des amis, adressez-vous à eux.

Bernard se contenta de hausser les épaules.

— Ecoutez, continua le bourreau, si vous ne payez pas, je suis certain que votre beau-père payera; un bon conseil: allez le trouver ce soir, avouez-lui la chose en douceur; que diable. Il a été jeune, il sait ce que c'est, il y aura peut-être un peu d'orage, mais tout s'arrangera, et mieux que vous ne supposez; allons, croyez-moi, faites ce que je vous dis.

Bernard s'était levé.

— Monsieur Férandier, dit-il nettement, avant que mon beau-père sache que je vous dois onze mille francs, je serai mort.

Et, comme il gagnait la porte, Férandier le retint par le bras.

— On dit ces choses-là, on ne les fait pas, glissa-t-il, sur un ton moitié sérieux, moitié railleur, surtout quand il y aurait un moyen de tout arranger.

Le jeune homme se retourna, le visage illuminé par l'espoir; il lui semblait voir fuir la mort, dont l'aile sombre l'avait enveloppé un instant.

— Un moyen, interrogea-t-il, il y a un moyen de tout arranger, quel moyen? dites, oh! dites, monsieur Férandier. Ah! je savais bien que vous auriez pitié de moi; alors, vous renouvez le billet?

— Hé là, hé, calmez-vous, jeune homme, je n'ai rien dit de semblable. Je ne puis renouveler le billet, mais je connais peut-être quelqu'un qui consentirait à avancer les fonds pour le retirer.

— Et, cette personne, c'est...?

— Son nom importe peu, mais elle met une condition à son obligeance.

— C'est bien naturel, et j'y souscris d'avance; vous savez bien, d'ailleurs, que sa créance sera bonne car, enfin, dans dix-sept mois, le jour de ma majorité, j'emporte cinquante mille francs qui me reviennent sur la succession de mon père.

— Ouais, et si vous mourrez avant?

Le jeune homme se frappa la poitrine de la paume de ses deux mains.

— Le coffre est bon, monsieur Férandier.

— A votre âge, on ne sait jamais, et puis, restent les risques d'épidémies: choléra, fièvre typhoïde...

— Vous êtes rassurant!

— Sans compter, continua imperturbablement l'harpagon, que vous n'êtes pas à l'abri des accidents, chute de cheval ou autre... voire d'un coup de tête. Ne parliez-vous pas, à l'instant même, de vous détruire.

— Mais, je n'en ai plus nulle envie, depuis que mon horizon s'éclaircit.

— Mais, s'il se rembrunissait, par hasard, si vous cédiez à la tentation, c'est moi qui serais la dupe; je perdrais mes fonds, car, votre beau-père est en droit de me refuser le paiement, la loi l'y autorise. Il n'y a pas à dire, j'ai eu tort de traiter avec vous.

— Mais non, puisqu'il y a une personne disposée à se substituer à moi.

— Je vous ai dit qu'elle y mettait une condition.

— Voyons la condition.

— La voici: cette personne se passionne pour les choses militaires; elles n'ignore point que votre beau-père, M. Dulaurier, a inventé une mitrailleuse actuellement brevetée et particulièrement meurtrière, si bien que, si les *pruscos* se mettaient dans la tête de nous écraser de nouveau: Pan, pan, pan! trois coups de mi-

trailleuse, et leurs armées seraient anéanties.

— C'est au moins exagéré, mais enfin, je ne vois pas encore en quoi tout cela me regarde.

— Attendez; la personne en question est... curieuse, elle aimerait à connaître l'agencement de la machine, son maniment. Service pour service; elle paye vos billets, vous lui donnez le plan de la mitrailleuse.

— Mais mon beau-père n'y consentira jamais!

— Eh! qui vous dit de lui demander son consentement; un jour, en son absence, vous vous introduisez dans son cabinet avec cet instrument, et Férandier montrait une tige de fer tordue et recourbée. Vous ouvrez tout doucement le tiroir où il serre ses épures; avec cette feuille de papier transparent vous prenez un calque et...

Rouge d'indignation, Bernard de Plassy s'était levé, la canne haute.

— Pas un mot de plus, monsieur Férandier, hurla-t-il, pas un mot de plus, ou je vous cravache.

— Vous êtes un misérable, une canaille, et je vois, trop tard, quel piège vous m'avez tendu.

Et il sortit, la tête haute.

Férandier le regarda s'éloigner, stupéfait.

— Voilà! voilà! grommela-t-il, c'est un beau coup manqué.

— Herschmann ne va pas être content; il aurait mieux fait de m'écouter. Je lui avais dit: C'est jeune, c'est fou, ça aime le jeu, mais c'est honnête.

— J'avais bien jugé cet imbécile de petit vicomte.

— Pourvu, du moins, qu'il n'aïlle pas parler.

— Bah! et les preuves?...

— Non, il va se tuer; c'est encore, à pré-

sent, ce qu'il a de mieux à faire. Nous retirerons les valeurs, et nul ne pourra nous soupçonner.

VII

Ainsi, c'en était fait, Bernard de Plassy va mourir.

De la place où il s'est assis, au fond de la salle, à gauche, il aperçoit, au-delà des tables alignées, le Boulevard.

Ce "Boulevard" où se croisent et se mêlent les célébrités de Paris, les équipages des élégantes gagnant le Bois ou la rue de la Paix, et les crieurs de journaux annonçant les nouvelles des feuilles fraîches imprimées:

Tout à l'heure, dans un instant, on s'aborderait avec des mines stupéfaites.

— Vous ne savez pas, le petit de Plassy vient de se tuer.

— Ah! bah, vous plaisantez.

— Du tout, il s'est empoisonné là, au café Doré.

Déjà, la drogue fondait, en petits grumeaux blanchâtres, dans la tasse de tilleul; ses dernières lettres étaient écrites; une pour sa mère, une pour un ami, une pour le commissaire de police.

"Monsieur le Commissaire de Police,

"Qu'on n'accuse personne de ma mort."

Et, maintenant, Bernard, avant la minute suprême, évoquait sa courte existence.

Son père était mort alors qu'il avait à peine deux ans; il n'avait, pour se remémorer sa physionomie, qu'une petite miniature posée sur la cheminée de sa chambre à coucher et représentant un gentilhomme à favoris, vêtu d'un habit à revers; il savait seulement que son père était brave, loyal, et qu'il était mort jeune.

Personne ne lui parlait jamais de lui.
Et qui donc l'aurait pu faire?

Pas sa mère, certes: Parisienne frivole, occupée du soin de sa toilette, et qui, pour pouvoir jouir du monde qu'elle adorait, avait épousé, en secondes noces, le fils d'un entrepreneur de serrurerie mort en laissant une fortune colossale. M. Dulaurier, beaucoup plus âgé que sa femme, n'avait ni son éducation ni ses sentiments; élevé dans un milieu athée, il restait imbu d'idées voltairiennes, mais il possédait de très belles relations dans la bourgeoisie et sa compagne pouvait, ainsi, satisfaire son goût pour les soirées et les réceptions.

La société militaire avait ouvert ses portes devant eux, depuis que M. Dulaurier, utilisant les notions de mécaniques reçues dès sa petite enfance, avait inventé une mitrailleuse très appréciée des techniciens.

Le beau-père de Bernard affectait, envers lui, une sévérité froide dont le jeune homme avait particulièrement souffert.

Il se sentait une gêne dans cet intérieur; il était étranger à son propre foyer.

Sa mère, que ses moustaches naissantes vieillissaient, le tenait à l'écart.

— Bonjour, mon grand, lui disait-elle, le matin, et ces études de droit?

Bernard se destinait au barreau.

— Tes professeurs sont-ils satisfaits?

Son beau-père, lui, se contentait d'examiner ses notes, tous les trois mois, en lui disant:

— J'espère que vous aurez à coeur de reconnaître les sacrifices que votre mère fait pour vous.

A part ça, nul s'occupait de lui.

Son temps libre, il l'employait comme il l'entendait; on n'exerçait aucun contrôle sur ses actions.

Et voici que, lorsqu'il avait commencé

à grandir, Herschmann et sa femme lui avaient témoigné une singulière amitié.

On l'invitait à dîner dans l'intimité, on le choyait, c'était l'enfant gâté de la maison.

Un jour de l'année passée, il avait rencontré, tout près d'un grand cercle de la rue Royale, Herschmann paraissant particulièrement joyeux.

— Jeune homme, lui cria celui-ci, en l'apercevant, avez-vous la permission de minuit? je vous emmène dîner; on sablera au champagne.

— Quelle fête voulez-vous donc célébrer? avait demandé Bernard en riant, je ne vois rien, sur le calendrier, de nature à justifier vos beaux projets..

— Je veux tout simplement, célébrer ma victoire sur le champ de courses d'Auteuil. J'avais misé sur une brave petite pouliche qui est arrivée dans un fauteuil, et je gagne la forte somme.

— Tiens! tiens! vous jouez aux courses, vous devriez bien m'initier, me donner quelques tuyaux.

— Voyez-vous ça; bébé veut s'émanciper.

— Non, mon petit ami, non je ne vous donnerai pas satisfaction, car, pour se livrer à ce trafic, sans danger, il faut le sérieux de l'âge mûr. Que cela ne vous empêche pas de venir célébrer le triomphe de Pomponnette.

La champagne pétilla dans les coupes; et, toute la soirée, il ne fut guère question que du pari mutuel.

Herschmann affectait de se servir, dans la conversation, de termes techniques qui éblouissaient Bernard.

Et celui-ci fut si pressant qu'Herschmann paraissant céder, contre son gré, à ses instances, lui promit de le conduire avec lui, aux courses, le dimanche suivant; mais on ne jouerait pas; on regarderait seulement, bien sagement.

Les belles résolutions ne tinrent pas quand on eut franchi l'enceinte du pesage. Herschmann était en possession d'un tuyau certain, et, pour faire comprendre le mécanisme du jeu à Bernard, il l'autorisa à miser cinq francs sur Louis d'Or.

Oh! l'enivrement de cette course, Bernard ne l'oublierait jamais!

Louis d'Or était monté par un jockey à casaque cerise et jaune qui avait mené le train avec une tendresse consommée.

Le jeune homme avait vécu là d'inoubliables minutes; si le cheval faiblissait, son sang se glaçait dans ses veines, il ne respirait plus, et quand, enfin, après une feinte, Louis d'Or avait pris la tête du peloton, Bernard exultait.

Il lui semblait que c'était lui qui montait la bête, qui l'excitait du geste et de la voix, lui passait le poteau et gagnait la course d'une demi-longueur, au milieu des acclamations, des applaudissements et des cris de triomphe.

Il empochait cent francs, il ne se possédait pas de joie.

— Et maintenant, rentrons, dit Herschmann, et ne me faites pas repentir de vous avoir traité comme un homme; promettez-moi que jamais plus vous ne jouerez.

A l'instant où ils allaient monter en voiture pour regagner Paris, un vieillard solide les salua jusqu'à terre. Herschmann toucha à peine le bord de son chapeau et désignant le personnage à Bernard:

— Tenez, dit-il, voyez-vous ce vieux bonhomme; c'est l'usurier le plus véreux de tout Paris, le père Férandier, 17-bis, rue Saint-Marc; prenez donc son adresse pour n'aller jamais le trouver; il prête de l'argent à tous ceux qui lui en demandent, mais ceux qui sont entre ses mains n'en sortent que ruinés ou morts.

Inutile de dire que Bernard était reve-

nu aux courses, qu'il avait joué et qu'il avait perdu, et, qu'un jour il se trouvait en possession d'un tuyau magnifique et que sa bourse était plate, il avait été frapper chez le père Férandier.

Et, naïvement, à cette heure, il se disait:

— Ah! si j'avais écouté M. Herschmann, je n'aurais pas joué aux courses, je n'aurais pas traité avec Férandier, et je n'aurais pas l'affreuse perspective de me voir présenter demain, chez mon beau-père, onze mille francs d'effets.

Il sentait d'avance peser, sur lui, le regard de froid mépris de M. Dulaurier, qui lui tendrait les papiers en lui adressant des paroles blessantes.

— Allons, un peu de courage; il fallait en finir!

Un dernier coup d'oeil au soleil qui se jouait entre les branches des arbres sentant encore le bourgeon frais, un soupir de regret à la vie qu'il fallait quitter, et, portant la tasse à ses lèvres, Bernard de Plassy en but, d'un trait, le contenu.

VIII

Maintenant, les Herschmann savouraient leur triomphe!

Leurs ennemis étaient vaincus. Admirablement renseignés par leur police privée, ils savaient ce que la fable de l'accident de la comtesse de Rocheray, jetée en pâture à la curiosité publique, dissimulait de dramatique.

Ils n'ignoraient point que, Rose devenue folle, avait été recueillie par sa cousine, prieure du Carmel de Reggio, et que le colonel errait par le monde, malheureux et désarmé, comme le jouet de la fatalité.

De plus en plus courtisée, adulée, Hortense était, sans contredit, la reine de la société parisienne. Elle et son mari étaient

de toutes les parties, et ils savaient faire, auprès de ceux qu'ils fréquentaient, ample moisson de renseignements qu'ils revendaient ensuite, un bon prix, à l'Allemagne.

Herschmann était considéré, à Berlin, comme le meilleur des espions; et les avantages qu'on lui avait concédés étaient tels, qu'il aurait bientôt le moyen de vivre en rentier.

De son côté, Hortense le pressait, maintenant, de renoncer à un métier qui présentait de si dangereux côtés.

Il le lui avait promis.

Il essaierait encore d'enlever l'affaire de la mitrailleuse: avec ce bûnet de Bernard de Plassy, rien de plus aisé. Ensuite, ce serait fini; il considérerait cela comme le couronnement de sa carrière.

Aussi, ce fut, pour lui, une vive déception quand il vit s'évanouir son espoir.

Cet imbécile de Férandier n'avait pas su s'y prendre.

Enfin, heureusement que le petit de Plassy allait se supprimer; il l'avait promis et, si le beau-père refusait de payer les traites, Férandier les retirerait, cela le punirait de sa maladresse. Ah! dans ces sortes d'affaires on ne devrait jamais avoir de complices.

Désormais, c'en était fait, il n'aurait d'autres soucis que de jouir de la vie.

IX

Ah! ce fut un bel émoi, quand le garçon accouru au bruit de la chute de Bernard de Plassy, le vit sans connaissance.

Heureusement, parmi les consommateurs de la terrasse se trouvait un docteur; le pharmacien était en face; les soins furent prompts, énergiques; Bernard ne mourut pas.

Quand il rouvrit les yeux, sa mère et son beau-père étaient penchés sur lui.

Grand Dieu! dans quel état sa pauvre mère se trouvait-elle!

Elle, toujours si correcte, avait son toupet jaune de travers; son fard, à moitié fondu par les larmes, coulait en petits ruisseaux rouges, le long de ses joues enduites de blanc gras.

— Mon petit! lui disait-elle, mon cher petit, pourquoi voulais-tu nous quitter?

Et son beau-père renchérisait:

— Voyons, mon cher Bernard, dites-nous pourquoi vous avez voulu mourir?

Ainsi donc, on l'aimait, on l'aurait pleuré, on l'aurait regretté. Oh! que c'était bon, cette affection qu'on lui témoignait.

— Voyons, continuait M. Dulaurier, dites-moi tout, mon cher enfant, quelles bêtises avez-vous faites? d'avance, vous êtes pardonné.

— Oui, mon chéri, reprit sa mère, va, confie-toi à nous: on ne te fera aucun reproche et on arrangera les choses.

Et, alors, il raconta son histoire.

Il dit son affolement en se voyant obligé de payer 11,000 francs, alors qu'il en avait à peine touché 3,000; il dit l'infâme marché qu'on lui avait proposé, sa révolte et sa volonté d'en finir pour se soustraire aux reproches qu'il sentait mérités.

Et, comme il se l'était dit à lui-même, il répéta à ses parents:

— Ah! si j'avais écouté M. Herschmann, je n'en serais pas arrivé où j'en suis.

M. Dulaurier fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que Herschmann vient faire là-dedans, demanda-t-il?

Et Bernard raconta comment, sur ses supplications, Herschmann l'avait, un jour, conduit aux courses, comment il lui avait fait promettre de n'y plus retourner, comment il lui avait montré Férandier en lui signalant le danger de recourir à un semblable usurier.

M. Dulaurier, frémissant d'indignation, échangea avec sa femme un coup d'oeil d'intelligence.

Ainsi, c'était donc vrai ce qu'on racontait tout bas d'Herschmann. Celui-ci n'était qu'un vil espion; aujourd'hui la preuve était faite, car les parents de Bernard, moins naïfs que lui, voyaient clairement la trame du complot; ils devinaient la ruse avec laquelle on avait tendu le piège où leur cher enfant était tombé tête baissée, et où il devait, fatalement, laisser son honneur ou sa vie.

Quelle habileté! Nulle preuve ne subsistait: en cas d'échec la loi demeurerait impuissante.

Mais, aujourd'hui, la coupe était pleine, on ne pouvait plus tolérer cet aventurier parmi les braves gens et, puisqu'il était impossible de s'adresser aux tribunaux pour en débarrasser la société, M. Dulaurier se chargerait de la besogne.

Ce soir même, Herschmann serait disqualifié. Et, demain, s'il n'était pas tué dans le duel suscité par l'inventeur, il devrait quitter la France accompagné du mépris public.

M. Dulaurier oubliait qu'on n'a pas le droit de se faire justice à soi-même, et que trop souvent le duel dégénère en assassinat.

X

M. Dulaurier passa dans son cabinet de travail. Il prit, dans un portefeuille, trois billets de mille francs, y joignit trois billets de cent francs pour les intérêts — il faisait largement les choses — et il mit le tout sous enveloppe à l'adresse de Férandier, avec une carte, à son nom, sur laquelle il avait écrit seulement:

«Si M. Férandier se trouve lésé, il peut porter l'affaire devant les tribunaux.»

Il cacheta, donna le tout au valet de chambre pour mettre à la poste, et il se rendit au cercle où fréquentait Herschmann.

Quand il entra dans les salons, il y avait déjà une nombreuse société; on s'empressa à sa rencontre; il échangea quelques saluts, mais passa sans s'arrêter.

Soudain, Herschmann, qui paraissait absorbé par la lecture des journaux, leva les yeux et aperçut l'inventeur, qui le fixait avec insolence.

Il blémit; il savait que Bernard avait échappé à sa tentative de suicide; il comprit que celui-ci avait parlé et se sentit perdu; néanmoins, il tint tête à l'orage.

Et, se levant, il s'avança bravement, la main tendue, avec un air d'affectueux intérêt.

— Eh bien! questionna-t-il, eh bien! cher Monsieur, donnez-moi des nouvelles de mon jeune ami; comme se trouve-t-il ce soir?

— Mieux que vous ne le souhaitez, monsieur, répondit M. Dulaurier avec une froideur dédaigneuse; mon beau-fils ne mourra pas.

Herschmann recula d'un pas et, toisant à son tour son interlocuteur:

— Monsieur, fit-il avec hardiesse. je ne sais comment interpréter votre réponse; je ne comprends pas ce qu'elle signifie.

A présent, les deux adversaires étaient entourés d'un groupe qui, visiblement, prenait parti pour le beau-père du vicomte de Plassy.

— Ma réponse signifie, Monsieur, reprit celui-ci en élevant la voix, que vos agissements sont démasqués. C'est vous qui avez poussé Bernard à faire des dettes...

— Monsieur...

— Vous qui l'avez jeté dans les mains d'un usurier...

— Monsieur...

— Et ceci, continua imperturbablement M. Dulaurier qui semblait ne pas entendre les interruptions, parce que vous espérez que, le jour de l'échéance venu, le tenant à votre merci, vous obtiendriez qu'il vous livrât le secret de la mitrailleuse que j'ai inventée pour massacrer les Prussiens dont vous êtes l'espion.

— Vous m'insultez, Monsieur, rugit Herschmann, vous m'en rendrez raison.

— Ce soir même, mes témoins seront aux ordres des vôtres, et je vous tuerai demain matin; en attendant, voici la correction que vous méritez.

Et, avant qu'on ait eu le temps de s'interposer, la main de M. Dulaurier, décrivant une large parabole, venait lourdement s'abattre sur la joue d'Herschmann.

Celui-ci voulut bondir, des bras vigoureux l'en empêchèrent.

Et tandis que M. Dulaurier s'éloignait félicité par tous les membres présents, Herschmann, reconduit par deux valets à qui on avait donné des ordres pour l'expulser, quittait les salons sans avoir trouvé une main à serrer.

Le châtement commençait!

XI

En voyant arriver son mari pâle, les yeux hagards, le visage bouleversé, Hortense comprit qu'un malheur venait de se produire.

Elle se précipita à sa rencontre; Herschmann essaya de se composer une attitude devant la domesticité; quand il se trouva seul avec sa femme, il se laissa choir dans un fauteuil.

— Ils savent tout, dit-il d'une voix basse. Dulaurier m'a publiquement insulté au cercle, il m'a traité d'espion, il m'a giflé.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémissait Hortensé en se tordant les mains.

Cependant, Herschmann avait essuyé la sueur froide qui ruisselait sur son front; il s'était ressaisi.

— Il ne s'agit pas de gémir, ordonna-t-il, il s'agit de faire face à la situation.

“Je ne crains pas la police, elle peut venir, la perquisition sera vaine, nous n'avons pas un papier compromettant; nos titres et notre fortune sont en sûreté, mais quelle que soit l'issue du duel, il nous faut quitter Paris.

“Bien entendu, mon adversaire et moi nous nous battons à mort, et j'espère bien ne pas être tué.

— Dulaurier est un excellent tireur.

— Je ne suis point trop maladroit aux armes, et puis, j'ai *ma haine*, ma haine qui me soutiendra.

“Mais, je ne veux pas que vous, vous ayez à souffrir; écoutez-moi, ma chère amie, ce soir même, vous allez partir pour Berlin.

“Si je triomphe, je vous y rejoins aussitôt; si je meurs, vous irez trouver le major Von Rulnheim, je lui ai rendu assez de services, pour qu'il ne vous abandonne pas: d'ailleurs, vous avez, maintenant largement de quoi vivre.

“Allons, vite, votre chapeau, vos gants, votre cassette à bijoux et partez immédiatement.

Et comme elle l'embrassait en pleurant:

— Non, non, fit-il, pas de larmes, pas d'adieux: ayez confiance, que diable! Je ne suis pas encore mort, et je vendrai chèrement ma vie.

“La partie n'est pas définitivement perdue.

Et l'aventurier, fort jusqu'à la fin et dissimulant, sous un sourire, les affres de son âme, présida, lui-même, au départ de sa femme, qui prit le train pour Berlin, une demi-heure après.

Elle n'avait emporté, avec elle, aucun

bagage pour ne pas donner l'éveil, et ce fut un fiacre, rencontré sur la route, qui la conduisit à la gare.

Une seule idée surnageait en elle, au milieu du trouble de ses pensées :

“Les journaux parleront; le colonel de Rocheray saura que j'ai épousé un espion, que, moi-même, je suis devenue une espionne! Et, il me haïra comme il haït sans doute sa femme”, ajouta-t-elle, tandis que le sourire féroce des mauvais jours se jouait sur ses lèvres.

Car, elle n'avait jamais oublié le colonel de Rocheray et la perte de son estime était pour elle, en ce moment, une de ses plus cuisantes douleurs.

Ah! c'était bien lui, la cause directe de ce qui arrivait!

Ah! s'il ne l'avait pas repoussée, s'il avait su lui rendre amour pour amour!

Et elle eut la vision d'une Hortense bonne, droite, dévouée à sa patrie jusqu'à la mort!

Ah! pourquoi, pourquoi avait-on méconnu ses sentiments!

Si on n'avait pas méprisé sa passion, elle ne serait pas devenue cet être vil et abject dont, aujourd'hui, elle-même avait horreur.

XII

Les témoins de M. Dulaurier étaient le marquis d'Ormeuil, président du centre où avait eu lieu l'exécution d'Herschmann, et le général Faramy, commandant en chef de l'Etat Major.

Depuis longtemps, ces Messieurs n'étaient plus des pratiquants; ils se piquaient de libéralisme; pour eux, le duel était une solution élégante destinée à résoudre les différents entre gens du monde. Ils secondèrent volontiers leur camarade sans vouloir se douter qu'ils participaient ainsi à un véritable meurtre.

Le mari d'Hortense avait trouvé, à

grand-peine, pour le représenter, deux aigrefins comme il y en a tant dans la vie parisienne, porteurs de noms ronflants que nuls parchemins ne peuvent authentifier; il se les était attachés, jadis, par des services d'argent: MM. de la Bellonnière et Vincent de Briman ne purent lui refuser leur concours en la circonstance.

La qualité d'offensé ayant été reconnue de plein droit, à Herschmann, il fut décidé que les adversaires placés à vingt mètres échangeaient cinq balles au commandement et s'il n'y avait pas eu blessure grave, la rencontre reprendrait à l'épée jusqu'à ce qu'un des deux combattants fût dans l'impossibilité absolue de continuer le combat.

Le sort avait par deux fois favorisé le beau-père de Bernard, en lui accordant le choix du terrain et le choix des armes, et M. Dulaurier très calme, très maître de lui-même leva lentement son revolver et visa froidement, tandis qu'Herschmann, nerveux, tirait, coup sur coup, deux balles qui allaient se perdre dans un arbre voisin; il s'apprêtait à tirer une troisième fois, quand une détonation retentit et il tomba, une étoile rouge au front. La balle du commandant avait fait jaillir la cervelle, et, un mince filet de sang en se coagulant tachait la belle barbe d'or.

Les témoins se précipitèrent; le docteur se pencha vers le blessé, il se redressa en hochant la tête, la mort avait été instantanée, le traître avait payé sa dette.

A la hâte, on recouvrit le cadavre d'un drap, on le chargea sur une civière et le lugubre cortège s'achemina lentement vers Paris.

M. de La Bellonnière avait pris les devants pour prévenir Mme Herschmann du malheur qui la frappait, mais il ne trouva que le personnel. On lui apprit que Madame était absente; on ignorait où

elle s'était rendue et la durée de son absence.

Le corps déposé sur un lit de parade, les témoins s'éclipsèrent; et, ce furent des mains étrangères, qui procédèrent à l'ensevelissement.

L'Eglise ayant refusé la sépulture religieuse, à celui qui était mort en transgressant ses lois, un fourgon des pompes funèbres vint, le lendemain, chercher le cercueil qui s'en alla le long des rues de la ville, seul et abandonné.

Après l'apposition des scellés, un coup de théâtre se produisit: un tapissier réclama les meubles comme étant sa propriété.

A l'insu de tous, Herschmann et Hortense étaient installés dans un mobilier loué, ce qui leur permettait de fuir, sans risque, à la première alerte.

Sous prétexte de réparation, un à un, leurs meubles personnels avaient été démenagés et envoyés probablement à l'étranger et ceci seul, confirmé par la fuite de Mme Herschmann, suffisait à établir une culpabilité dont aucune preuve ne subsistait.

Cependant, depuis l'instant où il avait vu son adversaire tomber la tête fracassée, M. Dulaurier était en proie à de cruels tourments.

La colère qui l'avait un instant aveuglé était apaisée, et un trouble persistant le torturait.

Il est écrit :

"Tu ne tueras pas!"

Lui, il avait tué.

De quel droit s'était-il institué justicier?

Ces pensées l'oppressaient et désormais le remords habitait en lui.

Le remords le conduisit à la vérité et il retrouva la paix.

.. .. .
Aujourd'hui, ceux qui avaient le plus

bassement flatté les Herschmann au temps de leur fortune, se montraient leurs plus ardents détracteurs.

Certes, on les connaissait, mais, comme on se connaît à Paris...

On les saluait quand on les rencontrait, à une exposition, à une première; mais de là à les fréquenter, il y avait loin.

— Moi, déclarait une amie intime d'Hortense, qui dînait au moins une fois par semaine chez elle, je la tenais à distance, je n'ai jamais voulu accepter ses invitations.

"Je sentais qu'il y avait là, quelque chose de louche.

"Une espionne, quelle horreur! c'était une espionne!

Ainsi va le monde...

TROISIÈME PARTIE

I

Ce matin-là, Berlin s'était éveillé sous la neige; le feu ronflait dans les poêles de faïence, et, dans tous les foyers, on se préparait à célébrer joyeusement ce premier jour de janvier 1897.

Dans un des plus élégants logis de la ville, une jeune fille s'amusa à garnir de menus objets, un arbre de Noël dont, le soir même, elle devait faire les honneurs à un groupe d'amis.

Son travail s'avancait; chaque branche ployait sous le poids de minuscules bougies, de frêles lanternes vénitienes et de mille fantaisies, boules de verre étincelantes, étoiles découpées, perles rutilantes.

A présent, elle venait de nouer, au tronc même du sapin, un énorme noeud de satin blanc.

Et, se reculant de quelques pas, elle s'inclina dans un mouvement plein de grâce et de souplesse, pour jouir de son

œuvre; puis, se retournant vers une dame qui brodait près de la fenêtre:

—Mère, interrogea-t-elle, mère, ne trouvez-vous pas que ce noeud blanc, au milieu de la verdure, produit un effet ravissant?

La dame leva les yeux et, enveloppant la jeune fille d'un regard de tendresse passionnée:

—Oui, mon enfant, répondit-elle, c'est vraiment fort joli; décidément, tu fais bien tout ce que tu fais.

L'une et l'autre s'étaient exprimées dans le plus pur français, mais il n'était point nécessaire de les entendre parler pour juger, d'un premier coup d'oeil, qu'elles n'appartenaient point à la race germane.

Leur carnation vive, l'éclat de leurs prunelles, la légèreté de leurs mouvements, la proportion harmonieuse de leur taille, et ce je ne sais quoi qui donnait, à leur silhouette, une remarquable distinction, faisaient d'elles le type accompli de la Française.

Pourtant, si les dames de Forgeril portaient, sur leurs personnes, les caractères essentiels d'une même nationalité, elles ne se ressemblaient en rien.

La jeune fille avait une physionomie mobile, éclairée de larges yeux couleur de noisette; la bouche un peu grande s'ouvrait sur des dents petites et bien rangées. Son opulente chevelure châtain, relevée à racine droite, selon les exigences de la mode d'alors, se tordait en un casque posé au sommet de la tête, au-dessus d'une rangée de frisons fous. Elle plaisait à première vue, sans qu'on pût lui attribuer d'autre beauté, que cette beauté faite de jeunesse et de fraîcheur que le peuple, dans son pittoresque langage, a nommée la beauté du diable.

Mme de Forgeril, au contraire, malgré

les atteintes de l'âge qui avait laissé sa cruelle empreinte sur son visage marmoreen et rayé de fils blancs sa magnifique chevelure noire, conservait les traces d'une indiscutable beauté; mais elle était prématurément vieillie; un pli désenchanté à la lèvre achevait de donner, à ses traits, une désagréable expression.

Cependant, quand elle parlait à la jeune fille, la douceur de son sourire lui rendait, pour un instant, un charme fugitif.

Celle-ci rangeait, maintenant, tout ce qui était autour d'elle: bouts de ficelle, morceaux de papier, ciseaux.

—Là, fit-elle, quand ce fut terminé, je vais aller m'habiller.

—Quelle toilette mettras-tu, Yolande? demanda celle que la jeune fille avait appelée "mère".

—Ma robe de surah bleu.

—Parfait; tu seras très bien ainsi, et tu plairas à tous nos invités.

—Vous savez bien, mère, que je tiens à plaire à un seul, à mon cher Patrice, que je suis si heureuse de vous faire connaître.

—Alors tu es tout à fait décidée?

—Tout à fait décidée, oui, à une condition, toutefois, c'est que vous approuviez mon choix.

—Tu sais bien que je suis incapable de m'opposer à ton bonheur, et, quoique ce soit, pour moi, te perdre bien jeune, je dirai oui, si je suis sûre que celui que tu as choisi doit te rendre heureuse.

—Oh! mère, mère, comme vous êtes bonne; et, je suis tranquille, car, lorsque vous le connaîtrez, vous serez, comme moi, séduite par ses qualités.

Mais je m'attarde et je finirai par ne pas être prête. Otto et Frida m'ont promis d'arriver de bonne heure, et vous savez qu'il viendra avec eux.

Et, envoyant du bout des doigts un

baiser à celle qui brodait toujours, la jeune fille, soulevant la portière, disparut.

Restée seule, Mme de Forgeril s'abîma dans une profonde rêverie; elle repassait, en elle-même, toutes les phases du roman qui illuminait la vie de Yolande et qui avait été si imprévu, si brusque, si rapide, qu'elle-même ne connaissait pas encore l'objet d'une si impérieuse inclination.

Cela remontait, seulement, à la fin du dernier automne.

Les dames de Forgeril étaient à la veille de quitter la Suisse, où elles avaient passé la saison, et Yolande, avant son départ, manifesta le désir d'aller jusqu'au Lac d'Argent, situé tout près de la grotte des Asters où elle espérait trouver une variété de fleurs qui manquait à son herbier.

Mme de Forgeril, se sentant fatiguée, ne l'accompagna pas.

La jeune fille partit avec sa Miss. En bonnes excursionnistes elles s'étaient munies de provisions pour le goûter; elles avaient emporté leurs plaids à cause de la fraîcheur du soir; et leur pic à la main, elles s'étaient vaillamment mises en marche.

L'excursion, d'ailleurs, valait d'être tentée et le temps la favorisait.

C'était une de ces splendides soirées d'arrière-saison, lumineuse, chaude et veloutée comme une pêche savoureuse.

La montagne, couronnée de bois jaunissants, flambait dans le soleil comme un bloc d'or massif.

Le sentier, suivi par les promeneuses, serpentait sur le flanc même du mont, au-dessus d'une riante vallée, au fond de laquelle on voyait les hommes, semblables à d'imperceptibles pygmées, s'agiter dans un comique désordre.

Vers le ciel se dressaient les pins chargés de neiges éternelles; puis, bientôt, le

site se fit plus sauvage et plus grandiose, la solitude plus absolue.

Il semblait, aux deux femmes, qu'elles se trouvaient dans un lieu inviolé, dont, les premières, elles foulaient le sol, et elles éprouvaient une sensation tout à la fois angoissante et délicieuse.

Soudain, elles poussèrent un cri d'admiration; le Lac d'Argent était devant elles.

Pareil à un miroir poli, il resplendissait sous la lumière, pas une ride ne plissait sa surface entourée de mousse étoilée de bruyères; il paraissait, ainsi, serti d'émeraudes enchâssées de rubis; au-dessus planait un grand oiseau qui restait immobile, les ailes éployées.

—Oh! Miss, s'écria Yolande, Miss, quel dommage que je n'aie point songé à apporter mes pinceaux; quel sujet pour un tableau!

L'Anglaise, plus placide dans son admiration, déclara, en consultant sa montre, qu'on n'aurait certainement pas eu le temps de peindre, car, il était déjà tard, et, à cette époque, la nuit vient vite.

Maintenant, il fallait songer à goûter, puis on entrerait dans la grotte chercher l'aster désiré; ensuite, il faudrait se hâter de reprendre le chemin du logis.

Le goûter fut trouvé exquis; la sollicitude maternelle de Mme de Forgeril avait tout prévu, pourvu à tout, et, en telle abondance que, malgré un appétit aiguïté par l'air vif et la promenade, il fut impossible à Yolande et à Miss de consommer toutes leurs provisions.

—Il nous reste de quoi soutenir un siège, dit celle-ci gaiement, en rangeant les reliefs du repas.

Un instant après, penchée sur le sol de la grotte, elle cueillait la fleur désirée et, s'arrachant à une dernière contemplation

des beautés de la nature, elle suivait Miss sur le chemin du retour.

Elles descendaient allégrement, l'une et l'autre, mais elles s'arrêtèrent, soudain, fort embarrassées : elles se trouvaient devant un carrefour où aboutissaient cinq sentiers ; quel était le bon ?

Miss opinait pour celui qui était à sa droite, Yolande tenait pour celui qui se trouvait juste en face ; on décida de se livrer à une exploration. L'une et l'autre se souvenaient que, peu d'instants avant d'arriver là, elles avaient remarqué, le matin, une roche énorme et bizarre, qui semblait posée en équilibre au-dessus du ravin ; il n'y avait qu'à la retrouver pour être sûr du bon chemin.

Donc, Miss s'enfonça à droite, Yolande obliqua à gauche, mais à peine celle-ci avait-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, clouée au sol par un cri d'angoisse de Miss.

Elle se précipita et trouva la pauvre fille étendue de tout son long, geignant et gémissant. La gouvernante avait mis le pied dans une crevasse ; cela avait provoqué sa chute. Avec l'aide de Yolande, l'Anglaise essaya de se tenir debout, mais elle devait s'être blessée car, maintenant, chaque mouvement lui arrachait un cri de douleur.

Yolande la fit asseoir sur le talus, elle la déchaussa avec précaution, et le pied apparut gonflé et violacé : c'était une entorse.

—Ma chère Miss, fit la jeune fille, nous ne pouvons songer à nous en retourner dans l'état où vous êtes ; nous allons remonter vers la grotte des Asters, et avec un peu de courage, vous arriverez bien à accomplir ce petit effort. Je vous ferai un lit de mousse, nous nous étendrons sur nos plaids, et nous pourrons, ainsi, attendre les événements, sans même souffrir de la

faim puisque, ajouta-t-elle, en frappant sur le panier à provisions, il nous reste encore de quoi faire un bon dîner.

Miss dut convenir qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre.

En ne les voyant point revenir, Mme de Forgeril s'inquiéterait et enverrait à leur recherche, et on ne pouvait manquer de les découvrir.

C'était une désagréable aventure, mais, comme le disait Yolande avec son charmant sourire, il fallait savoir faire à mauvaise fortune, bon cœur.

Ce ne fut pas sans peine que le trajet, pourtant bien court, s'accomplit.

Miss, épuisée, se laissa tomber sur la mousse tapissant la grotte des Asters.

Alors, Yolande se précipita vers le lac d'Argent ; elle trempa son mouchoir dans l'eau glacée, le mit, en compresse, sur le pied blessé, l'y attacha avec celui de Miss, déchiré en bandes.

Soudain, celle-ci poussa un cri et baissa précipitamment sa jupe.

—*Shoking*, cria-t-elle, *Shoking*, il y a quelqu'un.

Yolande se retourna avec vivacité, et vit, en effet, une silhouette masculine plantée devant l'entrée même de la grotte ; mais elle ne parut point aussi effarouchée que sa gouvernante.

C'est que, celui que Miss avait entendu s'approcher, était un jeune homme distingué, de mine élégante, vêtu d'un costume de chasseur en velours, qui moulait avantageusement sa taille robuste et bien cambrée.

En se trouvant, face à face, avec la jeune fille, il rougit et s'inclina dans un salut respectueux.

—Excusez-moi, Mademoiselle, fit-il, d'une voix harmonieuse ; je passais dans ces parages qui sont un de mes buts favoris de promenade, j'ai entendu des gé-

missements, j'ai pensé qu'il y avait, là, une personne victime d'un accident, et je venais lui offrir mes services; mais, fit-il, en regardant Miss, avec un sourire légèrement railleur, si je suis indiscret je me retire.

—N'en faites rien, Monsieur, répondit Yolande en s'avançant vers lui, dans un mouvement de spontanéité charmante, n'en faites rien, je vous en supplie; c'est la Providence qui vous envoie à nous. Figurez-vous que ma gouvernante vient de se fouler le pied, et nous sommes à une heure et demie de Beaucartel, où nous venons de faire une saison. Impossible de regagner la maison, Miss est incapable de marcher; alors, j'avais décidé de nous installer ici, en attendant que notre absence prolongée ait éveillé des inquiétudes et qu'on soit venu à notre recherche.

—Mais, Monsieur, si vous vouliez bien être assez bon pour nous envoyer un véhicule, vous abrègeriez, d'autant, notre attente.

—Je puis faire mieux, Mademoiselle; je suis venu à cheval, je puis mettre ma monture à la disposition de Miss; si vous ne vous sentez point trop lasse pour marcher, nous gagnerons Ursall qui n'est guère qu'à trois kilomètres et, là, un loueur vous transportera rapidement à Beaucartel.

Yolande redit rapidement, en anglais, à Miss, la proposition du jeune homme; celle-ci parut enthousiasmée, et se mit à baragouiner, avec vélocité, des phrases où revenait, sans cesse, le mot de gentleman; et elle souriait d'un large sourire qui découvrait sa longue mâchoire de fille d'Albion.

—Miss accepte, Monsieur, traduisit Yolande.

—Alors, Mademoiselle, je vais chercher ma bête.

On installa Miss sur le cheval qui partit d'un pas docile; le jeune homme et la jeune fille suivirent.

Serrés l'un contre l'autre, à cause de l'étroitesse du sentier, ils marchaient comme dans une apothéose.

Ils descendaient entre des prés, des bois et des roches aux attitudes menaçantes; l'immense paysage développait lentement les clartés harmonieuses de ses lignes. Audessous d'eux, ils voyaient briller les toits dans la verdure.

Le murmure des sources se mêlait aux chansons des oiseaux. Une brise capricieuse, mouillée de fraîcheur, remuait les arbres, les haies étaient aussi vertes, aussi gaies qu'au printemps.

Le soleil couchant embrasait l'horizon, il irradiait tous les sommets: le ciel roulait des nuages pourpres, on aurait dit un immense incendie.

—Quelle splendeur! s'écria soudain, le jeune homme en désignant l'étendue, du geste; c'est vraiment féérique.

Yolande, elle, paraissait en extase; ces mots la firent tressaillir, elle leva les yeux et leurs regards se rencontrèrent; aussitôt elle détourna la tête et, silencieusement, reprit sa marche, un instant interrompue.

Maintenant, elle allait troublée et délicieusement émue, parce qu'elle se sentait enveloppée par la caresse des prunelles de velours de son compagnon de route.

Tout à coup, le sentier devint de plus en plus étroit; il bordait un effroyable précipice, au fond duquel roulait un torrent furieux. Un pont de bois, jeté sur l'abîme, reliait Ursall à la montagne.

Yolande s'arrêta, tremblante.

—Vous avez le vertige? interrogea le jeune homme.

De la tête, elle fit signe que oui.

—Eh bien? reprit-il, je vais d'abord

conduire Miss et je reviendrai vous chercher.

Il prit la bride du cheval, et lui fit franchir le dangereux passage; puis, il revint, la main tendue.

—Appuyez-vous sur moi, dit-il, et passez en fermant les yeux, vous n'aurez pas peur.

Elle prit la main qu'il lui tendait et répondit avec un sourire:

—Avec vous, je n'aurai pas peur.

Et il comprit que c'était vrai, car elle marchait, près de lui, confiante et sans trembler.

Ils restèrent, un instant, accoudés contre la frêle passerelle, essayant d'apercevoir les eaux grondantes frangées d'écume, dont le fracas les empêchait d'entendre le battement précipité de leurs deux cœurs; et, d'un commun accord, ils franchirent lentement la faible distance qui les séparait d'Ursall, comme s'ils avaient voulu prolonger, indéfiniment, cette minute qui leur semblait exquise.

A peine eurent-ils mis le pied dans le village, qu'ils furent brusquement arrachés à leur rêve.

L'air retentissait de tous les bruits du soir. On poussait les bêtes meuglantes vers l'étable; les hommes, fatigués de leur journée de labeur, se hâtaient de regagner leur logis, les chiens saluaient leur retour de joyeux aboiements et, par les portes ouvertes, on voyait les ménagères affairées, entourées d'une marmaille turbulente, poser, sur la nappe blanche couvrant l'extrémité de la table de bois, la soupière fumante.

Il fallut discuter avec l'aubergiste pour obtenir un véhicule, mais enfin, le postillon fit claquer son fouet en maintenant ses quatre chevaux impatients.

Après avoir hissé Miss, le jeune hom-

me aida Yolande à escalader le marche-pied, alors, celle-ci lui dit:

—Mme de Forgeril, ma mère, sera certainement heureuse de vous remercier de votre obligeance, Monsieur. A qui devra-t-elle adresser ses remerciements?

—On m'appelle Patrice Roland, répondit-il, mais, le peu que j'ai fait ne mérite pas de remerciements; si j'en avais mérité, Mademoiselle, j'aurais été grandement récompensé par le plaisir d'avoir pu être agréable à une aussi charmante personne que vous.

Et, s'inclinant, il effleura, d'un baiser respectueux, les doigts de Yolande, puis, se découvrant, dans un dernier salut, il s'éloigna.

Au même instant, les chevaux s'ébranlèrent dans un assourdissant bruit de grelots.

La jeune fille s'aperçut, alors, que la nuit était venue, qu'il faisait sombre, et que la brise de la montagne cinglait désagréablement.

II

Et maintenant Yolande aime...

Elle reste de longues heures perdue dans une douce rêverie, le monde réel n'existe plus pour elle.

Depuis son retour de Berlin, le temps a brusquement changé. Un aigre vent d'ouest a amené la pluie. Celle-ci tombe, sans cesse, d'un ciel gris et terne, tantôt par rafales, tantôt impalpable, fine, mince, serrée, semblable à un voile tendu sur l'horizon.

Cette pluie n'attriste pas Yolande; pour elle, tout est lumière et joie.

Sans cesse, elle se redit la vieille ballade qu'on chante, dans la montagne, aux jeunes filles, le jour de leur vingtième année.

—Enfant, y est-il dit, dans le premier couplet, l'amour te parlera au matin d'un printemps fleuri..."

Yolande, elle, avait rencontré l'amour, par un soir d'automne.

Mais par un soir si lumineux, si chaud, si étincelant, si doré, qu'elle gardait son souvenir comme un éblouissement.

Et, devant ses yeux ravis, se profilait la montagne avec ses pics étincelants, ses flancs fauves, et ses cascates d'argent, dont les flots irisés semblaient avoir emprisonné les rayons de l'ardent soleil.

Elle entendait chanter les oiseaux et bruire les sources...

Elle était, de nouveau, dans l'étroit sentier côtoyant le précipice: les eaux fumaient au fond de l'abîme, et Patrice lui tendait la main.

—Appuyez-vous sur moi, disait-il, et laissez-vous guider.

Ah! quand reviendrait-il pour lui dire:

—Yolande, voulez-vous encore avoir confiance en moi, voulez-vous que je sois le guide qui vous aidera à traverser le périlleux chemin de la vie?

Oh! comme elle se hâterait de répondre oui, comme il lui serait doux de lier sa destinée à la sienne et d'accepter son soutien pour les bons et les mauvais jours.

En la voyant ainsi, rêveuse, Mme de Forgeril s'inquiétait.

—Yolande, mon enfant, questionnait-elle, à quoi penses-tu?

Comment dire la vérité, comment avouer qu'elle ne pensait qu'au beau chevalier qui lui était apparu, sur la montagne, et s'en était allé après avoir ravi son cœur?

Et comme elle ne voulait pas mentir, elle disait simplement:

—Je pense à la Suisse, mère, à la Suisse où nous avons passé de si bons jours.

Avec les premiers froids, la santé de la

jeune fille donna des inquiétudes. Elle pâlit, elle devint nerveuse, une petite toux sèche secouait, parfois, sa poitrine délicate. Le docteur ordonna un changement d'air, et il fut décidé que Yolande et Miss iraient passer une quinzaine de jours en Alsace, près de Strasbourg, dans une famille amie, chez les Baumann, dont les deux enfants s'étaient liés avec la jeune fille, au cours d'une saison qu'ils avaient faite, ensemble, à Gérardmer.

Frida se trouvait à l'arrivée du train, elle accueillit son amie à bras ouverts.

—Ah! ma chérie, s'écria-t-elle, que nous allons nous amuser! Otto ramène, ce soir, un de ses amis du Gymnase, quelles bonnes parties nous allons organiser!

Yolande acquiesça, sans enthousiasme et, quand la voiture qui les amenait de la gare s'arrêta devant le perron de l'habitation, ce fut, pour elle, un soulagement.

Prétextant la fatigue du voyage elle resta seule, dans sa chambre, où elle put reprendre le cours de ses chers rêves.

Mme Baumann ne devait rentrer que pour le dîner qui avait lieu à sept heures, jusque-là, elle se trouvait libre.

Quand Frida vint la prendre pour la conduire au salon, elle poussa un cri d'admiration.

—Peste! déclara-t-elle, la maladie ne t'enlaidit pas.

De fait, Yolande était ravissante; elle avait mis une simple robe de crépon blanc piquée, au corsage, d'une éclatante rose rouge, une des dernières de la saison, qui faisait ressortir la matité de son teint, éclairé par ses grands yeux pleins de fièvre.

M. et Mme Baumann attendaient les jeunes filles au salon.

Les Baumann étaient les plus excellentes gens du monde, leur accueil fut affect-

tueux, simple et cordial, quoique empreint d'une certaine mélancolie.

Plus que tout autre, ils avaient eu à souffrir de l'horrible guerre.

M. Baumann dirigeait une importante fabrique, ses affaires étaient prospères et, soudain, ce fut presque la ruine. Et c'est pourquoi, quand vint l'heure de l'annexion, malgré les déchirements de son cœur, il dut rester pour sauver la fortune de ses enfants: il avait merveilleusement réussi.

Mais Otto grandissait, l'heure allait bientôt sonner où il lui faudrait choisir sa patrie.

Nul doute n'était permis: Otto serait Français.

Mais il ne s'en irait pas seul de sa chère Alsace; toute la famille l'accompagnerait de l'autre côté de la frontière; déjà, l'usine était vendue et, bientôt, le nouveau propriétaire en prendrait possession.

Ceci était encore un secret, cependant on en avait fait part à Yolande.

—Ma pauvre enfant, disait Mme Baumann, c'est la dernière fois que je pourrai vous recevoir ici.

L'attendrissement la gagnait, lorsque, tout à coup, on entendit, dans le vestibule des cris et les aboiements d'un chien.

—Voici les garçons, s'écria M. Baumann, nous allons pouvoir dîner.

Au même instant, la porte s'ouvrit et, derrière Otto, Yolande, défaillant d'émotion, vit entrer Patrice Roland, son Patrice...

Elle s'avança, la main tendue, le visage bouleversé de joie, et, lui-même, se précipitait avec un empressement respectueux, tandis que Miss acclamait son sauveur.

Alors, ce fut un étonnement général; des questions volèrent en l'air, on voulait savoir comment ils se connaissaient, de-

puis quand; et le dépit de l'aventure du Lac d'Argent défraya les conversations toute la soirée.

Ce qui devait arriver arriva.

Leurs lèvres laissèrent échapper les aveux de leurs cœurs.

Ce soir-là, ils se trouvaient au salon; la nuit était presque venue et les lampes n'étaient pas encore allumées. Un grand feu flambait dans la cheminée de marbre; les flammes découpaient, au plafond, des ombres étranges, les volets n'étaient pas clos; on apercevait, par les larges fenêtres, le parc blanc de neige et le ciel scintillant d'étoiles.

Frida, assise au piano, jouait, en sourdine, une romance de Mendelssohn.

Ce fut Patrice qui parla le premier, Yolande l'écoutait, palpitante et ravie; et, bien avant qu'elle lui eût répondu, il savait qu'elle ne dirait pas non.

Immédiatement, la jeune fille écrivit à Mme de Forgeril. Les Baumann, consultés, purent fournir, sur le jeune homme, d'excellents renseignements: c'était le fils d'un ancien officier français élevé à l'étranger, parce que son père, resté veuf très tôt, avait cherché, dans les voyages, un adoucissement à une farouche douleur; on le disait riche, et il était charmant.

Bref, il fut décidé qu'on le présenterait à Mme de Forgeril et que les fiançailles suivraient de près la présentation.

Le jour si impatiemment attendu était enfin arrivé.

III

—Monsieur Otto Baumann!

—Mademoiselle Baumann!

—Monsieur Patrice Roland!

La voix du valet de pied domine la rumeur de la foule déjà assemblée dans les salons ruisselants de lumière; Yolande

touche légèrement le bras de Mme de Forgeril.

—Mère, murmure-t-elle, extasiée, ce sont eux, c'est lui!

Mme de Forgeril quitte les invités qu'elle accueillait, pour aller à la rencontre des nouveaux arrivants.

Si un observateur l'avait regardée, à cette minute, il eut été, sans doute, étrangement surpris.

A peine ses yeux ont-ils rencontré le groupe qu'elle a pâli; son regard s'est empli d'effroi, ses deux mains se sont tendues en avant, comme pour repousser une affreuse vision, et ses dents contractées ont mordu si violemment sa lèvre inférieure, qu'une goutte de sang a perlé à fleur de peau.

Mais, par un effort énergique de sa volonté, elle s'est dominée, a reconquis son calme, repris sa présence d'esprit, et, nul ne s'est douté de son trouble et de son inexplicable bouleversement.

Les Baumann la saluent; Yolande présente Roland.

Elle sourit, machinalement, elle prononce des paroles vagues et abandonne les jeunes gens, sous prétexte de vaquer à ses devoirs de maîtresse de maison.

Elle saisit une boisson glacée et l'absorbe d'un trait, il faut qu'elle trouve la force de rester jusqu'à la fin, debout et vaillante.

Et elle va, échangeant des saluts et des compliments.

Quel martyr, sa tête est en feu, son sang bout dans ses veines.

Enfin, l'heure du départ a sonné, le dernier invité prend congé, et Yolande se précipite dans les bras de Mme de Forgeril.

—Eh bien! mère, comment le trouvez-vous?

Mme de Forgeril se dégage doucement et gronde la jeune fille.

Non, ce n'est vraiment pas l'heure de causer de choses sérieuses, l'une et l'autre, elles ont besoin de repos; demain, il sera temps de parler de tout cela.

—Au revoir, mon enfant, va, et repose en paix, tu sais que je ferai tout, oui, tout pour ton bonheur.

Enfin, Mme de Forgeril est seule! Elle a renvoyé sa femme de chambre, passé, à la hâte, un peignoir; le front appuyé dans ses mains, elle reste immobile et des larmes coulent lentement, le long de ses joues marmoréennes...

Ah! est-ce qu'enfin son crime va se retourner contre elle-même? Va-t-elle sentir le poids de la justice divine; son passé, son horrible passé va-t-il se dresser devant elle, pour l'écraser, alors qu'elle le croyait à jamais anéanti et se flattant d'avoir si bien refait sa vie.

Et, c'était vrai! qui aurait pu reconnaître, à Berlin, dans la digne Mme de Forgeril, accréditée à l'ambassade de France, bien accueillie partout à cause de sa généreuse participation aux oeuvres de bienfaisance, la créature affolée qui avait fui Paris pour échapper à la vindicte publique, et se voyait, le lendemain, veuve et abandonnée.

Avec son admirable énergie, Hortense avait réagi; Von Rüdheim l'avait aidée; grâce à lui, elle était arrivée à se faire admettre dans la société berlinoise la plus choisie. Et voici que le caprice d'un coeur de petite fille, menaçait de ruiner l'édifice si laborieusement construit.

Car, elle n'en pouvait douter, celui que Yolande aimait, c'était le fils du colonel de Rocheray, Patrice Roland de Rocheray! on disait seulement Patrice Roland, à cause du scandale de jadis.

Mais il n'y avait pas que la coïncidence du nom, il y avait la ressemblance avec son père. Hier, quand il était entré, Hor-

tense avait cru voir le général, lui-même...

Elle allait envoyer un mot à von Rulnheim; demain elle saurait, et, si elle ne se trompait pas—et elle était sûre de ne pas se tromper—il faudrait que Yolande brisât immédiatement.

—Bah! murmura-t-elle, elle est jeune, elle oubliera.

Mais, alors, il lui sembla que des griffes de fer lui déchiraient le coeur, et une voix cria, au fond de sa conscience:

—Tu sais bien qu'on n'oublie pas; toi, tu n'as pas oublié!

C'était vrai, quoi qu'elle eût tenté, quoi qu'elle eût fait pour s'étourdir, Hortense n'avait pas oublié.

L'assouvissement de sa vengeance, loin de lui apporter un soulagement, avait augmenté l'acuité de sa souffrance, en y mélangeant le remords.

Ses nuits, surtout, étaient affreuses, elle voyait, en songe, ses victimes; la pâle démente se penchait sur sa couche, elle entendait les sanglots rauques, les cris de désespoir du soldat intègre qu'elle avait voué au déshonneur...

Elle se réveillait, épuisée, baignée de sueur, et, parfois, elle avait été sur le point d'aller se jeter aux pieds de ses victimes pour confesser sa faute et implorer leur pardon.

Mais une invincible lâcheté, la peur de la gêne, la crainte du scandale, l'effroi d'être livrée en pâture à la curiosité publique l'avaient retenue.

C'est alors qu'elle s'était consacrée aux bonnes oeuvres; elle faisait le bien avec une sorte de rage, en manière de réparation: elle franchissait le seuil des taudis, s'inclinait sur des grabats, prodiguait l'or et c'était en vain, toujours en vain.

Un jour, cependant, elle crut avoir trouvé la rédemption.

Dans une de ses visites de pauvres, elle

rencontra, couchée dans une mansarde, une femme qui agonisait; auprès d'elle, une innocente de sept ans la regardait, terrifiée.

Et la pauvre femme raconta sa navrante histoire.

L'année même de la guerre, elle avait épousé un Alsacien; son mari avait été tué dans un des premiers engagements; elle, elle était orpheline et elle s'était trouvée seule au monde, seule avec son enfant.

Réunissant son modeste pécule, elle s'était installée à Berlin, dans l'espoir de gagner sa vie en donnant des leçons de français.

Hélas! sans recommandations, sans relations, sans appui, elle n'avait pu arriver à rien; peu à peu, ses ressources s'étaient épuisées, la maladie était venue avec la misère; elle ne craignait point la mort, certes, elle avait trop souffert pour regretter la vie, mais, elle était torturée par la pensée que son enfant serait élevée comme une Allemande, par des Allemands!

Hortense, alors, eut une inspiration. Elle sauverait cette petite, elle en ferait une bonne Française, et le bien qu'elle accomplirait ainsi serait, pensait-elle, la rançon de tout le mal qu'elle avait fait.

Elle prit l'enfant dans ses bras et elle jura à la mourante qu'elle l'élèverait comme sa fille.

Elle avait tenu parole.

Fallait-il qu'elle fût punie de sa bonne action?

Non, cela n'était pas possible, et d'ailleurs, Yolande l'aimait trop pour vouloir lui causer de la peine; elle n'avait qu'à lui dire: "Mon enfant, ce mariage est impossible..." pour que la jeune fille renonce à son rêve.

Et puis, enfin, elle s'était peut-être

trompée; oh! comme elle le souhaitait vivement!

Hélas! la réponse de von Rulnheim, auquel elle avait, immédiatement, envoyé un mot pour être renseignée, ne tarda pas à lui enlever sa dernière espérance.

Depuis l'aventure de Reggio, la police berlinoise avait suivi la piste du colonel de Rocheray, nul doute n'était permis, Patrice Roland était bien son fils!

—Allons, murmura Hortense, le sort en est jeté, il faut agir et agir sans retard.

Et, d'un pas ferme, elle se dirigea vers la chambre de celle qu'elle nommait "sa fille" et qu'elle aimait autant que si elle lui eût vraiment donné le jour.

IV

A l'ombre claire des légers rideaux de mousseline, Yolande repose.

Elle dort du sommeil calme et pur de la jeunesse heureuse.

Sa tête s'appuie, dans un geste d'abandon, sur son bras droit replié: sous l'effort d'une imperceptible respiration, ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire.

Hortense, immobile, la contemple et elle soupire, car, elle le sait, ses paroles vont déchaîner une tempête dans ce coeur innocent; il va y avoir des sanglots et des cris de désespoir, et elle souffre de la souffrance qu'elle va causer; elle souffre, mais elle n'hésite pas.

Elle se penche vers la dormeuse, elle la soulève avec tendresse et effleure sa chevelure d'un baiser.

Yolande ouvre ses paupières.

—C'est vous, mère, comme j'ai dormi tard, imaginez que je rêvais de Patrice.

Un frisson secoua Hortense.

Comme elle paraît l'aimer!... la lutte sera rude!

—C'est justement de Patrice que je

viens te parler, réplique-t-elle. Voilà: je crains que tu ne sois allée un peu vite, tu as été imprudente, mon enfant, j'ai eu des renseignements...

—Quels renseignements? interrompt la jeune fille, qui s'est brusquement redressée.

—Des renseignements sur la famille de ce jeune homme; sa mère que tu croyais morte, que lui-même croit décédée, vit.

—Ah!

—Oui, elle vit, et elle est folle.

—Oh! le pauvre ami! comme il souffrirait s'il le savait.

—Evidemment! nous aussi nous nous garderons bien de le lui apprendre. Je lui écrirai que je te trouve encore un peu jeune, que le mariage ne peut avoir lieu tout de suite.

Yolande saisit les mains d'Hortense et les serra avec force.

—Qu'est-ce que vous dites, mère, que le mariage ne peut avoir lieu, tout de suite, parce que je suis trop jeune, je ne comprends pas?

—C'est pourtant bien simple, tu ne peux épouser un jeune homme dont la mère est folle.

—Je ne puis épouser Patrice, non, non, ce n'est pas sérieux, mère, expliquez-moi, expliquez-vous. Que me fait, à moi, la folie de sa mère, je l'aime, vous entendez bien, je l'aime et je veux l'épouser.

—Ecoute, mon enfant, sois calme, et, Mme de Forgeril, s'arrachant à l'étreinte brutale de Yolande, la prend dans ses bras et la berce doucement. Crois-moi, je te dis, c'est impossible; la folie, c'est une terrible maladie! Songe, si plus tard, celui que tu aurais épousé devenait fou...

—Je le soignerais avec tout mon dévouement, et, c'est alors qu'il aurait besoin de quelqu'un qui aime vraiment.

—Et si c'étaient tes enfants?

—Non, non, je ne veux rien imaginer de semblable. Pour le moment, Patrice n'est pas fou, mes enfants peuvent n'être pas fous non plus. Si je n'épouse pas celui que j'aime, je mourrai de chagrin, vous ne voulez pas que je meure, n'est-ce pas, vous ne le voulez pas!

Dressée sur son séant, le regard égaré, les cheveux épars, la jeune fille était effrayante d'exaltation.

Mme de Forgeril la força à se recoucher.

—Mon enfant, dit-elle, ta douleur me fait mal, mais je ne puis revenir sur ma décision; ton bonheur, mon propre bonheur, sont au prix de ce sacrifice et je te demande de le faire, Yolande, je te le demande au nom de tout ce que j'ai, moi-même, fait pour toi.

—Si tu m'aimes, vraiment, comme je t'aime, jamais plus tu ne me parleras de ce jeune homme, jamais plus tu ne prononceras son nom. Tu t'efforceras de bannir, de ton cœur, jusqu'à son souvenir. Dis, mon enfant, me le promets-tu?

Yolande est devenue très pâle; elle tremble, mais elle est vaincue.

—Vous savez bien, mère, que je vous aime, murmure-t-elle, je vous obéirai, je ne vous parlerai plus de lui, mais, je ne pourrai jamais l'oublier, non, non, jamais, ne me demandez pas cela. Ah! je suis bien malheureuse, bien malheureuse.

Et, pour la seconde fois, elle répète:

—Je mourrai de chagrin.

Puis, secouée de sanglots convulsifs, elle retombe sur le sein d'Hortense qui lui prodigue des tendresses maternelles.

V

—Je mourrai de chagrin!... Yolande est en train de tenir parole. Elle s'en va, minée par une fièvre lente et sournoise.

Pâle, amaigrie, elle n'est plus que le spectre d'elle-même.

On a tout tenté pour la sauver, tout a échoué; en désespoir de cause, les docteurs ont conseillé le Midi.

Mais Nice a beau déployer, à ses regards, les splendeurs de son soleil d'or, de sa mer scintillante, de son ciel palpitant d'ailes; l'incomparable ville a beau étaler les magnificences de ses parterres d'où les fleurs jaillissent en gerbes ardentes et parfumées, et montrer glorieusement ses blanches villas, enfouies sous les cactus et les palmes vertes, la jeune fille reste morne, indifférente; rien ne la rattache à la vie.

Ce rayonnement qui monte de la mer, de la terre et du ciel, la joie de la nature, tout lui semble une insulte à sa propre douleur.

Elle baisse ses longs cils sur ses paupières, elle ferme volontairement les yeux, pour ne plus voir ce spectacle où chante le bonheur, où s'exalte l'amour.

Elle demeure, ainsi, des heures, silencieuse et immobile, étendue sur une chaise longue d'osier, son corps diaphane enveloppé d'un léger lainage blanc.

Ce matin-là, le docteur l'a auscultée plus minutieusement qu'il ne l'a jamais fait, et il l'a quittée avec un bon sourire et d'encourageantes paroles.

Allons, enfin, il y avait du mieux, un mieux sensible; bientôt, elle pourrait faire quelques promenades, et les forces reviendraient progressivement.

Oui, oui, bientôt elle ferait une promenade, la dernière, celle après laquelle on ne revient jamais au logis.

Mais, elle n'énonça point les pensées qui traversaient son esprit.

Hortense a accompagné le docteur et, à peine se trouve-t-elle seule avec lui, qu'elle l'interroge; elle veut la vérité, l'entière vérité.

Le docteur lève les bras au ciel en un geste désespéré. Il est impuissant à sauver Yolande, elle meurt de consommation, et, brusquement, sans transition :

—Madame, interroge-t-il, à son tour. Madame, cette jeune fille n'a-telle pas eu une inclination contrariée ?

Incapable de prononcer un mot, Hortense fait signe que oui.

—Eh bien, continue-t-il, croyez-moi, si celui qu'elle aime n'est pas un bandit, permettez-lui de l'épouser; dès que l'espoir lui sera de nouveau permis, vous la verrez reprendre goût à l'existence. Si non, si le mariage est absolument impossible, il faut vous résigner, et, maintenant, ça ne sera plus long.

Et il s'en va, laissant la malheureuse femme, tremblante et désespérée. Yolande, sa Yolande va mourir, à moins que... oui, à moins qu'elle-même ne s'immole.

Et quelle immolation!... Reconnaître sa faute et disparaître... Eh bien, puisqu'il le faut, elle reconnaîtra sa faute et elle disparaîtra. Mais, au moins, Yolande, l'enfant qui lui a permis d'assouvir sa soif de tendresse, celle dont l'affection l'a purifiée, goûtera la douceur d'aimer.

Ce qu'elle veut, seulement, c'est que sa fille adoptive ignore toujours son abjection et sa bassesse, c'est que son souvenir vive, sans tâche, dans ce cœur immaculé. Et cela elle le sait, l'homme qu'elle a offensé est trop noble pour le lui refuser.

Depuis que sa résolution est prise, une force nouvelle habite en Hortense, elle le comprend, il est juste qu'elle expie, et, n'est-ce pas une joie, pour elle, que son expiation soit le salut de celle qu'elle aime avec tant de force. Enfin, elle va se réhabiliter, réparer—hélas! seulement dans la mesure du possible—le mal qu'elle a fait; et, de ses mains criminelles, elle édifiera le bonheur du fils de celui qu'elle voua au

déshonneur et à la douleur, dans une crise d'égarement.

Elle va vivre, avant le jour fatal, des heures délicieuses, des minutes exquises. A l'avance elle se représente l'ivresse des deux fiancés, leur joie, leur reconnaissance.

Quels remerciements ne lui adresseront-ils pas ?

C'est alors qu'il lui faudra être héroïque; une dernière fois, elle pressera sa fille dans ses bras, une dernière fois, elle appuiera ses lèvres sur son front candide, et puis... Oui, oui, et puis!...

Hortense frissonne mais elle ne faiblit point.

De sa grande écriture aristocratique, elle trace ces mots, sur une feuille de papier :

“A Monsieur Patrice Roland,

“Yolande gravement malade, désire vous voir; venez, vous recevrai comme mon fils.

“Comtesse de Forgeril.”

Elle sonne et commande à un domestique de porter immédiatement le pli au télégraphe. Le soir, la réponse arrivait telle qu'elle la souhaitait :

“Serai à Nice demain soirée.

“Patrice Roland.”

Et, pour la première fois depuis de longues années, Hortense dormit d'un sommeil calme et réparateur.

VI

Le calendrier disait: Février, pluie, grésil, giboulées!

Et, peut-être bien que, là-bas, dans les pays sombres du nord, il y avait des ondées tenaces, une humidité suintante, une boue noire.

Mais ici, c'était la fête du printemps.

Le soleil criblait d'or la terre, les jardins prodiguaient leur moisson fleurie d'étoiles, d'urnes, de calices, de pendentifs, de girandoles...

Il y avait, partout, des taches jaunes et des taches vertes, et des traînées bleues, rouges, et violettes qui étaient des champs en fleurs.

La symphonie des couleurs s'unissait à la symphonie des concerts donnés, par les oiseaux dans les arbres, à laquelle faisait écho le sourd murmure de la mer, dont les vagues capricieuses berçaient la danse des petites voiles blanches des barques légères.

Hortense, penchée vers Yolande, lui montra du geste l'horizon.

—Dis, mon enfant, demanda-t-elle, dis, y a-t-il cadre mieux fait pour le bonheur?

Un court frémissement agita la malade, elle regarda, d'un regard étrange, celle qui venait de lui parler, et elle répondit d'une voix saccadée:

—Le bonheur!... il n'y a plus de bonheur possible pour moi.

—Tu te trompes, petite, reprit Hortense, tu es jeune, tu as encore de longs jours à vivre, je veux que ces jours soient heureux; l'heure de l'épreuve est finie pour toi; désormais tu ne connaîtras que la joie.

—Mère, demanda la jeune fille qui s'était redressée, mère, pourquoi me dites-vous cela?

—Parce que j'ai une bonne, une très bonne nouvelle... Qui concerne-t-elle?

—Devine?

La pauvre enfant haletait.

—Mère, soupira-t-elle, vous ne vous jouez pas de moi, oh! ce serait trop cruel, j'ai bien deviné, c'est de Patrice que vous venez me parler.

Désireuse de ménager tant de faiblesse,

Hortense souriait sans rien dire.

—C'est de Patrice, continua Yolande, vous avez su quelque chose de lui?

—Oui.

—Vous lui avez écrit?

—Oui.

—Ah! vous ne vous opposez plus à notre mariage, vous lui avez dit de revenir, il va arriver!

—Il est là.

—Il est là, oh! il est là, et vous ne me le disiez pas...

—Oh! faites-le entrer, vite, vite, que je le voie, que je lui parle, que je l'entende me répéter qu'il m'aime encore, qu'il m'aimera toujours.

Elle semblait transfigurée, le sang remontait à ses joues pâlies, ses yeux brillaient, elle avait retrouvé la vivacité de ses mouvements. Sauvée, elle était sauvée!

Une seconde plus tard, son fiancé était auprès d'elle.

Et le soir vint...

Une lune d'argent se montra, là-haut, dans l'échancrure des nuages, irradiant, de ses rayons, la mer sombre, dont la plainte s'était faite plus sourde et plus lointaine; des odeurs grisantes montaient des jasmins endormis, tout était silence, tout était paix.

Accoudée à la fenêtre fleurie de sa chambre, Hortense se penchait comme une hallucinée; l'heure douloureuse avait maintenant sonné.

Un instant encore, elle resta plongée dans la contemplation du mystère de la nuit; puis, courageusement, elle se détourna, s'approcha de son secrétaire, en visita soigneusement tous les tiroirs, lisant tous les papiers qui s'y trouvaient; elle pliait les uns, les remettait en place, déchirait et brûlait les autres.

Quand elle eut terminé cette pénible besogne, elle écrivit sur une enveloppe l'a-

dresse du colonel de Rocheray et, choisissant une feuille de papier, elle y traça, d'une main fébrile, les lignes suivantes :

“Colonel,

“Celle qui vous écrit, va disparaître pour jamais...

“A cette minute suprême tout le passé se dresse devant moi, c'est pourquoi, avant l'inéluctable sacrifice, je veux, par un aveu sincère de mes fautes, essayer de réparer tout le mal que j'ai fait afin d'obtenir votre généreux pardon, car, quelle que soit la surprise que cela va vous causer, ma confession vous intéresse directement. C'est parce que je vous ai aimé que j'ai été coupable, c'est parce que je vous ai aimé que vous avez été malheureux.

“Lorsque votre nom fut prononcé, devant moi, pour la première fois, je touchais à une heure décisive de ma vie.

“Dans l'espoir d'assurer mon existence par un brillant mariage, j'avais dépensé, sans compter, le peu de fortune qui me restait à la mort de mon père, et l'époux attendu ne s'était pas présenté.

“Il me fallait donc vivre ruinée, c'est-à-dire gagner mon pain par mon travail ou mourir; l'alternative ne se posait même pas pour moi, je mourrais.

“Ce fut alors que Mme de Brune me parla de vous; et je jurai d'être votre femme.

“J'ignorais tout, de ce qui vous concernait, mais, peu m'importait que vous fussiez jeune et beau, ou vieux et laid, intelligent ou stupide, bon ou méchant; vous étiez riche, cela me suffisait.

“Je vous vis, je causai avec vous, et, comment vous faire comprendre ce que j'éprouvai alors, comment vous l'expliquer...

“Je sentis que vous m'aviez conquise et

subjuguée, à un tel point que je n'avais plus d'autre désir que de vous plaire, si bien que, si vous me l'aviez demandé, j'aurais renoncé, sans regret, au luxe, au plaisir, à la vie mondaine...

“J'aurais tout quitté pour vous suivre, et je me serais trouvée heureuse dans un désert, si j'avais pu y vivre près de vous...

—Si l'on m'avait dit: Le colonel de Rocheray est ruiné, j'aurais répondu: Je l'épouse quand même, parce que je l'aime; je préfère la pauvreté avec lui, à la richesse avec un autre... Son sort sera mon sort; s'il souffre, s'il est malheureux, je veux partager et sa souffrance et son malheur, et ainsi, les lui adoucir.

“Mais, vous, pendant que j'étais emportée par ce grand souffle de passion, vous restiez indécis et hésitant, et, en proie à un indéfinissable pressentiment, vous n'osiez vous engager.

“Pourtant, je vous sentais impressionné par ma beauté, subjugué par mon charme, et je redoublais de coquetterie et de tendresse pour emporter d'assaut votre coeur.

“Enfin, un jour, on me cria victoire, et on m'assura que, le soir même, je recevrais vos aveux.

“Nous devons nous retrouver chez les Favrolles.

“Oh! ce bal! je ne l'oublierai jamais!

“Je me parai comme une idole, je voulais que vous me trouviez belle.

“Lorsque je pénétrai dans les salons, un murmure d'admiration salua mon entrée. Dédaignant tous les hommages, je vous cherchais, quand j'eus le bonheur de vous voir venir à moi.

“J'entends encore la symphonie que jouait l'orchestre, et je me revois dans ce petit salon où, seul à seul, nous nous étions retirés pour nous communiquer nos pensées.

“Je vous parlais de la France et je sen-

tais votre coeur vibrer à l'unisson du mien; encore un instant et mon rêve était réalisé.

“Ce fut alors qu'elle parut!

“*Elle*, ma rivale détestée, celle qui m'a volé votre amour.

“Elle aussi parlait de la France. Elle en parlait avec enthousiasme, elle en parlait avec lyrisme, dans la sublime langue des poètes.

“Et, à peine avait-elle achevé que vous couriez vers elle, sa voix de sirène vous avait ensorcelé.

“Sans être vue par vous, je vous suivis dans le jardin d'hiver où vous la conduisîtes et je vous entendis lui murmurer les aveux que je devais recevoir.

“Je souffris là une souffrance de damnée. J'étouffai, avec mon mouchoir, les cris de rage qui voulaient jaillir de ma gorge oppressée, et je me traînai hors de ce lieu maudit, rêvant déjà à ma vengeance!

“A cet instant, un homme se dressa devant moi, lui aussi avait entendu, lui aussi savait; et la vengeance que je rêvais, il me la promettait plus belle et plus complète que je ne la pouvais concevoir; il n'y mettait qu'une condition: j'unirais ma vie à la sienne.

“Et il tint parole.

“Attaché au service d'espionnage de l'Allemagne, il possédait d'authentiques documents; la complicité d'une domestique, qu'un vol avait mise à notre merci, nous permit d'accomplir notre infernale action, de bouleverser votre vie et de perdre une innocente créature.

“Colonel, celle que vous avez crue coupable n'a jamais rien eu à se reprocher; elle a été la victime de nos lâches machinations!

“Pourquoi, vous demandez-vous peut-être, après tant d'années écoulées, viens-je

proclamer ma honte et mon ignominie? Ecoutez-moi jusqu'à la fin, et vous comprendrez.

“Un jour j'ai rencontré une orpheline, je l'ai recueillie, je l'ai adoptée, je me suis attachée à elle et je l'ai aimée, véritablement, comme une fille.

“Et je pensais souvent qu'elle se marierait plus tard, et que ses enfants seraient la couronne de ma vieillesse. Et, en effet, à l'automne, son coeur a choisi un chevalier, et ce chevalier, c'était votre fils, Patrice-Roland de Rocheray!

“Après la mort de mon mari et le scandale qui la suivit, je m'étais réfugiée à Berlin, et là, sous un nom d'emprunt, j'avais refait ma vie.

“Si je permettais, à ma fille d'adoption, d'épouser votre fils, tout l'échafaudage, si péniblement élevé, croulait de lui-même. On savait que la comtesse de Forgeril n'était qu'Hortense Herschmann, femme et complice de l'espion Herschmann: c'est pourquoi, je suppliai cette enfant de renoncer à son rêve et d'oublier.

“Elle m'aimait et, pour moi, parce que je le lui avais demandé, elle renonça à son rêve, mais elle n'oublia pas...

“Peu à peu, je vis ses forces décliner. Lentement, insensiblement, elle se détachait d'une vie où elle ne pouvait trouver la satisfaction de son coeur.

“Mais je n'ai pas voulu la voir mourir; je n'ai pas voulu ajouter un nouveau crime à tous ceux que j'ai déjà commis; et j'ai résolu de disparaître, afin qu'il n'y ait plus aucun obstacle à l'union de deux êtres attirés l'un vers l'autre, par un si invincible sentiment.

“Avant de dire un adieu définitif à tout ce que j'ai chéri, je forme un dernier souhait:

“Que l'amour de Yolande fasse le bonheur de votre Patrice, et que la joie de

leur jeune foyer soit la consolation de vos vieux jours.

“Moi, je n'en jouirai pas; c'est l'expiation, et elle est cruelle.

“Ah! ne me maudissez pas? Ayez pitié de moi; je ne suis plus qu'une pauvre créature brisée, meurtrie et abandonnée...

“Et c'est au nom de tout ce que j'ai souffert, c'est au nom de tout ce que je souffre que je vous crie une dernière fois: Pardon!

HORTENSE.”

VII

Versailles étale sa gloire sous le soleil d'avril. Les délicates fleurs roses et blanches, premier sourire du printemps, dressent leurs fragiles corolles, dans le cadre des buis centenaires des massifs.

Les bois environnants, les hautes futaies semblent voilés de gaze verte par l'éclosion de nouveaux bourgeons; les statues se mirent dans les eaux verdies des vasques de marbre, les hirondelles rayent, d'un vol rapide, le ciel bleu où flottent de légers nuages gris. Yolande et Patrice suivent une des allées bordant le tapis vert; ils marchent lentement; parfois, ils s'arrêtent pour mieux jouir du spectacle de cette nature en fête.

Mais une ombre de tristesse s'étend sur le front de la jeune femme et ses vêtements de deuil prouvent que son coeur pleure encore celle dont la disparition lui fut si cruelle.

Un peu en arrière, Rose s'avance, appuyée sur le bras du colonel, leurs deux physionomies rayonnent d'une joie sans mélange, les mauvais jours sont finis, l'épreuve est terminée, le doute est en fuite et l'amour vainqueur s'est enfin dégagé des brumes.

Sans cesse elle force son mari à lui re-

faire le même récit, à lui redire ses transports de joie lorsqu'il reçut la lettre qui lui donnait la preuve de son innocence. Avec quelle hâte, alors, il s'était précipité à Reggio, quelle émotion il avait ressentie en apprenant que sa femme avait quitté le couvent et se trouvait, en traitement, chez l'un des premiers spécialistes de Turin, le père de la sous-prieure du Carmel, qui avait juré de lui rendre la raison, et avait réussi!

Oh! comme il est vrai de dire qu'une joie n'arrive jamais seule!

Ce qu'il taisait, c'était son appréhension quand il avait dû la revoir, que lui dirait-elle? quels reproches n'allait-il pas es- sayer, elle savait qu'il avait douté d'elle!...

Mais, l'âme trop haute de Rose ne pouvait connaître le ressentiment. Ce qu'elle avait enduré par la faute de son mari elle ne voulait plus s'en souvenir, elle ne s'inquiétait que du martyr qu'il avait subi. Elle vint à lui les bras tendus pour une douce étreinte.

—Oh! mon ami, mon pauvre ami, comme vous avez dû souffrir!

Et, là-bas, sous le ciel de Nice, le drame avait eu son épilogue.

Le lendemain du jour où elle avait écrit au colonel, Hortense avait embrassé Yolande et elle s'en était allée comme pour une promenade.

—Ma Soeur, avait-elle recommandé à la garde-malade, ma Soeur, vous en aurez bien soin pendant mon absence.

Elle avait serré la main de Patrice qui restait près de sa fiancée.

—Aimez-la bien, lui avait-elle dit, aimez-la comme elle mérite d'être aimée.

Arrivée à la petite porte du jardin: Yolande, avait-elle crié, d'une voix angoissée: Yolande! mon enfant!...

La jeune fille avait répondu par un sou-

rire, elle lui avait envoyé un baiser, dans un geste charmant. Hortense s'était brusquement détournée, elle s'était enfuie à pas précipités, et elle n'était jamais revenue.

Les recherches du colonel pour découvrir sa trace étaient restées inutiles; comme on avait retrouvé le voile de la comtesse de Forgeril accroché à un buisson surplombant un rocher à pic, ceux qui savaient pensèrent que la malheureuse femme avait terminé, là, sa vie. Et comme il fallait cacher l'affreuse vérité à Yolande, on lui avait dit que sa mère avait dû périr victime d'un accident.

Sa douleur fut atroce, mais la tendresse

de ceux qui l'entouraient lui en adoucit l'amertume.

Et, pourtant, celle qu'elle pleurait n'était pas morte.

Depuis qu'elle avait quitté Nice, le couvent des Dames du Calvaire comptait un dévouement de plus.

Là, la fière Hortense se penchait, sans frémir, sur les plaies les plus rebutantes.

Un jour, pendant un pansement, elle s'inclina et colla ses lèvres sur les chairs en lambeaux.

—Oh! ma Soeur, s'écria la malade, que faites-vous?

Elle répondit, si bas que Dieu seul l'entendit: "J'expie."

— o —

L'AMOUR DE L'ART

EN Woëvre, au petit jour, une section s'était avancée, commandée par le peintre André Ballet, dont plusieurs oeuvres de guerre sont exposées au Jeu de Paume.

Tout à coup, les mitrailleuses allemandes crépitaient; les hommes se couchent à plat ventre dans l'herbe et regagnent la tranchée en rampant.

Seul, André Ballet n'est pas revenu, aussi le croit-on tué ou blessé.

Immédiatement, un de ses soldats demande à aller le chercher et, après avoir reçu l'accolade du capitaine, part et se faufile sous les balles.

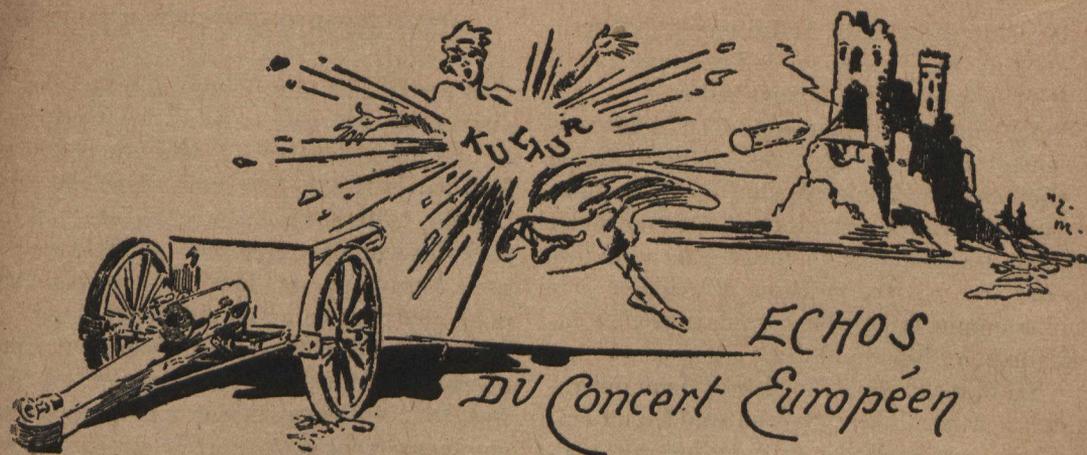
Rampant à travers les hautes herbes que l'été émaille de fleurs, il arrive ainsi à proximité des lignes allemandes, quand soudain il aperçoit son chef de section étendu dans l'herbe... et qui, un album à la main, fait des croquis de plantes fleuries.

Quand le sergent Ballet aperçut le poilu qui venait le chercher, il ne prononça que ces mots:

—Tu es assommant! Retourne donc à ta tranchée, je te rejoins dans un quart d'heure!"

Et il se remet de plus belle à son croquis.





LE SERVICE OBLIGATOIRE



LA première application du service militaire obligatoire en France date du 23 août 1793.

Ce jour-là, un décret fut voté qui ordonna la levée de la première classe de la réquisition, c'est-à-dire de tous les jeunes gens de 18 à 25 ans.

La patrie était en danger; les enrôlements volontaires ne suffisaient plus; on supprima le *remplacement*, qui consistait à payer un autre homme pour aller se battre et peut-être se faire tuer à votre place.

POURQUOI LES GRECS N'ONT PAS UN ROI FRANÇAIS

SAIT-ON que les Grecs, en 1862, désirèrent un roi qui fût de souche française? Le *Cri de Paris* rappelle fort à propos dans quelles conditions ce désir des Hellènes d'alors échoua:

“Ceux qu'on appelait à ce moment les *Jeunes-Grecs*, avaient songé à mettre à leur tête un prince français avant de se tourner vers Guillaume de Danemark, qui

devint effectivement leur souverain sous le nom de Georges 1er.

Le parti francophile qui comprenait la presque totalité de la Grèce, avait chargé M. Piscatory, ancien ministre de France à Athènes, de pressentir à ce sujet le duc d'Aumale.

Ce dernier ne rejeta pas de prime abord la proposition, mais il réclama l'assurance que le gouvernement de Napoléon III ne ferait pas d'opposition à sa candidature et qu'au dernier moment on ne lui opposerait pas un autre prétendant, accepté d'avance par un accord sournois des puissances protectrices.

Le duc demandait également s'il serait obligé de se convertir à la religion orthodoxe.

Il reçut bientôt à Twickenham une note de M. Piscatory qui lui garantissait les dispositions favorables de Napoléon III. Pour la question de religion, il était entendu qu'elle ne serait pas soulevée en ce qui concernait le duc d'Aumale, et qu'à sa mort seulement on demanderait à son héritier d'embrasser la foi orthodoxe.

Le duc d'Aumale répondit qu'avant de donner son consentement définitif, il devait soumettre le projet à son fils aîné,

le prince de Condé. Il lui envoya donc la note de M. Piscatory, à Lausanne, où il était colonel dans l'armée suisse.

La réponse du prince de Condé fut nettement défavorable. Celui-ci déclarait en effet qu'il ne consentirait jamais à changer de religion; il ajoutait que ce serait pour lui un véritable chagrin de voir disparaître le titre de duc d'Aumale, "le plus connu et le plus populaire de la famille".

Le 9 mars 1863, le duc d'Aumale annonça à M. Piscatory que son fils et lui-même, nés catholiques romains, ne voulaient abjurer pour aucune couronne la foi de leurs ancêtres... Et les Grecs installèrent à Athènes la dynastie danoise dont le roi actuel Constantin est issu...

LE JAPON DE JADIS

Tout se modernise. Il n'y a pas plus de quarante ans, les guerriers japonais combattaient encore couverts de cuirasses et de jambières et coiffés de casques. En outre, ils portaient des masques hideux, destinés à épouvanter l'ennemi.

UN JEU IDIOT

ON vend, dans les bazars de Berlin, des boîtes de soldats de plomb d'un nouveau genre. Ils permettent aux enfants allemands de s'amuser au "jeu des prisonniers".

Les soldats, sans armes et vêtus de loques débraillées, représentent des prisonniers de guerre français, russes et anglais.

Pour manifester la haine spéciale que l'Angleterre inspire aux Boches, les soldats de plomb anglais ont tous des menottes aux mains et la corde au cou.

UN RENSEIGNEMENT UTILE

QUAND on lit les communiqués de la guerre en France, on voit fréquemment des chiffres mentionnés, tels que Hill 60, Hill 97, Hill 305. Ces mots signifient colline 60, colline 97, colline 305, etc... Mais qu'indiquent ces nombres, la plupart des gens l'ignorent, et l'on se casse la tête pour chercher ce qu'ils signifient.

Eh bien ces chiffres indiquent tout simplement la hauteur de ces collines, en mètres, le mètre étant la mesure française et par conséquent celle portée sur les cartes d'état-major. Ainsi la colline 60 est une colline qui a 60 mètres de hauteur, soit environ 190 pieds; la colline 97 est haute de 97 mètres soit environ 315 pieds et la célèbre et désormais immortelle colline 305 à Verdun est haute de 305 mètres soit environ 920 pieds.

Avec ce renseignement l'on ne cherchera plus l'emplacement de telle ou telle colline on saura qu'il s'agit de sa hauteur.

LES FUNERAILLES DES SOLDATS



VOICI les réglemens relatifs aux funérailles des soldats qui sont morts d'une mort naturelle en temps de paix ou en temps de guerre, quand ils sont dans leurs garnisons ou dans les camps.

Le cortège funèbre de tout soldat en dessus du rang de sergent est suivi par un détachement de 13 hommes commandés par un sergent.

Celui d'un 1er ou 2ième lieutenant est suivi par un détachement de 40 hommes commandés par un lieutenant du même rang que le défunt.

Au cimetière, pendant que le corps est descendu dans la tombe, le détachement

qui a accompagné le convoi tire trois salves de cartouches à blanc. Le nombre des salves ainsi tirées est le même pour tous les grades depuis le simple soldat jusqu'au colonel.

A l'enterrement d'un brigadier-général on tire onze salves; à celui d'un général on en tire dix-sept et à celui d'un maréchal on en tire dix-neuf.

Pendant le trajet du cortège, depuis le lieu où la levée du corps est faite jusqu'au cimetière, la fanfare qui accompagne le convoi joue des marches funèbres ou des morceaux vraiment imposants et solennels, mais au retour, elle joue des airs gais et entraînants.

UN MOT D'HENRI HEINE

COMME il connaissait bien ses compatriotes, Henri Heine, quand il disait des allemands: *“La nature les avait fait bêtes, la science les a rendus méchants.”*

QUELQUES INVENTIONS

LES Américains ont, dans une large mesure, contribué par leur génie inventif à l'armement moderne.

Ils ont inventé le revolver, l'aéroplane, les canons se chargeant par la culasse, les navires cuirassés et les sous-marins.

Il est juste de reconnaître néanmoins que les Français ont singulièrement perfectionné l'aéroplane, des frères Wright et que les premiers sous-marins véritablement pratiques ont été lancés par nous. Mais les Américains, lors de la guerre de Sécession (1860), avaient deux sous-marins sur lesquels ils fondaient de grands espoirs.

Ces espoirs furent déçus, l'idée n'était pas encore mûre.

AEROPLANES MONSTRES

C'EST la Russie qui, à l'heure actuelle, possède les plus grands aéroplanes. Ces aéroplanes, du type Silorsky, sont munis d'ailes qui ont cinq fois la dimension des ailes de nos biplans du type Farman.



Ils comportent quatre moteurs de cent chevaux chacun et une longue nacelle d'aluminium divisée en plusieurs cabines.

Chaque aéroplane emporte seize passagers. Ce sont là de puissantes machines de guerre, excessivement rapides et très bien armées.

DISTINGUO

DERNIÈREMENT, un communiqué allemand disait en faisant l'éloge des Turcs: *“Les Turcs excellent dans l'art de se retrancher.”* Le communiqué aurait dû dire plutôt: *“dans l'art de se faire retrancher ...de la carte d'Europe.”* Espérons que cette guerre amènera cet heureux résultat.

EN PLACE DE BEURRE....

ON a commandé à tous les chefs de gare de la Prusse de planter des tournesols dans les jardins des gares et au long des voies ferrées, autant qu'il se pourrait.

On affirme, en effet, en Allemagne, que les fleurs des tournesols donnent une huile qui peut-être employée dans la fabrication d'un produit imitant le beurre.

LA BRUYERE ET LES GAZ ASPHYXIANTS

ON a attribué l'augmentation considérable qui s'est produite dans les exportations de bruyère du Danemark en Allemagne, à la nécessité où se trouvent les allemands de remplacer le fourrage qui leur manque et d'obtenir une sorte de thé avec la fleur de bruyère.

Un soldat allemand du Sleswig fait prisonnier récemment, a donné sur l'utilisation de la bruyère des renseignements qui montrent que là-bas, en Allemagne, on attribue à la bruyère un caractère moins alimentaire.

Il paraîtrait que la bruyère, placée devant les tranchées aux endroits particulièrement exposés, est incendiée au moment de l'arrivée des gaz nocifs. La chaleur qui s'en dégage réchauffe l'air et celui-ci, en se dilatant, disperse et chasse les vapeurs empoisonnées.

Au front occidental, en France, les poilus français et les anglais emploient aussi ce moyen pour éloigner et disperser les gaz asphyxiants.

Ce sont même, paraît-il, les canadiens qui, les premiers, ont eu cette idée; mais de notre côté on fait du feu avec tout ce que l'on a sous la main et que l'on s'est procuré à cette intention, principalement avec de la paille.

LA PROPAGANDE ALLEMANDE



ANNONCER ou prédire des victoires imaginaires n'a pas paru suffisant aux dirigeants de la propagande germanique. Effrayer les neutres était bien; essayer de les exciter contre les Alliés était mieux encore. De là ces manoeuvres d'excitation dont se souviennent sûrement nos

lecteurs, qui ont été faites dans divers pays, entre autres en Scandinavie, en Hollande et en Suisse.

En Suède, pendant des mois, on a répandu dans la presse que la Russie visait à s'emparer d'une partie de la côte suédoise. On voulait faire du pays de Charles XII une seconde Bulgarie. Sans les socialistes de Stockholm cette manoeuvre eut réussi.

En Hollande, c'est l'annonce d'un débarquement anglais qui a été propagée avec une habileté extraordinaire. En avril 1916, on en parlait partout dans les Pays-Bas.

En Suisse, au mois de septembre 1915, on répandait le bruit que la France avait massé 300,000 soldats près de la frontière du Jura, tandis que 200,000 Italiens avaient été transportés secrètement du côté du Tessin; on faisait entrevoir dans ce prétendu double-mouvement la violation prochaine de la neutralité suisse.

LES FEMMES ALLEMANDES

L'ALLEMAGNE est gouvernée par les hommes et pour les hommes, et la femme y vit sous un régime d'infériorité absolue. Les attributions de la femme se résument dans les trois K: Küche, Kinder, Kirche, — la cuisine, les enfants et l'église.

Les plus célèbres détracteurs de la femme ne sont-ils pas Allemands? Nietzsche affirmait que le plus grand malheur de notre époque est que la femme n'a plus la crainte de l'homme.

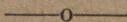
Auparavant le philosophe Schopenhauer avait représenté la femme sous forme de monstre de l'Apocalypse. Il disait aussi: "Les femmes ont les cheveux longs et l'esprit court".

LES TRAINS BLINDÉS

ON sait qu'en principe, on s'efforce actuellement de toujours monter sur des wagons les plus grosses pièces d'artillerie dont le déplacement autrement que par voie ferrée offre tant de difficultés.

On peut dire d'autre part que cette guerre sera la consécration de ces fameux trains blindés dont des "tacticiens en chambre" nièrent pendant si longtemps l'efficacité réelle.

Rappelons, pourtant, à titre de curiosité, que l'idée des trains blindés est loin d'être récente, puisqu'elle ne remonte pas à moins de 1850.



INTUITION FEMININE

EN 1905, paraissait un livre qui contenait ces lignes :

"La guerre de l'avenir sera une guerre de sièges et de retranchements.

"Il sera impossible, sans d'immenses pertes et une grande supériorité numérique d'exécuter des attaques de front.

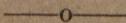
"Les pertes en officiers seront considérables.

"Les victoires décisives seront rares, les vaincus prenant immédiatement de nouvelles positions préparées d'avance.

"A forces égales, la guerre moderne durera plus longtemps que la guerre du passé."

Ce livre est écrit par une femme, Mme Iotcyko, qui fit il y a quelque temps, au Collège de France, une série de conférences.

Il serait assez curieux, en regard de ces prévisions prophétiques, de reproduire les opinions de nos plus éminents critiques militaires, émises avant la guerre ou au commencement de la guerre.



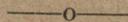
LES PIRATES



LES derniers procès pour piraterie jugés à Londres eurent lieu en 1864 et en 1876. Les accusés reconnus coupables furent pendus, conformément aux traditions.

De nombreuses personnes en Angleterre préconisent aujourd'hui le retour à cette ancienne juridiction en ce qui concerne les officiers et les équipages des sous-marins allemands capturés au cours de leurs expéditions criminelles contre les navires marchands.

Les marins du Kaiser seront donc traités comme des meurtriers de droit commun et non comme des prisonniers de guerre.

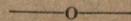


EN TURQUIE

LES prisonniers des Turcs sont relativement bien traités, en tout cas, mieux que ne le sont les prisonniers tombés entre les mains des Allemands.

C'est surtout à l'égard des Français que les Turcs font preuve de civilité. Cela tient principalement à ce que la plupart des officiers et beaucoup de soldats turcs peuvent parler le français.

Lorsqu'ils publient une liste de prisonniers, les Turcs, selon leur coutume nationale, font suivre le nom du captif du nom et prénom de son père. *Exemple*: Anatole Durand, fils de Jean-Paul Durand.



UN PEU D'HISTOIRE

LA place de Verdun, sur laquelle les Allemands se sont acharnés en vain, avait été déjà assiégée dix fois; c'est un record. Le premier siège est de 450, par Attila.

Le second, de 485 ou 496, par Clovis;
Le troisième, de 984, par Lothaire;
Le quatrième, la même année, par le même;

Le cinquième, par Godefroy le Barbu, en 1047;

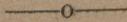
Le sixième, par l'évêque Guy de Mello, en 1246;

Le septième, par Yolande de Flandre et Wincelass de Luxembourg, en 1338;

Le huitième, par les Huguenots, en 1562;

Le neuvième, par les Prussiens, en 1792;

Le dixième, par les mêmes, en 1870.



LE PREMIER MONUMENT

Le premier monument érigé pour les vaillants tombés dans la présente guerre, est celui que l'on peut voir sur la rivièrè de l'Oureq, où fut arrêté par la vaillante armée de Paris, le flot envahisseur de l'armée allemande commandée par Von Gluck.

On sait qu'à partir de ce temps l'armée ennemie ne pût avancer plus loin sur la Capitale.

On lit sur ce monument l'inscription suivante: "*A la mémoire des glorieux combattants de l'armée de Paris tombés pour l'honneur de la Patrie sur le champ de bataille de l'Oureq.*"

POURQUOI LE MARECHAL VICTOR S'APPELAIT DUC DE BELLUNE

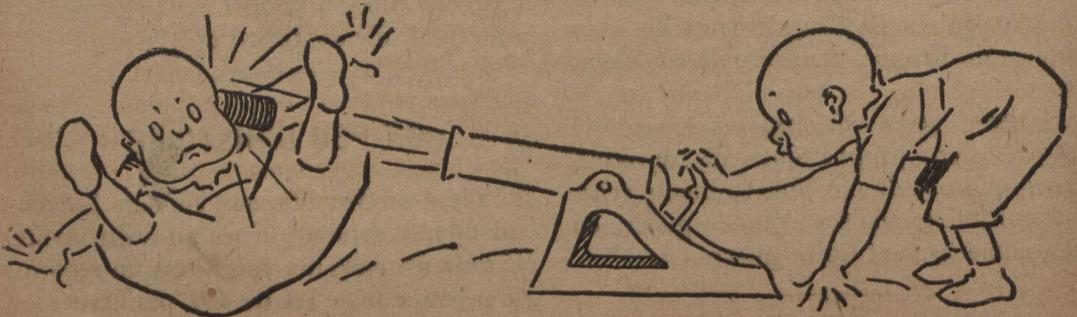
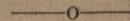
ON a raconté souvent que Napoléon Ier aimait à tirer l'oreille à ses vieux grognards, mais ce que l'on sait moins c'est qu'il aimait aussi à jouer des tours à ses officiers, même à ses généraux et aux maréchaux de l'empire.

C'est ainsi que, lorsqu'il voulut récompenser, par un titre et une dotation nobiliaires, les services de Victor (dont le vrai nom était Perrin, et qui ne devait être promu maréchal qu'après Eylau, Friedland et Tilsitt) il apprit que le jeune vainqueur, avant de s'engager comme tambour dans les armées de Louis XVI, avait fait quelque temps partie d'une troupe de comédiens errants, et s'était vu applaudir au théâtre sous son nom d'acteur de "Beau-Soleil".

Aussitôt, consultant sa liste, l'empereur y vit les noms des batailles, dans lesquelles Victor s'était illustré, Ponte-Corvo, Dalmatie, Istrie, Frioul, Conegliano, etc., etc.

Aucun de ces noms ne te convient, dit-il un jour à Victor. Mais j'ai appris que tu t'es nommé autrefois "Beau-Soleil", eh bien, moi, je te ferai duc de "Bellune".

Et il fit comme il l'avait promis.





HISTOIRE DES ASTRES

Nous pouvons prendre l'histoire de la terre à son commencement. Comme nous savons qu'elle ne se trouve pas au centre du monde, mais qu'elle tourne autour du soleil, il faut donc que nous nous efforcions de nous renseigner autant que possible sur la nature du soleil, et rechercher pourquoi il oblige la terre à tourner autour de lui. Nous ne pourrions pas exister sans le soleil, aussi n'en saurons-nous jamais assez sur son compte. D'où proviennent donc le soleil et la terre, et quel pouvait être leur aspect au commencement des choses?

Nous avons déjà vu que la terre tourne sur elle-même, et qu'en même temps elle tourne autour du soleil: celui-ci est donc, pour ainsi dire, notre voisin. Recherchons maintenant si nous avons d'autres voisins: nous trouverons aussitôt que nous en avons en effet. Voilà par exemple la lune, monde si curieux, et dont l'histoire est un des chapitres de l'histoire de la terre. Mais nous trouvons aussi dans le ciel un certain nombre d'astres brillants, qui ressemblent aux étoiles, mais qui, pour diverses raisons, nous savons différents des étoiles qui brillent là-haut, quand nous regardons le ciel. Ces astres brillants ne sont pas des étoiles, d'abord parce qu'on les voit se déplacer sur le ciel, tandis que

les vraies étoiles y semblent fixées, à tel point que pendant des siècles on les a appelées des étoiles fixes.

Comme ils les voyaient se mouvoir sans arrêt, les anciens les appelèrent les étoiles "errantes". Naturellement, ces hommes ne parlaient pas français, mais grec, et nous utilisons un mot grec lorsque nous parlons de ces brillants objets. Nous les appelons des planètes, ce qui veut dire précisément "les errantes".

Or, lorsque nous employons le terme d'"errer", nous pensons à une sorte de déplacement tout à fait irrégulier, et pour ainsi dire sans but. Cela ne s'applique pas aux planètes, bien que nous les appelions errantes. Nous savons à présent que toutes ces planètes tournent autour du soleil, exactement comme le fait la terre, et d'une manière tout aussi régulière. Voilà pourquoi nous pouvons parler du soleil et de sa famille. Nous devons nous représenter le soleil sous la forme d'une lampe énorme, d'un immense foyer, au centre de la partie de l'univers dans laquelle nous nous trouvons.

Nous voyons donc, d'un bout de l'année à l'autre, une famille bien extraordinaire de planètes, tourner sans fin autour de lui. L'une de ces planètes est la terre. Ce n'est ni la plus grande, ni la plus petite des planètes, ni la plus éloignée, ni la plus voisine du soleil. Toutes ces planètes tour-

nent autour du soleil dans la même direction, elles suivent donc le même chemin, la même orbite, comme on dit. Mais il est évident que plus une planète est éloignée du soleil, plus elle aura du chemin à faire avant d'en avoir accompli le tour et d'être revenue au même point. Elle y met aussi beaucoup plus de temps, et l'expression que nous avons employée ci-dessous, d'un bout de l'année à l'autre, aurait donc sur cette planète une signification fort différente de celle que nous lui donnons.

La terre peut faire plus de cent fois le tour du soleil, pendant qu'une de ces autres planètes, situées à une si grande distance, ne le fait qu'une fois seulement.

Tout cela n'a d'ailleurs pas grande importance pour nous, pour le moment. La chose principale c'est que la terre, qui, elle, a tant d'importance pour nous, est en réalité une planète entre tant d'autres qui tournent autour du soleil, notre soleil à nous et leur soleil à toutes. Or le mot latin qui signifie soleil est "Sol", et ce vaste système composé de "Sol"—le soleil—et de toutes ses planètes, a été appelé le système solaire.

Nous ne pourrions donc pas exposer convenablement l'histoire du soleil si nous ne connaissons pas l'histoire du système solaire, puisque la terre fait partie de ce système.

L'époque à laquelle il n'y avait ni terre ni soleil.

Vous vous rappelez que les hommes croyaient autrefois que la terre était plate et immobile, avec le ciel au-dessus d'elle, et le monde souterrain en feu, au-dessous. Quelle différence avec ce que nous savons maintenant: que la terre est une boule, et qu'elle fait partie d'un groupement de boules qui tournent continuellement autour du soleil.

Nous pouvons enfin, maintenant, prendre l'histoire de la terre à son début. Il nous faut remonter à une époque où il n'y avait encore ni terre, ni soleil, ni planètes!

A ces époques si lointaines, rien n'existait, qu'une sorte d'immense nuage de matière bien plus grand que n'importe quel nuage que nous ayons pu contempler, bien plus grand que tout ce qu'on peut figurer, et dont les plus savants parmi les savants ne peuvent représenter les dimensions. Quelqu'énorme qu'il pût être, ce n'était pourtant qu'un nuage. Si nous avions été là pour le voir, nous n'aurions pas su exactement qu'en dire, si ce n'est qu'il était là et qu'il était immense. Chacune de ses parties ressemblait à toutes les autres. Ce n'était qu'un nuage, et si l'on avait tenté d'en faire un dessin, on n'aurait pu en dessiner que le tour, parce qu'il n'y avait rien d'autre à dessiner.

La matière dont nous sommes faits se trouvait dans ce grand nuage.

Certains croient que ce nuage devait être très lumineux et très chaud, et capable d'éclairer et de chauffer par lui-même; mais d'autres, les plus nombreux, sont d'un avis opposé, et croient qu'au début tout au moins ce nuage, ou cette nuée, n'était ni lumineux, ni chaud, et qu'il était peut-être même très froid.

Je pense que vous devinez maintenant ce qui va suivre. Ce grand nuage était fait de la matière qui compose maintenant le soleil, et les planètes, y compris la terre, et même notre propre corps, ou encore la matière que vous tenez à la main et qu'on appelle du papier. Toute la matière qui, maintenant, forme le système solaire, le soleil et sa famille, existait alors dans ce grand nuage. Pourtant il n'y avait pas de

système constitué. La nuée n'avait pas de forme définie, et chacune de ses parties était absolument semblable aux autres.

Nous n'aurions rien trouvé d'autre à en dire si nous avions été là pour en parler, nous en personne, et non pas seulement la matière dont nos corps sont bâtis; c'est que toutes les parcelles dont le nuage était formé se trouvaient en mouvement. Il est probable qu'elles se précipitaient continuellement dans tous les sens et d'une manière fort désordonnée. Rien ne devait donc être moins semblable à un système quelconque que ce nuage de matière. Mais tout cela avait lieu il y a si longtemps, que nous ne pouvons pas plus nous en figurer l'ancienneté, que nous ne pouvons concevoir quelle était la grandeur réelle du nuage. Cependant, comme les époques succédaient aux époques, toutes les parcelles de matière qui constituaient le nuage finirent petit à petit par se mouvoir d'une manière moins désordonnée et plus régulière. Au bout d'une nouvelle période de temps, leur mouvement devint même si régulier, que l'immense nuée commença à s'enrouler, puis à tourner sur elle-même, suivant ce mouvement que l'on appelle la rotation.

L'époque à laquelle la terre commença à tourner sur elle-même.

Ceci vous rappelle que la terre tourne sur elle-même, ainsi qu'elle doit le faire, car le lent mouvement rotatoire du grand nuage a été la cause primitive du mouvement qui produit la nuit et le jour. A l'intérieur de ce nuage, la matière dont est faite la terre fut mise en mouvement et, depuis, elle a toujours conservé ce mouvement rotatoire; maintenant encore elle tourne toujours de la même manière, dans la même direction qu'au début. Mais il n'y

avait pas encore de terre alors, ni de soleil, encore moins de système solaire. Il n'y avait que ce grand nuage qui tournait sur lui-même.

Or, comme le temps continuait à s'écouler, la nuée commença à se rétrécir et à se contracter. Nous pouvons en être absolument certains, car nous savons que dans tout l'univers, toute parcelle de matière tâche d'attirer toute autre parcelle. C'est la raison pour laquelle une balle tombe par terre lorsqu'on la laisse aller, ainsi d'ailleurs que nous le verrons plus tard. Or, si toutes les petites parcelles de l'immense nuage s'attiraient les unes les autres, le nuage lui-même devait nécessairement se rétrécir, ou se contracter comme on dit, car les parcelles situées à l'extérieur étaient attirées vers l'intérieur par toutes les autres, sans qu'il y en eût d'autres en dehors pour les attirer à l'extérieur.

Nous avons décidé de rechercher d'où proviennent le soleil et la terre, et quel pouvait être leur aspect au commencement, mais avant de pouvoir le faire, il nous faut tout d'abord examiner un instant ce que l'on peut appeler les frères et soeurs de la terre, ces corps célestes qui eurent leur commencement en même temps que la terre et dont l'existence dépend également du soleil. Ces corps célestes, ainsi que le soleil et la terre, forment une sorte de petite famille, complète en elle-même et, dans une certaine mesure, indépendante du reste de l'univers. Cette petite famille, dont le centre est le soleil, appelé *sol* en latin, a reçu le nom de système solaire.

Quels sont donc ces autres corps célestes, assez semblables à la terre, et qui forment la famille du soleil?

Il y a de cela bien des siècles, les hommes qui aimaient à observer le ciel, re-

marquèrent que parmi les étoiles il y en avait quelques-unes qui se conduisaient d'une manière tout à fait différente des autres. Tous les corps célestes semblent, en effet, se lever à l'est et se coucher à l'ouest. Mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, cela provient simplement du fait que la terre, d'où nous les observons, tourne sur elle-même dans le sens contraire. En dehors de ce mouvement qui n'est qu'apparent, et non réel, les hommes remarquèrent que tous les corps célestes, sauf un petit nombre, semblaient éternellement fixés dans la même position. Si nous prenons par exemple les étoiles qui forment ce que les anciens appelaient la Grande Ourse, dont nous nommons une partie "le chariot", nous trouvons qu'en dépit des années, ces astres restent toujours à la même place. Il y a de cela des milliers d'années on a noté l'emplacement céleste des étoiles les plus brillantes, et autant qu'on peut l'affirmer sans examen plus approfondi, elles occupent encore maintenant les mêmes positions. Depuis, nous avons appris qu'en réalité elles se déplacent, mais elles se trouvent à une telle distance de nous qu'à l'œil nu on ne peut rien en remarquer, même après de longues années d'observation. Aussi toutes ces étoiles, sauf un tout petit nombre, reçurent-elles le nom d'étoiles fixes.

D'autre part, on remarqua quelques étoiles très brillantes, et, parmi celles-ci, la plus brillante de toutes, qui se conduisaient d'une manière toute différente. Loin d'être fixes, elle se déplaçaient, et leur mouvement pouvait être observé très facilement, suivi de jour en jour, de semaine en semaine. Tel mois, on pouvait observer l'une de ces étoiles au beau milieu de la Grande Ourse ou Chariot, pour ne plus l'y trouver du tout le mois suivant. Aussi donna-t-on un nom spécial à

ces astres qui se déplaçaient, ou erraient, à travers les cieux et qui, par conséquent, étaient si différents des étoiles fixes. On les appela des *planètes*, mot grec qui signifie "errantes". Parmi celles-ci, figurait l'étoile du matin, ou Vénus, qui dépasse en éclat toutes les étoiles fixes les plus brillantes. Une autre fut appelée Mars, du nom du dieu de la guerre, en raison de sa couleur rougeâtre rappelant celle du sang.

C'était une question bien difficile, pour les anciens observateurs des cieux, que d'expliquer le mouvement de ces planètes ou astres errants. Toutes sortes de théories très curieuses furent imaginées, dont aucune ne s'appliquait réellement à leur cas. La vérité, c'est que les anciens observateurs ne pouvaient posséder la clef du problème. Nous savons maintenant que ces planètes sont absolument différentes des étoiles fixes de toutes les manières, et que, de siècle en siècle, elles tournent et tournent autour du soleil exactement comme le fait la terre. Les planètes ne sont pas du tout des étoiles. Comparées aux étoiles elles sont encore beaucoup plus petites que ne le serait une tête d'épingle comparée au dôme du Panthéon. Elles ne brillent si fort que parce qu'elles sont très près de nous.

Si après les avoir réunies toutes ensemble, on les ajoutait à l'une des étoiles fixes, elles ne produiraient dans la masse de celle-ci aucune différence sensible. Mieux encore, elles ne brillent aucunement de leur propre lumière, mais seulement de cette lumière du soleil qui, frappant leur surface, est réfléchiée vers la terre, juste comme une balle qu'on lance sur un mur est rejetée par celui-ci. Ces planètes doivent toute leur lumière au soleil, et si nous nous trouvions à la surface de l'une d'elles, nous verrions la terre briller avec intensité, dans le ciel, et se compor-

ter comme une autre planète. En effet, la terre est une des planètes et brille grâce à la lumière du soleil, dans les mêmes conditions que toutes. Mieux encore, la terre est l'une des plus petites planètes.

Toutes les planètes, y compris la terre, tournent donc en cercle autour du soleil et constituent la famille que nous appelons le système solaire.

Ce système solaire est très isolé au milieu du vaste univers qui l'entoure. La plus proche des étoiles fixes est si éloignée de nous, que le rayon de lumière qui nous la fait apercevoir a mis en réalité trois ans pour nous parvenir; pourtant, la lumière possède une vitesse telle qu'elle fait huit fois le tour de la terre entière en une seconde. C'est bien là une des choses les plus étonnantes qu'on ait découvertes ces derniers temps, que le système solaire soit tellement isolé au milieu de l'univers et si loin du reste!

Toutes les planètes tournent autour du soleil, mais certaines d'entre elles sont beaucoup plus voisines de lui que d'autres. Ainsi que nous le savons, deux de ces planètes se trouvent plus près du soleil que la terre elle-même. Toutes les autres tournent autour du soleil à de plus grandes distances que la terre.

Et la lune? dira-t-on maintenant.

Eh bien, on ne saurait douter que la lune ne tourne autour de la terre juste comme la terre tourne autour du soleil. Par conséquent la lune aussi tourne autour du soleil; seulement, au lieu de tourner en ligne directe comme le fait la terre, il faut qu'elle tourne en outre continuellement autour de la terre. La lune fait donc bien partie, elle aussi, du système solaire. Nous pouvons aussi vous demander si les autres planètes ont des lunes ou non, et la réponse à cette question est qu'elles en ont, de sorte que toutes ces

lunes doivent également être comptées dans le système solaire.

La découverte de ces lunes n'est pas très ancienne. Elles ont été trouvées par le grand astronome italien Galilée, et furent pour ainsi dire la première récompense que lui valut l'invention du télescope, tube garni de verres à l'intérieur, dont on se sert pour examiner le ciel. Galilée observait la vaste planète appelée Jupiter, la plus grande de toutes, quand, à l'aide de son télescope, il remarqua ce que personne n'avait encore observé avant lui, quatre petites lunes! Comme il les observait de nuit en nuit, il put voir très distinctement qu'elles tournaient autour de la planète.

A certains moments l'une d'entre elles disparaissait tout à fait, parce qu'elle se trouvait derrière Jupiter, puis elle reparissait du côté opposé à celui où on l'avait vue en dernier. Ces lunes tournaient autour de Jupiter à des distances diverses de la planète, de même que les planètes tournent à des distances diverses du soleil; mais elles tournent toutes dans la même direction.

Les lunes, ou satellites, car on appelle de ce nom (qui signifie "gardes du corps") tout corps céleste qui, à l'exemple de la lune pour la terre, tourne autour d'une planète, offriront toujours un intérêt particulier, non seulement parce qu'elles ont été découvertes les premières, mais aussi parce qu'elles fournissent à Galilée un excellent argument. Il essayait en effet de convaincre les gens que la terre et les autres planètes tournaient autour du soleil, et ce fut un grand secours pour lui que de pouvoir prouver que Jupiter, à l'exemple de la terre, possédait des satellites qui tournaient autour de lui.

Depuis cette époque, on a découvert des satellites qui tournent autour de plusieurs autres planètes. Tous ces satellites doivent

être comptés dans la famille du soleil. Les deux planètes qui sont les plus proches du soleil n'ont pas de satellites; puis vient la terre qui en a un, comme nous le savons.

Quelques-unes des planètes qui tournent autour du soleil à une plus grande distance que la terre sont mieux dotées. L'extraordinaire planète appelée Saturne a neuf lunes, et depuis l'époque de Galilée, on a découvert que Jupiter avait encore trois satellites de plus, de sorte qu'avec sept lunes il est assez bien partagé. Les deux derniers de ces satellites ont été découverts au cours des dix dernières années et cet astre en a peut-être davantage.

La découverte des satellites des planètes qui composent la famille du soleil, est une des plus belles que les astronomes pouvaient faire; elle a dirigé les idées vers les réalités scientifiques d'où ont dérivé tant de progrès de tous les genres.

Les mondes qui gravitent autour du soleil.

Il serait utile, je pense, de dresser une liste des planètes qui composent le système solaire. Nous allons, dans le tableau ci-dessous, les ranger par ordre de distance du soleil, en commençant par la plus proche. En regard du nom de chaque planète, nous écrivons le chiffre, en kilomètres, de cette distance, le temps qu'elle met à tourner ou graviter, autour de lui, ainsi que le nombre de ses satellites.

Noms des planètes	Distance du soleil en kilomètres	Longueur de l'année	Nombre de satellites
Mercure	57,550,000	88 jours	0
Vénus	107,530,000	224 "	0
Terre	148,670,000	361 "	¼ 1
Mars	226,520,000	686 "	2
Jupiter	773,480,000	12 ans	7
Saturne	1,418,090,000	29 "	½ 9
Uranus	2,851,800,000	84 "	4
Neptune	4,478,470,000	165 "	1

Si nous examinons la troisième colonne, nous verrons qu'elle est intitulée: "Longueur de l'année". Nous saurons que cela signifie la longueur de temps nécessaire à la planète pour faire le tour complet du soleil, et nous nous servons pour cela des mesures qui nous sont les plus familières sur la terre. De sorte que lorsque nous disons que la longueur de l'année de Neptune est de cent soixante-cinq ans, nous voulons dire par là, que pendant que Neptune n'a fait qu'une fois le tour du soleil, la terre l'a fait 165 fois. Si donc nous avions pu faire un signe à l'endroit où Neptune se trouvait en l'an 1749, il viendrait juste d'y revenir en 1914. Quelle longue année n'est-ce pas?

Des centaines de petites planètes et des étoiles avec des queues de flammes.

Mais là ne s'arrête pas le nombre des membres de la famille du soleil, car on a découvert dans le cours du dernier siècle de très petites planètes, bien plus petites que la lune, et qui tournent toutes autour du soleil, entre Mars et Jupiter. Si on les réunissait toutes ensemble, et on les compte par centaines, leur volume serait bien inférieur à celui de la terre. A une certaine époque, on se figurait que tous ces petits corps célestes provenaient de la destruction de quelque grosse planète. Mais à présent on n'est pas bien certain que cette planète détruite ait jamais existé. En tous cas, toutes ces petites planètes doivent être comprises dans la famille solaire.

Elles sont toutes situées, rappelez-vous le bien, dans une partie spéciale du système solaire, et il n'est guère douteux que si nous pouvions reconstituer l'histoire de l'une d'elles, nous aurions fait en même temps l'histoire de toutes les autres.

Ce n'est pas tout, car le système solaire comprend encore un certain nombre d'astres extraordinaires, qui sont absolument différents de tous ceux que nous avons décrits jusqu'ici on les appelle comètes, d'un mot grec qui signifie *cheveu*, parce que lorsque nous pouvons les observer le mieux, elles nous semblent traîner de longues queues, ou de longues chevelures qui flottent dans le ciel, bien loin derrière elles.

Ces comètes tournent également autour du soleil et font donc partie aussi de sa famille; mais cela d'une manière très curieuse.

Aucune des planètes ne décrit réellement un cercle parfait autour du soleil, mais les voies qu'elles suivent ressemblent à un cercle sensiblement aplati d'un côté.

Les lumières qui fusent à travers le ciel.

Dans le cas des comètes, pourtant, cet aplatissement s'exagère, de sorte que le chemin, ou orbite, d'une comète décrit une ellipse très allongée.

A un moment donné de sa carrière, la comète est très voisine du soleil, et il s'en faut de peu pour qu'elle ne se précipite sur lui. Puis, après avoir tourné autour du soleil, elle s'en éloigne, bien loin, très loin, coupant droit à travers les orbites de toutes les planètes et passant à des millions de lieues au-delà de Neptune lui-même, alors elle change de direction et revient en arrière, mais elle fait tout de même bien partie de la famille du soleil.

Ce n'est pas encore tout. Vous avez certainement entendu parler de ce qu'on appelle les étoiles filantes, et par une nuit claire de novembre vous en verrez très certainement, ainsi qu'à certaines autres époques de l'année. Un trait de lumière semble jaillir d'on ne sait où, suivre un court

trajet dans le ciel et disparaître. Ce ne sont pas des étoiles du tout, mais de très petits corps, certains de la grosseur d'une boule de croquet, que la terre a attrapés au vol, pendant sa course à travers l'espace, et qui, entrant dans la couche d'air qui enveloppe la terre, y deviennent très chauds et très brillants. Ce qui reste d'eux tombe souvent sur la terre, et l'on peut en voir de nombreux spécimens dans les musées. Il semble bien que dans tout l'espace qui occupe le système solaire il existe d'innombrables quantités de ces petits corps, appelés météores, d'un mot grec qui signifie *élevés haut*; certains ne sont pas beaucoup plus gros qu'un grain de sable, d'autres sont de la taille d'une balle de fusil, d'un caillou ou d'une boule de croquet, d'autres parfois sont beaucoup plus gros. Ces météores tournent aussi autour du soleil, et font donc partie de sa famille. Au mois de novembre, la terre se trouve traverser l'orbite que suivent un très grand nombre de ces petits corps errants, et c'est pourquoi l'on voit davantage d'étoiles filantes en novembre.

Un fait très intéressant, c'est qu'une célèbre comète dont l'orbite était bien connue, disparut il y a quelque temps, et l'on sait à présent que le long de cette orbite se trouve une grande quantité de ces petits corps semblables à des cailloux. Il est certain que ce sont les restes de la comète détruite.

Nous avons parcouru la liste des différents corps, qui forment le système solaire: "Sol", le soleil lui-même, au centre; les planètes autour de lui; les satellites des planètes tournant autour de celles-ci; les toutes petites planètes qui se trouvent entre Mars et Jupiter; les comètes, et une multitude de tout petits corps pareils à des cailloux. Tout cela constitue la grande famille dirigée par le soleil. Autant

que nous pouvons en juger, tout cela tourne dans la même direction autour du soleil; tous ces corps célestes tournent sur eux-mêmes comme la terre, et dans la même direction; leurs satellites tournent autour d'eux dans le même sens, et le soleil lui-même tourne dans la même direction.

Cette vaste famille solaire dont, à notre point de vue, les membres les plus importants sont naturellement le soleil et la terre, est, comme nous l'avons vu, très isolée dans l'univers. Mais elle ne reste pas à la même place. Nous savons à présent que le soleil, et avec lui toutes les planètes et tous leurs satellites, se déplacent dans l'espace à la vitesse énorme d'environ 20 kilomètres par seconde.

Bien qu'à l'époque où nous vivons, le système solaire se trouve très isolé dans l'univers, nous n'avons aucune raison de croire qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours de même.

La création de la terre.

Et maintenant nous devons nous poser la grande question: d'où viennent le soleil et la terre, et quel était leur aspect, au commencement? Pendant très longtemps, les hommes crurent que le système solaire, y compris le soleil et la terre, avait toujours eu l'aspect qu'il a maintenant. Personne aujourd'hui ne pense plus de cette façon. Nous croyons qu'il est devenu peu à peu ce qu'il est, et nous pouvons nous faire une idée assez juste de la manière dont il l'est devenu. Maintenant, pour nous figurer ce que pouvait être le système solaire à ses origines, il suffit de prendre un télescope et d'examiner le ciel. On y voit des milliers et des milliers de corps célestes extraordinaires, qui se trouvent posséder encore la forme que revêtait le système solaire, il y a de cela

d'innombrables siècles. Ces corps sont appelés nébuleuses, du mot latin *nebula*, qui signifie nuée. Ils ressemblent à de petits nuages flaconneux et brillants, perdus dans le firmament, certaines nébuleuses peuvent être aperçues à l'oeil nu, et ressemblent à des étoiles, bien que très différentes des étoiles. On comprendra aisément que si un grand nombre d'étoiles se trouvaient groupées à une grande distance de la terre, elles apparaîtraient sous la forme d'une petite nébuleuse, brillante, et que si on examinait ce petit nuage à l'aide d'un télescope très puissant, on verrait qu'il est formé en réalité d'un essaim d'étoiles. Toutefois nous sommes certains, par l'examen de la lumière qu'elles nous envoient, que le ciel contient au moins 120,000 nébuleuses réelles. Ce ne sont pas du tout des essaims d'étoiles, mais des nuages de matière incandescente. Une nébuleuse ressemble à un vaste brouillard de feu. Celles que nous apercevons dans les cieux possèdent les formes et les dimensions les plus diverses. Un grand nombre d'entre elles sont beaucoup plus vastes, des centaines ou des milliers de fois plus vastes que l'espace tout entier occupé par le système solaire. Un grand nombre d'entre elles, la moitié très probablement, ont exactement la forme d'une coquille d'escargot, c'est-à-dire à la fois aplatie et enroulée en spirale. Ce sont les nébuleuses spiroïdales. Vous savez ce que c'est qu'un escalier en spirale. Pourtant les nébuleuses spiroïdales ne devraient jamais recevoir ce nom, car elles ne ressemblent en rien à un escalier en spirale. Elles sont complètement plates, sans aucune épaisseur. Si l'on examine plus attentivement certaines de ces nébuleuses spiroïdales, on y aperçoit de place en place des points plus brillants, qui portent à croire qu'à certains endroits la brume de feu est de-

venue plus épaisse qu'à d'autres. Souvent ces points brillants sont si étendus et si lumineux qu'ils ressemblent à des étoiles; et en effet, ce sont là probablement des étoiles. Il est probable que ces étoiles ont été formées par des nébuleuses. Si l'on pouvait contempler le système solaire d'une très grande distance, on constaterait aussitôt qu'il présente des particularités nombreuses et remarquables. En premier lieu, on observerait que tous les mouvements dont il est animé se font dans une seule direction, comme on l'a déjà dit. Puis, on remarquerait que le système solaire est aplati.

Toutes les planètes tournent autour du soleil sensiblement dans le même plan. On sait que si l'on prend deux cerceaux, on peut les entrer l'un dans l'autre de telle sorte que l'un étant placé debout par terre, l'autre soit posé en travers du premier; ainsi, tout ce qu'on ferait circuler le long du premier cerceau voyagerait continuellement de haut en bas et de bas en haut, tandis que tout ce qui suivrait le second cerceau, irait continuellement en rond et horizontalement. On ne trouve rien de pareil dans le système solaire: ce dernier est aplati comme le serait un ensemble de cerceaux de grandeurs différentes, posés tous à plat sur le sol, à l'intérieur les uns des autres et les nébuleuses spiroïdales sont également aplaties.

Un autre fait remarquable, c'est que la matière dont le soleil est constitué est exactement la même dont sont constituées les diverses planètes. Ne dirait-on pas que toutes les planètes, y compris notre petite terre, ont fait partie du soleil? Les savants en vinrent donc à penser que les fragments de matière qui constituent maintenant les planètes ont dû être arrachés, d'une manière ou d'une autre, au soleil, et qu'au fur et à mesure qu'ils se

refroidissaient, ils se solidifièrent et commencèrent à voyager en rond autour de lui.

Nous savons maintenant que ce n'est pas là ce qui se produisit; mais nous savons aussi que l'idée qui a inspiré cette conception est juste.

— o —

LES BILLETS DE LA BANQUE D'ANGLETERRE

CE n'est pas dans les habitudes de la Banque d'Angleterre de profiter, ou même de sembler vouloir le faire, d'accidents pouvant survenir aux billets émis par elle, et même s'il y a une possibilité d'établir l'identité de l'un d'eux le nécessaire est immédiatement fait.

Même lorsqu'un billet est entièrement détruit les preuves évidentes sont acceptées et le remboursement effectué. Un billet perdu est, dans certains cas, payé, et il est arrivé aux administrateurs de cette banque de perdre une somme de trente mille livres par suite de leur décision dans un cas comme celui cité plus bas.

Un administrateur de banque déclara avoir perdu un billet de cette importance, comme il versa une indemnité pour le cas où le billet serait retrouvé le montant lui en fut remboursé.

Plusieurs années après sa mort un inconnu présenta le billet soi-disant perdu. Il était authentique et la banque eut à l'accepter puisqu'il était payable au porteur et que les héritiers de l'administrateur qui avait perdu le billet ne voulaient accepter aucune responsabilité; de cette façon le montant ne put être récupéré.

— o —

LE VIEUX POILU

SUR un point du front fréquemment cité dans les communiqués, par un matin pluvieux d'automne, trois hommes, chargés de récipients remplis de vivres, suivaient les boyaux conduisant aux tranchées de première ligne. A un carrefour, ils croisent un soldat littéralement enfoui dans un vieux "ciré". On n'aperçoit sous la pluie qui tombe que sa pipe et le bout de sa barbiche grise qui sortent du capuchon rabattu.

Les deux premiers le dépassent, mais une idée vient au troisième qui s'arrête et dit au poilu :



La rencontre du général.

— Eh ! le vieux, qu'est-ce que tu fais là ?

Le vieux répond :

— Rien, je me promène .

— Ah ! et où que tu vas comme ça ?

— A l'avant.

— Bon, nous aussi. Dis donc, vieux, tu vois comme nous sommes chargés, aide-nous donc à porter le frichti aux copains,

puisque t'as rien de mieux à faire.

Celui-ci, sans se faire prier, empoigne un seau et une pile de gamelles, et suit les cuisiniers.

A la queue leu leu, les quatre hommes atteignent la tranchée où les fantassins attendent tranquillement leur repas sûrs qu'ils sont de le voir arriver à l'heure.

En apercevant le vieux poilu faisant office d'aide-cuisinier, l'officier qui commande les éléments avancés ne peut dire que ces mots :

— Mon général !...

C'était, en effet, le général commandant la ...e division qui, suivant une habitude dont il est fier, allait se rendre compte incognito de ce qui se passait en première ligne.

En constatant leur méprise, les cuisiniers faillirent lâcher leur seau de rata, mais, en riant, le général les rassura.

Et, toujours, on parlera au ...e colonial, du "vieux poilu" qui, certain soir, participa à la corvée de la soupe.

Une compagnie de vues animées possédée, en Californie, une vraie ménagerie qui couvre plus de 400 acres de terre. On y voit des lions, des léopards, des singes et d'autres animaux sauvages que selon la disposition, des lieux et conformité du sol, on croirait voir vivre en pleine liberté, quoique toujours enfermés dans le parc. Les vues projetées sur l'écran donnent aux spectateurs l'illusion des pays sauvages.



LES OMBRELLES



LES ombrelles existaient déjà au 17^{ème} siècle. Elles avaient en ce temps, 4 pieds de haut (à parir du manche) sur 4 verges de circonférence. Elles pesaient 4 livres et une seule se vendait 8 à 12 piastres.

Primitivement, elles étaient faites de cuir léger, d'une soie qu'on huilait, ou de papier glacé.

C'était un véritable accessoire de la maison et un vrai héritage qu'on se léguait de générations en générations.

En 1780, les manufacturiers de Paris diminuèrent un peu leur forme, et remplacèrent le matériel trop dispendieux qui servait à les couvrir, par un autre matériel beaucoup moins coûteux.

Quant à la couleur de ces ombrelles, elle était très simple d'abord vu le temps de la révolution, mais petit à petit, les couleurs jaune, rose, bleu et vert, s'implantèrent et devinrent à la mode, à la grande satisfaction du bon peuple.

BRODEUR D'OEUF

L'IDÉE qu'on puisse broder un oeuf, amène tout d'abord le sourire. Il ne s'agit pourtant pas d'une plaisanterie, mais bien du talent tout particulier d'un brave octogénaire, M. Duhomme, qui habite avec son fils, curé de Martin-Eglise.

M. Duhomme dessine d'abord sur un

oeuf plein, le motif qu'il se propose de reproduire, puis à l'aide d'une aiguille très fine, il perce des trous en suivant le tracé. Ensuite, il vide l'oeuf en le gobant. Reste à broder le dessin. Pour cela l'artiste emploie une soie très fine, qu'à force de patience, il parvient à nouer, à l'intérieur de l'oeuf, sans briser la frêle coquille.

Les souverains belges ont reçu deux oeufs ainsi brodés qui leur avaient été envoyés par notre compatriote. L'oeuf destiné au roi a été percé de 410 trous d'aiguille et celui de la reine de 460. Dans chacun de ces trous 20 fils de soie ont été passés. Le travail a demandé pour chaque oeuf, deux à trois mois.

M. Duhomme en brode deux autres qu'il destine à deux généraux français et belges. Ajoutons qu'à Rouen, le Musée Commercial, de la rue Saint-Lô, et le Musée d'art Normand possèdent des échantillons du talent si original de l'ingénieur vieillard.

CURIEUSES TAXES ANCIENNES QUI REPARAISSENT

DANS les archives du gouvernement de Hollande, on retrouve des ordonnances très curieuses au sujet de certaines taxes établies alors dans ce pays.

En 1666, on imposa une taxe assez forte sur toutes les personnes qui voyageaient dans le pays, soit par terre, soit

par eau. Cette taxe était encore en vigueur en 1791.

En 1674, une ordonnance établit une taxe spéciale de 5 cents à payer par chaque personne entrant dans une taverne avant midi. Par cette même ordonnance, les personnes s'assemblant après 3 heures du soir dans une maison privée, dans le but de se divertir, ainsi que toutes les personnes fréquentant les théâtres et autres lieux d'amusements, devaient payer cette même taxe de 5 cents par tête.

Il y eut aussi une taxe sur les mariages et sur les décès. Le montant de cette taxe variait suivant la situation et la position des personnes. Lorsqu'une personne était enterrée dans une autre localité que celle où elle avait vécu, la taxe à payer par l'exécuteur testamentaire était doublée.

Il y a quelques années ces taxes nous auraient semblé bizarres, mais aujourd'hui, depuis la guerre, ces taxes et d'autres encore ont été remises en honneur un peu dans tous les pays, et l'on voit maintenant une taxe semblable à celle de 1666 et une autre semblable à celle de 1674.

En effet, maintenant, l'on ne peut plus voyager en chemin de fer ni en bateau sans payer une taxe spéciale, et pour entrer dans un théâtre ou n'importe quel autre lieu d'amusements on paie moins que l'on payait en 1674 mais l'on paie quand même une taxe. Comme de nos jours l'on va bien plus souvent au théâtre qu'autrefois, cela revient au même.

Mais la plus curieuse des taxes imposées en Hollande fut celle imposée en 1684, sur les souliers et toutes autres sortes de chaussures. Dans le but de prévenir la fraude, pour qu'aucune paire de souliers n'échappe à la taxe, chacun de ces articles indispensables à l'homme, était estampé sur la tige avant de sortir de chez le fabricant.

L'étampe comportait la marque du fabricant et le sceau de l'officier percepteur de la taxe. Le montant payé était gravé sur l'extérieur de la tige de chaque soulier pour que les officiers percepteurs puissent toujours le voir. La taxe était établie d'après la quantité de cuir employé, aussi l'on peut dire qu'à cette époque il était avantageux d'avoir de petits pieds.

— o —

UN GATEAU DE NOCES MONUMENTAL



Les américains ont des idées ingénieuses.

Récemment, dans un mariage, les invités furent émerveillés par un gâteau gigantesque, commandé par les nouveaux

mariés.

Cette belle pièce de pâtisserie, ne pesait pas moins de 300 livres. Une petite cathédrale, faite en sucre blanc, surplombait le tout, on pouvait parfaitement entendre, par les portes ouvertes, des airs de musique, tel que la "Marche Nuptiale" et les "Récits de Hoffmann" qu'une petite boîte à musique mue par l'électricité, répercutait au dehors à la grande joie du nouveau couple et des nombreux invités.

— o —

COINCIDENCES EXTRAORDINAIRES

Le détroit de Menai est un petit bras de mer qui sépare l'île de Caernarvon, au nord-ouest du pays de Galles, dans la mer d'Irlande. Sa longueur est d'environ 16 milles et sa largeur varie entre 200 et 450 verges. Deux ponts relient l'île d'Anglesey à la côte. Le 5 décembre 1664, un bateau qui traversait ce détroit de Menai,

ayant à son bord 21 passagers, toucha un rocher et fut perdu. Un seul homme put échapper au naufrage, ce fut un nommé Hugh Williams.

116 ans plus tard, jour pour jour, le 5 décembre 1780, un autre bateau portant un assez grand nombre de passagers, fit naufrage au même endroit et dans des circonstances identiques. Cette fois comme la précédente, tout le monde périt sauf une seule personne, un nommé Hugh Williams. Ce fait est absolument véridique et a été constaté par les autorités locales. Une troisième fois, 40 ans plus tard, le 5 décembre 1820, un bateau ayant à bord trente personnes, fit encore naufrage dans les mêmes conditions et au même endroit. Comme lors des deux naufrages précédents, un seul homme put être sauvé et c'est encore un nommé Hugh Williams.

Ces coïncidences sont très connues dans la région, et certifiées dans les registres des localités voisines du lieu de ces naufrages.

— o —

LES ANIMAUX QUI S'ENIVRENT

Le singe aime énormément la bière. On rencontre parfois dans les rues, surtout en Europe, des joueurs d'orgues de barbarie qui sont accompagnés d'un singe. Ce dernier loin d'être excité, se tient tranquillement assis dans un coin sur l'orgue. C'est le résultat de la bière que lui a donné son maître pour l'endormir.

Dans les pas chauds, les naturels quand ils vont à la chasse aux singes, ont soin de cacher dans la broussaille, des pots remplis de bière; bientôt les singes les découvrent et en boivent jusqu'à ce qu'ils deviennent chancelants ou plutôt enivrés; ce qui fait leur malheur car ils sont alors faciles à capturer.

On a vu certains ours ne danser qu'à près qu'on leur eût donné à boire plusieurs chopines de bière. L'éléphant aime les liqueurs fortes. Le whisky et le brandy sont employés comme médecine chaque fois qu'une de ces bêtes est malade. Ainsi on fit boire dernièrement 7 pintes de brandy à un éléphant malade qui fut sauvé.

— o —

POISSONS CONTRE MOUSTIQUES

DES milliers de moustiques ou marigouins infestaient les plantations de riz de l'île de Madagascar.

Le docteur Legendre, savant très estimé et bien connu du monde médical de Paris, a conçu l'idée d'affranchir les contrées infectées des fièvres des marais, en introduisant dans les cours d'eau différents, des cyprins, poissons du genre carpe qui sont très friands de moustiques et de leurs oeufs. En cinq mois de temps, les 500 poissons s'étaient accrus, au nombre de 10,000 qui détruisirent à peu près tous les moustiques; dans la suite, ce poisson fut si abondant que les indigènes en firent la pêche et ce fut pour eux, un plat additionnel très goûté.

— o —

LA COURONNE ROYALE DE HONGRIE

DANS la Hongrie qui forme avec l'Autriche, la monarchie Austro-Hongroise, était jadis une royauté unique. On l'appelait aussi Transleithanie ou encore pays de la Couronne de St-Etienne.

L'histoire de ce pays plein de mystère et de vénération est, on peut dire, l'une des plus romanesques qui ait jamais existé.

té. Plus de 50 rois l'ont gouverné à tour de rôle dans la période de 800 ans.

En 1848, ce royaume s'était effondré lorsque Kossuth, ardent patriote Hongrois, maître de la situation, vendit, dit-on, tous les objets précieux et les bijoux aux Turcs, et l'argent devait servir à provoquer une révolution contre l'Autriche.

La Couronne royale ayant disparue durant la révolution de l'année 1849, un comité se forma et pendant cinq années consécutives, on fit des recherches, en fin de retrouver une trace quelconque de l'emblème sacré disparu.

Un prisonnier hongrois, sous condition qu'il aurait la vie sauve, s'offrit à indiquer aux chercheurs la place où était cachée la couronne précieuse. Il conduisit les membres du Comité sur la frontière de Serbie, à Orsova où il leur montra un arbre sous lequel la Couronne avait été enfouie par Kossuth, lui-même, durant l'insurrection.

— o —

LE ROLE DE LA FEMME EN AFRIQUE

LIVINGSTONE, voyageur et missionnaire écossais, explorateur du Zambèze et du Congo, parle ainsi de la femme dans ce pays :

C'est elle qui nourrit et entretient son mari et sa belle-mère à laquelle elle fournit en plus tout le bois à brûler.

Il arrive souvent qu'un mari a cinq femmes; ce n'est pas à dire qu'il est mieux servi pour cela, au contraire; lorsqu'il demande quelque chose à la première, celle-ci l'envoie à la deuxième qui, à la troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il devienne enragé. Alors il monte sur un arbre et de colère il se met à crier :

“Je croyais avoir cinq femmes, mais ce ne sont que cinq sorcières!

Si une femme frappe son mari, pour le punir, elle sera forcée de le porter sur son dos, depuis la place publique, où ils furent convoqués tous les deux jusqu'à sa maison, au milieu des applaudissements de la foule.

— o —

LE PAIN D'ÉPICE

Le Pain d'épice connu sous le nom de “gingerbread”, en anglais, est aussi communément appelé *Nonnettes*. C'est un dessert délicieux qui a une grande vogue en France et une place choisie à chaque table bien garnie.

Le Pain d'épice est fait de miel, de farine de seigle, et d'épices, mais il n'y rentre point de melasse connue dans le pain d'épice anglais. Au point de vue médical, c'est un dessert très recommandé.

Chose très bizarre, les inventeurs de pain d'épice n'étaient ni pâtisseries, ni boulangers, mais grands seigneurs de Bourgogne.

Ils guérissent certaines maladies communes, au moyen de petits gâteaux très agréables au goût; la bourgeoisie puis les paysans suivirent bientôt leur exemple.

Dijon fut la première ville de France où l'on bâtit une boulangerie pour la fabrication du pain d'épice. Les boulangers firent de bonnes affaires, quelques-uns même s'enrichirent très vite.

Aujourd'hui, on compte 7 grandes manufactures de pain d'épice dans cette même ville.

Il y a aussi, chaque année, à Paris, la foire aux pains d'épice. Le monde s'y rend en foule, et chacun y achète son pain d'épice traditionnel.

— o —

COMBIEN les ACCIDENTS COUTENT AUX ETATS-UNIS

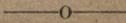


ON ne connaît pas définitivement le nombre exact de travailleurs tués ou blessés annuellement aux Etats-Unis.

Les autorités les mieux renseignés estiment cependant que le nombre de morts survenus par accidents, est de 40,000 à 45,000. et que les accidents non fatals ont fait perdre aux blessés 200,000,000 de jours.

Estimant la vie de chaque individu à \$5,000 et déduisant deux dollars comme dédommagement de salaire quotidien de ceux blessés seulement la perte annuelle que la nation doit supporter se monte à la somme colossale de 600,000,000 de dollars.

Ceci est le montant qui d'une façon ou d'une autre, doit être chargé aux différentes industries où les accidents sont survenus.



LA MONTAGNE QUI CHANTE

C'EST en plein Sahara qu'elle se trouve, dans la Hamada, ou le Désert Rouge, qui s'étend non loin de Ghadamès, sur les confins de la Tunisie et de la Tripolitaine. Là, se dresse une hauteur abrupte et d'aspect sombre, le mon Jetko, auquel les indigènes ont donné le nom de "Montagne qui chante".

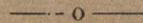
Une caravane est-elle en marche et s'approche-t-elle de l'oasis qui étale sa verdure au pied de la montagne, que celle-ci fait entendre un bruissement très net.

Jamais les indigènes n'éprouvent le moindre doute; quand la montagne chante, c'est qu'une caravane ne va pas tarder à paraître. Est-ce le bruit des pas des hommes et des animaux qui se répercutent

de très loin sur les parois de cette cime? Il se peut, mais c'est là un mystère du désert, qui n'est pas encore élucidé.

On peut en rapprocher un autre phénomène, non moins curieux, qui annonce aussi l'approche d'une caravane: ce sont certains nuages sombres et allongés qui apparaissent dans le ciel. On les appelle les "nuages porteurs de messages".

Les Touareg peuvent dire, en les examinant, de quelle direction arrive la caravane et quelle est son importance. Il paraît que, d'après ces indices, ils ne se trompent jamais.

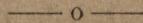


L'AMMONIAQUE ET LE FEU

L'AMMONIAQUE a un pouvoir efficace contre le feu et peut arrêter un commencement d'incendie.

Un bidon de benzine prit feu dans une blanchisserie, qui fut inondée aussitôt par feu et flammes.

Une pharmacie se trouvant la porte à côté, on s'y procura un gallon $\frac{1}{2}$ d'ammoniaque que l'on jeta dans le feu qui fut éteint instantanément; les flammes se transformèrent en une fumée abondante et épaisse.



LES MYSTERES DE LA NUIT ET LES SUPERSTITIEUX

IL existe à Ceylon, aux Indes, un oiseau de nuit mystérieux de mauvaise augure et qui est une source de malheur. Il est peu connu des naturels même; il pousse la nuit, des cris lugubres et apeurants que les Indiens considèrent comme un présage de quelque mort ou de malheur.

Dans le désert de Gobi, des voyageurs

ont certifié avoir entendu, la nuit, des bruits insolites bien haut dans les airs, tel qu'un cliquetis d'armes et de sons guerriers. Si par malheur, quelques-uns d'entre eux, se séparaient du restant de la caravane, ils entendaient des voix qui les appelaient par leurs noms et peu à peu les attireraient dans le désert où ils se perdirent et moururent. D'autres fois c'étaient des bruits de pas de chevaux.

Tous ces bruits, disent les superstitieux, sont des esprits mystérieux qui hantent le désert.

Le cri du hibou est aussi regardé par beaucoup comme une mauvaise prédiction et tout cri, jeté, la nuit, par cet oiseau, serait un signe de quelque malchance pour ceux qui l'ont entendu.

COMMENT ON DINE EN TURQUIE

DANS les maisons ordinaires en Turquie, on ne se sert ni de tables ni de chaises. Quand la famille, (les hommes et les enfants mâles seulement) veulent prendre un repas, ils s'assient sur des coussins placés sur un banc d'une hauteur d'environ 18 pouces.

On apporte alors devant eux un grand plateau en bois, en cuivre ou en argent, suivant la position de fortune de la famille. Sur ce plateau se trouve un grand bol et chacun se sert lui-même en puisant dans ce plat. Après ce premier mets, on sert un grand plat contenant du mouton, du gibier, de la volaille, le tout cuit ensemble.

Lorsqu'un étranger est invité à prendre un repas dans une famille turque, c'est un grand honneur pour le chef de famille de tirer lui-même de ce plat un morceau de viande qu'il présente à son convive.

Les Turcs et les arabes, en général, bien que fréquentant souvent les européens, ont toujours conservé jalousement ces coutumes bizarres.

REMARQUABLES HONORAIRES DE MEDECINS



Il va sans dire que l'art médical est un des plus payants qui existe. Les études coûtent cher au futur médecin, mais plus tard cette profession comblera largement ses dépenses, s'il a les qualités voulues pour se faire une bonne clientèle.

A ce sujet, voici quelques honoraires remarquables de médecins :

Le Dr Keys, médecin bien connu de New-York, fut invité par la famille des Vanderbilts à faire avec eux une tournée, en yacht, et en même temps fut le médecin de la famille, durant le voyage.

Il reçut comme honoraires, pour soins donnés, la jolie somme de 60,000 dollars.

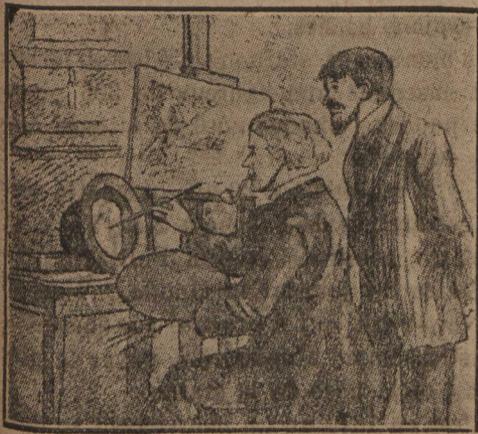
Pour deux jours de soins médicaux donnés au Czar et à la famille royale, le médecin toucha 75,000 dollars!

Rockefeller, roi du pétrole, ce multimillionnaire, offrit 5,000,000 de dollars au médecin qui serait capable de le guérir de la maladie chronique des intestins dont il souffrait, et remplacer ses organes intestinaux usés par de nouveaux, ne pouvant plus supporter la moindre nourriture.

Mais les honoraires les plus fabuleux jusqu'ici payés, furent pour le Dr Gale, médecin aveugle mais masseur, extraordinairement adroit et qui rendit saine la jambe d'un millionnaire de New-York. Comme honoraires il reçut 250,000 piastres.

LE CHEF-D'ŒUVRE IMPREUVU

LES oeuvres les plus belles ne sont pas toujours le résultat d'un travail assidu ou de la volonté, bien au contraire, et, si l'on prenait parmi les productions de l'esprit et de l'art celles qui sont considérées comme des chefs-d'oeuvre, on serait certainement fort surpris de voir que leurs auteurs les ont généralement créées sans la moindre peine, inspirés par leur génie; parfois en se jouant, et même par hasard.



Portrait de Corot par lui-même. (Galerie des Offices).

Certainement Rembrandt, en peignant son tableau des *Syndics des drapiers*; Watteau, son *Embarquement pour Cythère*; Ingres, son *Portrait de Bertin* ou Millet, son *Homme à la houe*, ne pensèrent pas plus faire un chef-d'oeuvre que Corneille en écrivant le *Cid*, Molière, le *Misanthrope*, ou Pascal, les *Pensées*.

Ils cherchèrent à exprimer ce qu'ils sentaient dans l'enthousiasme de leur génie

et y réussirent. Enfin le hasard lui-même se charge de faire naître des oeuvres parfaites et souvent de la façon la plus imprévue, témoin ce chapeau qui fut mis en vente chez un marchand de tableaux et dont le fond était orné d'une exquise peinture de Corot.

Voici comment le maître fut amené à illustrer ainsi l'humble couvre-chef:

C'était en juin 1874, à Ville-d'Avray. Corot peignait un paysage et à ses côtés était assis un acteur de ses amis, qui avait posé son chapeau sur le sol. Corot, par mégarde, laissa tomber un de ses pinceaux, qui fit une tache sur le satin dont était doublé le feutre. La tache était bizarre, de forme imprévue: le peintre eut alors l'idée de l'arranger, et c'est ainsi qu'il décora le chapeau de l'acteur, qui en fut enchanté. Mais, où l'histoire devient encore plus plaisante, c'est que cet ami qui, dit-on, s'appelait Cléophas, devint dans la suite marchand de tableaux.

Et voilà comment naît une vocation.

— o —

Le littoral de la Côte de Queensland (colonie australienne) est très humide et pour cette raison très propice pour la culture du riz. Durant le temps de sa maturité, il tombe de temps à autre 2 ou 3 grosses averses, de sorte que le terrain se trouve continuellement arrosé; c'est tout le contraire, aux Indes, où il faut sans cesse arroser les plantations de riz si l'on veut en retirer une bonne récolte.

UN JEU DE DAMES GEANT

ON s'est efforcé un peu partout de trouver d'agréables distractions pour les convalescents. Il faut qu'ils vivent surtout au grand air, afin de prendre rapidement des forces pour retourner au front, il faut qu'ils ne s'ennuient point.



Le jeu de dames.

Puisque les journaux ont, à maintes reprises, vanté la parfaite organisation des services des ambulances et des hôpitaux britanniques, citons à cet égard une des nouvelles trouvailles. Dans quelques stations de convalescents établies en Ecosse, on a imaginé des jeux de dames spéciaux pour blessés.

Le damier est en plein air et peint sur un plancher. Les pions ont des dimensions géantes : ils sont à peu près aussi larges qu'un chapeau.

Les soldats qui font une partie de dames sont obligés de se tenir continuellement en mouvement et ils font avancer leurs pions avec des cannes.

De la sorte, leur esprit demeure occupé, tandis qu'ils prennent un peu d'exercice.

UNE STATUE GIGANTESQUE

TOUT le monde a entendu parler de la statue gigantesque, représentant "La Liberté éclairant le monde". Cette oeuvre magnifique en bronze, offerte par la République Française aux Etats-Unis, comme gage de fraternité, est l'oeuvre de Bertholdi sculpteur français, né à Colmar, en Alsace ; elle a été élevée en 1886 sur l'île Bedloe, dans la rade de New-York.

Les citoyens américains sont, à juste titre, fiers de cette statue qui a failli être détruite pendant les récentes explosions de New-York. Heureusement un seul shrapnell l'a atteinte, et le chef-d'oeuvre français reste toujours debout, en dépit des explosions provoquées, sans doute, par des espions boches.

Le monument, statue et piédestal, mesurent ensemble une hauteur de 306 pieds et 6 pouces ; chaque côté de la base mesure 40 pieds.

Il y a maintenant 30 ans que cette statue est arrivée de France à New-York, et c'est un hongrois, Joseph Pulitzer, propriétaire du journal le Monde, "World" de New-York, qui a procuré par souscriptions la somme nécessaire à payer le piédestal et la pose de la statue.

C'est en 1874 qu'un mouvement se dessina en France pour offrir à l'Amérique un souvenir lorsqu'elle fêterait le centenaire de son indépendance. L'idée fit vite son chemin et peu de temps après Bertholdi commençait le fameux chef-d'oeuvre qui rend son nom immortel.

Bertholdi est mort en 1904, âgé de 70 ans ; il était officier de la légion d'honneur.

La Colombie Anglaise produit annuellement pour plus de \$25,000,000 de cuivre.

LE MEILLEUR AVIATEUR RUSSE

LE général Kaulbars, surnommé le père de l'armée russe, est aujourd'hui âgé de 80 ans. Malgré ce grand âge, c'est le meilleur des aviateurs russes, et il est le véritable organisateur du corps des aviateurs de son pays.

Voici quelle est la brillante carrière de cet aviateur surprenant de 80 ans.

Durant plus de 55 ans, cet homme extraordinaire a, comme soldat, officier ou général, pris part à sept grandes guerres et à plus de 80 batailles. On se souvient encore du rôle brillant qu'il a joué dans la guerre russo-japonaise.

C'est comme général de cavalerie qu'il a gagné sa grande renommée, mais il a été aussi un ingénieur civil très distingué et un explorateur audacieux.

Il avait plus de 60 ans quand il a commencé à s'occuper de l'aviation, et il a été un des fondateurs du célèbre *aéro-club impérial russe*.

Il fit ses premiers essais avec des ballons, mais il fut le premier personnage officiel à reconnaître la valeur des aéroplanes au point de vue militaire. Il passa plusieurs années en France pour acquérir à fond cette science de l'aviation et pendant son séjour il suivait assidûment toutes les réunions d'aviateurs.

Ce fut lui qui organisa en 1910 la première course pour aéroplanes entre Pétrograde et Moscou, et ce fut grâce à son influence et à son énergie que le gouvernement russe se décida à établir près de Pétrograde un aérodrome immense. Cet aérodrome est assurément le plus grand et le mieux équipé du monde. C'est lui également qui a fait créer et établir l'é-

cole d'aviation spéciale destinée aux hydroplanes.

Depuis la guerre, malgré son âge, il ne s'est pas contenté de diriger le corps des aviateurs, il a aussi fait personnellement de nombreux raids au-dessus des tranchées allemandes et autrichiennes pour bien se rendre compte de la supériorité des aéroplanes sur les dirigeables.

On peut juger de son activité et de son énergie en constatant qu'il a essayé personnellement et fait adopter 17 types différents de modèles d'aéroplanes. Dans ses nombreuses envolées il a *bouclé la boucle* plus de cinquante fois.

Dans le courant de l'année 1915 il reçut malheureusement de sérieuses blessures à la suite d'un atterrissage effectué dans de très mauvaises conditions, au retour d'un raid de reconnaissance au-dessus des tranchées et des positions allemandes.

Mais il fut vite remis de ses blessures, et, sitôt guéri, il partit faire un voyage en Angleterre et en France pour étudier les perfectionnements apportés aux aéroplanes. Durant son séjour, tant en France qu'en Angleterre, il exécuta plusieurs raids aériens avec les nouveaux modèles qu'il étudiait.

Alors que la plupart de ses contemporains plus jeunes restaient sceptiques et ne croyaient pas à l'avenir des aéroplanes, le général Kaulbars employa une activité extraordinaire pour leur démontrer leur erreur et il y a réussi d'une façon complète.

Aujourd'hui, grâce à lui, les aviateurs russes sont supérieurs aux aviateurs allemands.

UNE CHASSE AUX BANDITS EN AEROPLANE



DÉCIDÉMENT, les auteurs de films cinématographiques n'exagèrent pas trop quand il nous font assister à des poursuites et des combats dans lesquels des automobilistes, des cavaliers, des conducteurs de locomotives et des aviateurs jouent des rôles importants.

Le "San-Francisco Chronicle" nous apporte le récit d'une aventure vécue qui pourrait fournir un joli scénario de cinéma.

Une chasse au bandit, comme on en voit rarement, eut lieu dernièrement, paraît-il, sur la ligne de chemin de fer de la "Southern Pacific" entre les stations de Bernicia et de Goodyear. Elle eut des péripéties palpitantes.

Trois bandits avaient arrêté l'express au moyen de signaux et avaient dévalisé les voyageurs. Ensuite ils prenaient dans le wagon postal pour deux millions de valeurs. Alors, montant sur la locomotive près l'avoir détachée du train, ils s'enfuyaient à toute vapeur.

Le hasard voulu qu'un aviateur, M. Bentley, passât peu après au-dessus de la voie, à une centaine de mètres d'altitude. Hélé par les voyageurs, il atterrit et toute l'histoire lui fut contée. Alors, sans perdre un instant, il reprit son vol.

Aucune hésitation n'était possible. Il n'avait qu'à suivre la voie. C'est ce qu'il fit, marchant le plus vite possible pour rattraper la locomotive qui ne faisait que du 50 milles à l'heure. Il eut vite fait de la rejoindre et comme il se rapprochait du sol les bandits n'hésitèrent pas à tirer sur lui des coups de revolver. Lui-même, étant armé, riposta et réussit à les blesser, puis

dépassant la machine, il atteignit une station voisine et mit les employés au courant.

Au moment où la locomotive arrivait en trombe pour brûler la station, on l'aiguilla sur une voie de garage où elle dérailla. Les bandits blessés n'avaient pu arrêter la machine pour sauter à terre. On les cueillit dans un piteux état et une machine de secours alla chercher le train resté en panne. Tous les voyageurs rentrèrent en possession des objets qui leur avaient été volés.

L'HOMME NOIR

EN Russie, le cortège funèbre des empereurs est précédé de deux grenadiers de taille gigantesque, vêtus en chevaliers du moyen âge. L'un, "symbole de vie", est à cheval, la lance au côté, portant une armure resplendissante, la visière du casque relevée ; l'autre, "symbole de mort", marche à pied, portant une armure d'acier bruni, la visière du casque baissée, un glaive étincelant à la main.

Or, en 1855, aux obsèques de Nicolas Ier, le "symbole de mort" expira en arrivant à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, où se trouvent les sépultures impériales.

En 1881, aux funérailles d'Alexandre II, il s'évanouit au seuil de l'église et mourut une heure après.

Enfin en 1894, aux obsèques d'Alexandre III, l'"homme noir" devint subitement fou en arrivant à l'autel.

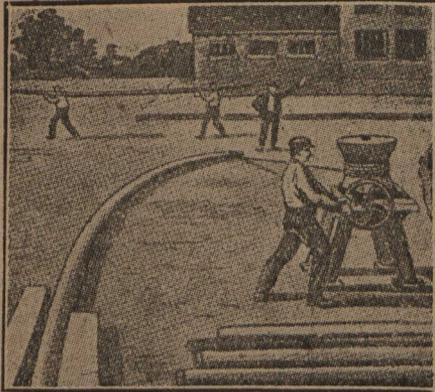
Ces trois accidents furent imputés à l'excessive armure que porte "l'homme noir."

L'amoncellement de blé par l'Australie est évalué à 100,000,000 de boisseaux

L'ÉPREUVE DES POTEAUX

ON exige un dur service des poteaux télégraphiques. Ils ont à soutenir le poids considérable de plusieurs centaines de mètres de fil métallique; ils doivent résister aux variations climatiques, ne pas pourrir trop vite, ne pas craquer au soleil et, surtout, offrir une résistance suffisante au vent qui, lorsqu'il souffle en tempête sur le réseau des fils, parvient souvent à briser les poteaux.

Voilà pourquoi, dans certaines contrées comme ici au Canada, où la température est torride en été et glaciale en hiver, où des vents d'une violence inouïe balayent la prairie, les ingénieurs électriciens s'en-



Le procédé d'épreuve

toient des précautions les plus minutieuses pour s'assurer de la force des poteaux à employer.

Avant de les mettre en service, ils leur font subir une épreuve destinée à démontrer leur flexibilité. Si le poteau se refuse à se tordre, s'il se brise, c'est qu'il ne vaut rien.

Comme le montre notre dessin, chaque poteau est placé, à sa plus grosse extrémité (c'est-à-dire celle qu'on enfonce en terre) entre deux poutres de fer parallèles, dont l'une est légèrement plus longue que l'autre.

A l'autre bout du poteau sur le sol est attachée une chaîne dont l'autre extrémité s'enroule sur le cylindre vertical d'un treuil qu'un homme fait tourner au moyen d'une manivelle.

Au fur et à mesure que la chaîne s'enroule, une pression de plus en plus forte s'exerce sur le bout du poteau qui finit par se tordre comme une canne de rotin. Quand il a atteint une courbe jugée suffisante et ainsi prouvé son "élasticité", on l'inspecte, pour voir s'il ne porte aucune trace de fentes, on lâche la chaîne pour qu'il se redresse et on le déclare "bon pour le service".

— o —

RUSE JAPONAISE

C'EST une chose connue de tous, à l'heure actuelle, que la victorieuse offensive russe a été rendue possible par les Japonais. S'ils n'ont point fourni d'hommes à nos Alliés, les Japonais leur ont, du moins, livré en abondance un excellent matériel de guerre et, avant tout, un explosif d'une puissance extraordinaire, qui est un perfectionnement de cette fameuse "shimose", la poudre qu'ils employèrent avec tant de succès lors de la guerre russo-japonaise.

Un des officiers russes, actuellement au

camp de Mailly, racontait l'autre jour, à propos de cette poudre, une anecdote assez amusante.

Les Allemands, ces "rois de la guerre", n'ont jamais estimé au-dessous d'eux d'épier les secrets militaires des plus petites nations. Et, en même temps qu'ils tentaient de vendre aux Japonais les produits et les sous-produits de Krupp, ils s'efforçaient par tous les moyens de découvrir ce qui leur semblait bon d'imiter, et en premier lieu, les secrets de la fabrication de la fameuse shimose.

L'entreprise était difficile et elle avait déjà échoué plusieurs fois.

Enfin, un officier de marine allemand, accrédité dans les hautes sphères japonaises, et qui avait été admis, un jour, à visiter un des arsenaux, demanda à brûle-pourpoint à voir de ses propres yeux la mystérieuse shimose.

Polis comme ils le sont toujours, les Japonais s'inclinèrent devant ce désir et placèrent un échantillon de l'objet convoité dans la main de ce Boche sans tact.

Sentant qu'il n'était pas épié, l'Allemand réussit à escamoter un peu de poudre, qu'il plaça dans son étui à cigarettes.

Vingt-quatre heures après, un envoyé spécial quittait le Japon, avec la mission hautement confidentielle de remettre le précieux spécimen à la Wilhelmstrasse. Le Boche filou espérait bien, pour ce haut fait, recevoir la croix de fer.

Jugez de son désappointement quand, plusieurs semaines après, il recevait de Berlin une lettre très à cheval et d'un ton très courroucé, lui demandant s'il se moquait des autorités militaires, car l'échantillon de shimose qu'il avait envoyé n'était autre qu'un produit inoffensif.

Il comprit trop tard que les Japonais de l'arsenal l'avaient complètement "refait".

LA PUISSANCE DES PLANTES

La puissance mécanique des plantes en végétation a été l'objet d'observations nombreuses et variées.

Il y a quelques années, on a fait en Angleterre des expériences intéressantes, d'où il résulte qu'une citrouille peut en se développant, soulever un poids de quatre mille livres et supporter pendant dix jours sans en souffrir un poids de 5,000 livres.

Une betterave introduite dans un drain de terre cuite de 9 lignes de diamètre a facilement fendu dans le sens de la longueur cette cuirasse, qui faisait obstacle à sa croissance.

Les racines des arbres en grossissant soulèvent des pavés et mêmes de lourdes roches.

Les champignons, dont le tissu est pourtant bien spongieux, déploient également une grande force dans cette lutte pour l'existence. Ainsi, on aurait constaté en Angleterre qu'un *Agaricus arvensis* aurait soulevé, pour se développer, une pierre mesurant 42 pouces de longueur sur 28 pouces de hauteur, ce qui représente un poids considérable.

Tout récemment on a cherché à mesurer la pression exercée par des naricots que l'eau fait gonfler.

A cet effet, des haricots furent placés dans une bouteille à mercure. Au milieu, on introduit un tube en cuivre qui amenait l'eau pour imbiber les graines et une ampoule de caoutchouc remplie d'eau fixée à l'extrémité d'un tube de cuivre soudé à un manomètre. La pression exercée par les graines a atteint quatre atmosphères dans une expérience et cinq atmosphères dans une autre expérience.

SACRIFICES HUMAINS

Il est indispensable, au début d'une saison de pêche, de faire un sacrifice humain; si l'on a soin de remplir cette formalité, le poisson viendra en abondance dans les filets, et toute la population vivra heureuse et contente, car elle ne manquera de rien.

Ainsi du moins le pensent les indigènes qui vivent sur les rives du grand fleuve auquel la Nigéria doit son nom.

Il faut toujours qu'il y ait des gens qui se sacrifient pour les autres, mais chez les pêcheurs des bouches du Niger, quoique ce soit pour le bien public, ce n'est certainement pas un sacrifice volontairement consenti.

On attache solidement la victime, à marée basse, à un pieu profondément enfoncé dans la vase, afin d'être certain qu'elle ne s'échappera pas, et de telle façon qu'elle soit sûrement submergée par les eaux montantes.

L'opération réussit le plus souvent conformément à cette prévision, mais voilà qu'une fois, l'indigène qui avait été désigné pour servir de porte-veine à ses frères noirs, étant un homme taillé en héros, parvint à rompre les liens qui l'attachaient au fatal poteau et à s'en débarrasser. Il était libre, mais que faire de la liberté? Dans quelque village qu'il eût cherché à se réfugier, il en eût été chassé, comme un objet d'effroi et de mépris.

Mais parfois les Noirs peuvent avoir des traits de génie et sa situation désespérée suggéra à celui-ci une idée aussi ingénieuse que pleine d'audace. Gagnant le

rivage à la nage, il se dirigea vers le village qui était tout proche et là se montrant tout à coup aux habitants qui fêtaient joyeusement son trépas et qui éprouvèrent le plus indicible saisissement en le voyant, il se mit à les invectiver avec véhémence, leur demandant comment ils avaient pu oser le choisir pour le sacrifice coutumier: "Voyez, dit-il, quelle victime imparfaite vous avez prise, je suis borgne! Le Grand Esprit n'a pas voulu de moi et m'a renvoyé comme indigne!"

La population, atterrée, le laissa en paix. Mais elle eut hâte de chercher une nouvelle victime mieux conformée et sans défauts, pour réparer l'erreur commise et s'assurer une bonne pêche. Le Grand Esprit ne veut que des victimes de choix.

Ce Grand Esprit qu'il faut toujours contenter et que les indigènes appellent le "Juju", ils le représentent sous un aspect d'une terrifiante horreur. Dans une de leurs fêtes, un voyageur vit apparaître un individu portant, sur sa tête, un crâne humain, ou plutôt une tête desséchée dont la bouche était fixement ouverte avec un rire hideux, la peau parcheminée entourant les trous des yeux. C'était le Grand Juju.

— o —

Jane Bell de Brock House Farm, près de Stockton, âgée de 99 ans aujourd'hui, se rappelle du premier train à passagers qu'érigea la Compagnie Stockton-Darlington le 27 septembre 1825, à cette époque elle avait 7 ans.

UN NOUVEL EMPLOI DE LA MOUTARDE

S'IL est un produit que rien ne semblait particulièrement désigner à un usage guerrier, c'est bien la moutarde. Or, voici que depuis le printemps dernier celle-ci, tout comme le béton ou le ciment, est employée par les poilus dans l'organisation de leurs positions et de leurs tranchées.

C'est en Champagne surtout que son emploi est le plus répandu. Le sol y est si crayeux que les lignes de tranchées étaient, à cause de leurs parapets trop visibles, facilement réparables pour les batteries ennemies.



Semant la moutarde

Un jour, un soldat, ancien jardinier, eut sur le rebord de sa tranchée. Tous ses camarades se moquèrent de lui, mais deux jours après, le parapet maguère d'une blancheur éclatante, était recouvert d'une végétations naissante, et se confondait avec le sol des prés environnants.

L'idée de semer des grains de moutarde La trouvaille eut un grand succès et l'on nomma l'heureux inventeur "premier moutardier de la compagnie." Enfin sur nombre de nos lignes, c'est derrière un rempart de moutarde, invisible pour les Allemands, que nos soldats font le coup de feu.

BOUILLON DE VIPERES ET PILULES D'ARAIGNEES !

UN docteur dans une conférence sur la pharmacie de nos ancêtres, rappelait que les remèdes à la mode avant le XIXe siècle nous paraîtraient maintenant des plus étranges.

Savez-vous comment on soignait la jaunisse? On roulait une araignée vivante dans du beurre frais, et l'on donnait cette étonnante pilule au malade!

Pour raffermir la vue, on faisait prendre du bouillon obtenu en faisant cuire des vipères!

Jusqu'au XVIIIe siècle, les momies réduites en poudre passaient pour guérir une demi-douzaine de maladies et les droguistes en envoyaient chercher en Egypte.

Un mari qui avait eu l'oeil... poché par le poing de sa tendre moitié guérissait en vingt-quatre heures par l'application d'un cataplasme fabriqué avec la boue ramassée dans le ruisseau d'une basse-cour!

Quant à la chair de tigre, elle était souveraine pour faire repousser les cheveux!

Il est vrai que, de nos jours, certains charlatans écoulent des remèdes qui, moins ridicules que ceux de nos aïeux, n'en sont pas plus efficaces pour cela!

— o —

Sarah Bernhardt, la grande tragédienne française, aime les bêtes. Chaque année lorsqu'elle vint en Angleterre, elle ne s'en retourna jamais sans emmener avec elle un chien qu'elle ajoutait au nombre de ceux qu'elle avait déjà à Paris. On sait qu'il est très difficile de pénétrer en Angleterre avec un chien par contre, il est permis d'en sortir avec un.

L'EVASION DE KOTCHEFF

FAIRE prisonnier un cosaque est déjà malaisé, paraît-il, mais il est encore plus difficile de le garder.

Le 7 juillet dernier, près de Rogatin, au cours d'un engagement où ils se trouvaient en nombre, les Autrichiens avaient réussi à s'emparer du porte-enseigne d'une sotnia de Cosaques: Kotcheff. On amena celui-ci à Potokyo où se trouvait le quartier général autrichien, et on le conduisit immédiatement devant le général et un colonel qui, pensant obtenir de lui des renseignements importants, se mirent à l'interroger.



Pour s'évader

Kotcheff répondait aux questions du général avec circonspection, quand, soudain, son regard se fixa sur une baïonnette posée sur la table où le colonel transcrivait l'interrogatoire.

Bientôt le cosaque ne vit plus que la lame brillante de l'arme et une idée à la fois héroïque et folle s'imposa à lui.

Comme à la suite d'une de ses réponses, le général s'était levé pour consulter une

carte accrochée derrière lui, Kotcheff bondit et, s'emparant de la baïonnette, l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du chef ennemi; puis, se retournant brusquement, il abattit à ses pieds le colonel, avant que celui-ci ait eu le temps de lui faire face.

Quelques minutes après cette exécution, le porte-enseigne cosaque sortait de la tente du général et, revêtu de l'uniforme et du képi de sa victime, passait devant les sentinelles autrichiennes qui se mettaient au port d'arme, puis regagnait les lignes russes où l'on devine avec quel enthousiasme il fut accueilli.

L'évasion de Kotcheff est un exemple de ce que peut permettre l'audace jointe à l'esprit de décision. Nos amis les Russes en peuvent fournir nombre de semblables qui témoignent de toute la confiance que l'on peut avoir en d'aussi vaillants alliés.

— o —

LES GRANDES FORETS DU GLOBE

LA plus vaste forêt de l'Amérique du Nord s'étend sur les provinces de Québec et d'Ontario, au nord jusqu'à l'Hudson et au Labrador. Elle mesure plus de 1800 milles de longueur et en moyenne 1000 milles de largeur.

Dans l'Amérique du Sud, il existe aussi une forêt immense qui occupe toute la vallée de l'Amazone dans le haut Pérou et le nord-ouest du Brésil; ses dimensions présumées seraient de 2100 milles de longueur et 1200 milles de largeur.

Les explorateurs du centre de l'Afrique ont tous parlé d'une forêt immensément grande qui s'étendait entre la vallée du Congo et les sources du Nil jusqu'au Zambèze. Sa longueur ne peut être estimée, mais sa largeur du nord au sud dépasse 2800 milles.

Enfin, la Sibérie septentrionale présente une immense contrée boisée, qui s'étend depuis le fleuve Obi, à l'ouest, jusqu'à la vallée de l'Indigirka, à l'est, embrassant les rivières Olenck, Léna et Iana. Cette forêt a plus de 2800 milles de longueur sur 1800 milles de largeur.

Ces immenses régions sont presque uniquement couvertes de conifères, pins, sapins, épinettes et mélèzes. Des milliers de milles n'ont jamais été explorés, même par les trappeurs les plus expérimentés et les plus audacieux. Il paraît que les arbres de ces forêts sont si hauts et si serrés les uns contre les autres qu'ils ne laissent pas traverser les rayons du soleil et que l'on ne peut se guider qu'au moyen de la boussole dans ces immensités. Les arbres à beaucoup d'endroits sont si près les uns des autres, qu'on passe difficilement entre eux.

On peut ajouter à ces renseignements que des régions entières du Brésil ne sont qu'une immense forêt continue; et que le versant des Andes, du Vénézuéla au Pérou, constitue une forêt vierge qui se développe sur plus de 20 degrés de latitude, c'est-à-dire sur plus de 1300 milles sans interruption.

Voici qu'aux Etats-Unis les femmes deviennent conductrices d'élévateur ou *elevator-women*. L'Université de Chicago en a commencé l'essai, et il paraît que cette fonction n'est pas au-dessus des capacités et forces du beau sexe.

L'ORIGINE DES TALONS

Les talons de chaussures firent leur apparition en France vers la fin du XVII^e siècle. La mode en fut lancée à la Cour, et la forme primitive, qui était conique, persista jusque sous Louis XV. Après cette époque les talons prirent successivement des formes nombreuses et variées, suivant les époques et les modes. Les chaussures de luxe étaient alors garnies de talons en cuir faits par les cordonniers mais les chaussures du peuple, les chaussures à bon marché, avaient des talons en bois, faits par des ouvriers appelés talonniers.

Mais si en France avant cette époque les talons étaient inconnus, en Perse on en portait depuis de très longues années.

Dans ce pays, qui est réellement le pays d'où nous est venue cette mode, les Perses avaient coutume de fixer, sous la partie postérieure de leurs sandales, de petits blocs de bois destinés à tenir leurs pieds élevés et à éviter ainsi le contact des sables brûlants du désert.

A l'origine, en Perse, ces blocs de bois, servant de talons, avaient une hauteur d'environ 2 pouces; mais, peu à peu, les femmes se mirent à porter des talons d'une hauteur extraordinaire qui atteignait jusqu'à 6 et 7 pouces de hauteur, rendant ainsi la marche presque impossible, le pied se trouvant porter presque sur la pointe.

La mode en fut apportée en Europe par un marchand de Venise qui revenait de Perse.

Ce fut donc à Venise que la mode des talons prit naissance, et c'est de là qu'elle passa vers la fin du XVIII^e siècle en France d'abord, puis ensuite en Angleterre et dans les autres pays.

LE PLUS GRAND MONT-DE-PIÉTÉ DU MONDE

ON appelle, en France, Mont-de-piété, un établissement où l'on prête sur des objets déposés, on désigne ici, au Canada, des établissements qui font de ces prêts sous le nom de "pawnshops."

Les monts-de-piété sont établis et autorisés par l'Etat. Ils sont administrés par un conseil à la tête duquel se trouve le maire de la Commune et ils rendent de grands services au peuple. Ils ont été créés dans le but de sauver le peuple de l'usure d'un tas de gens qui faisaient des fortunes scandaleuses en prêtant aux pauvres gens et en les volant.

Depuis l'établissement des monts-de-piété, personne en France, ne peut plus prêter sur mantissement et tout le monde s'en trouve bien.

Les monts-de-piété prêtent à un faible intérêt un montant égal aux deux-tiers de la valeur des objets donnés en garantie ; quelques établissements prêtent même sans intérêts comme par exemple ceux de Toulouse, Grenoble, Montpellier, etc.

Si, à l'époque fixée pour le remboursement, celui-ci n'est pas effectué, un délai de grâce est accordé, puis, ce délai expiré, l'objet est vendu aux enchères.

En tout temps, un objet déposé peut être vendu sur le désir de l'emprunteur. Dans tous les cas, les surplus du prix ainsi obtenu, s'il y en a un, est remis à celui qui a déposé l'objet.

Comme on le voit, les monts-de-piété sont des établissements cent fois préférables aux vulgaires "pawnshops" où l'usure se pratique sur une grande échelle.

Le plus grand Mont-de-piété du monde est celui de Paris qui est situé rue des Blancs-Manteaux. Cet établissement est une véritable ville et pour parcourir toutes ses voûtes et toutes ses chambres de dépôts, il faut parcourir une distance de plus de cinq milles et demi. Chaque jour, il y entre plus de 7000 personnes soit pour déposer des objets, soit pour en retirer.

— o —

UN VOEU DU GRAND FREDERIC

"JE souhaite à la maison royale de Prusse de sortir complètement de la poussière où elle est restée jusqu'ici; je souhaite qu'elle devienne le refuge des malheureux, l'appui des opprimés, la providence des pauvres; mais si le contraire arrivait, si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'injustice, l'hypocrisie devaient y triompher de la vertu, alors je lui souhaite, à cette maison royale, une chute plus prompte, plus rapide que ne l'a été son élévation!"

Lequel des Hohenzollern a dit cela?

C'est le premier des Hohenzollern, Frédéric II, surnommé le Grand. Il semble que son voeu est en train de s'accomplir.

— o —

La brise qui vient des grands lacs et fleuves est loin d'égaliser celle de la mer qui contient davantage d'ozone ou produits salins.

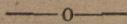
UNE PREDICTION

ON rappelait souvent à Constantinople une vieille prédiction qui remonte à plusieurs siècles et qui dit : "Les turcs ne quitteront l'Europe que quand ils auront bu l'eau du Rhin". Pour les turcs ceci voulait dire : Jamais".

Mais cette prédiction n'était qu'une image qui signifiait que le turc serait à jamais expulsé d'Europe, lorsqu'il boirait, dans une coupe fraternelle, l'eau du Rhin avec les barbares Allemands, autrement dit : "quand il "s'embocherait" en devenant l'allié des boches.

La prédiction est en train de se réaliser.

"Allah jaeta est!" pour "alea jaeta est" a dit avec esprit un mezzin, c'est à dire de ces crieurs musulmans qui sont chargés d'annoncer aux fidèles, du haut de la Mosquée, l'heure de la prière.



ENTERREMENTS PERSANS

Jadis en France existait la corporation des pleureuses, qui savait apporter aux enterrements la note de tristesse voulue. La civilisation a peu à peu fait disparaître cette hypocrisie "in extremis", et pourtant, les peuples de l'Extrême-Orient, chinois et annamites, qu'on ne peut prétendre arriérés ou sauvages, bien au contraire, ont des groupes de pleureurs et de pleureuses à chaque enterrement "qui se respecte".

J'ai assisté une fois à un grand enterrement annamite dans un petit village de cochinchine. Il y avait le luxe accoutumé de bannières et d'étendards, la table garnie de mets fumés offerts en offrandes aux génies protecteurs, il y avait aussi quelques pleureurs dont les lamentations

n'étaient pas silencieuses. Ils avaient dû être bien payés.

En Perse existe une coutume différente dont je n'ai trouvé l'équivalent en aucun pays du monde.

Les Perses croient que les larmes versées par sincère affliction à un enterrement ont de véritables vertus curatives. Dans ces conditions, il est tout naturel de vouloir recueillir les larmes des parents du défunt et amis de la famille. L'ordonnateur du service funèbre fait une distribution de petites éponges à tous les assistants. Toutes les larmes seront récoltées et conservées dans de petits vases de cristal. Ces larmes sont ensuite employées comme remèdes, car on leur accorde le pouvoir de faire de merveilleuses guérisons. Pendant la cérémonie, chaque assistant à sa petite éponge à la main et dès qu'il sent qu'une larme va perler à ses yeux, il le cueille avec promptitude et dextérité. Le mot d'ordre est : "Ne perdez pas vos larmes."

Cependant l'ordonnateur va et vient dans l'assistance sur la pointe des pieds, tendant son vase de cristal. Il quête et tous ceux qui ont quelque chose à lui donner pressent délicatement l'éponge au-dessus du récipient. L'ordonnateur continue sa route silencieuse à travers les rangs, présentant à droite et à gauche le vase qui se remplit peu à peu. De temps à autre, il murmure une demande qui est une invitation :

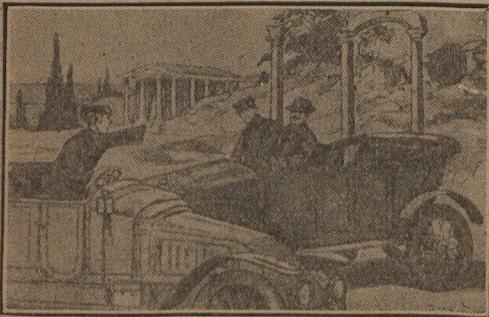
"Avez-vous pleuré, Monsieur ? Madame, avez-vous pleuré ?"

Cette coutume originale, qui chez nous prêterait sans doute à des plaisanteries de mauvais goût, est très en honneur, et pour un spectateur européen, la vue de tous les assistants endeuillés qui manoeuvrent l'éponge lacrymale est des plus pittoresques.

LE CHAUFFEUR IRASCIBLE

UN journaliste américain qui suit de loin les opérations du Trentin, car il ne peut enfreindre les ordres sévères qui empêchent de dépasser une certaine limite, eut naguère l'occasion de rencontrer le roi d'Italie dans des circonstances peu banales.

C'était aux environs de Rome dans un carrefour exigü. Deux automobiles y débouchèrent ensemble par deux voies différentes. L'Américain en conduisait une ; l'autre était guidée par un monsieur ac-



Le journaliste était furieux

compagné de son chauffeur, et s'engagea à une allure exagérée dans l'étroit passage. D'un brusque arrêt, le journaliste évita l'accident imminent mais, furieux, apostropha celui qui, par son imprudence, avait failli le causer.

— Des maladroits comme vous, cria-t-il, devraient être pendus !

— Oui, répliqua en riant l'automobiliste, même devant le palais royal !

L'incident se borna à ces brèves explications. Or, trois jours après, le journaliste américain fut invité par son ambassade à assister à un petit gala à la Cour.

Or, comme il regardait défilier devant lui les hôtes du Quirinal et les personnages de la Cour, il vit soudain s'avancer vers lui le roi en personne, qui, s'étant fait présenter le nouveau venu, lui dit amicalement :

— Tous les Américains ont-ils le caractère aussi vif que vous ?

Le journaliste stupéfait reconnut dans son royal interlocuteur le personnage que trois jours avant il envoyait pendre et, en un clin d'oeil, il reconstitua la scène du carrefour.

On devine ce que furent ses excuses. Mais, depuis lors, son admiration pour Victor-Emmanuel est sans bornes !

CAMELEONS APPRIVOISÉS

Le Caméléon est un reptile craintif, peu vif et difforme qui appartient à la famille des lézards.

Dans nos pays, peu de personnes songeraient à en faire un reptile apprivoisé, cependant il est tout à fait inoffensif et il s'apprivoise facilement. Les soldats anglais, qui sont en Egypte en ont presque tous et ils les gardent dans leurs tentes comme chez nous l'on garde des chiens et des chats.

Les griffes des pattes du caméléon ont chacune cinq orteils, trois dirigés en avant et deux dirigés en arrière ; c'est grâce à cette disposition de leurs orteils qu'il grimpe si facilement et qu'il est si solide sur les branches où il se perche.

Quand il veut se tenir perché et dormir sur une branche trop grosse pour que ses orteils puissent la saisir facilement, il a recours à sa queue qu'il entortille autour de la branche et, en même temps, il enfonce ses ongles dans l'écorce.

Les caméléons sont de véritables artistes à transformation; ils peuvent changer de couleur à volonté et prendre la couleur des arbres ou des roches sur lesquels ils se tiennent, ce qui fait qu'on les aperçoit difficilement quand ils sont immobiles. S'ils se trouvent sur le tronc d'un arbre, ils prennent la couleur de l'écorce de cet arbre, et, s'ils sont au milieu d'un feuillage vert, ils deviennent presque instantanément d'une belle couleur verte.

C'est principalement le sentiment de crainte qui produit chez ce petit reptile les nuances rouges, jaunes, noires, vertes ou blanches dont il se colore, et que l'on voit au travers de sa peau, dont le tissu est d'une extrême transparence.

C'est en raison de cette singulière propriété du Caméléon, qu'on a fait de lui l'emblème de l'hypocrisie, de l'homme qui change d'opinion et de conduite au gré de son intérêt.

Mais, ce qui amuse le plus les soldats, c'est l'habileté avec laquelle le caméléon attrape les mouches, et c'est pour cette raison principalement, qu'ils en gardent dans leurs tentes.

D'une distance de plus d'un pied, les caméléons dardent subitement leur longue langue gluante et claviforme, et la mouche s'y trouve prise, au grand amusement des soldats. Ceux-ci passent souvent leurs moments de repos et de rêveries à les contempler dans leur oeuvre hygiénique de destruction des mouches qui sont une plaie dans ces pays chauds encore bien plus que dans nos contrées.

— o —

HORRIBLE SUPERSTITION

LES journaux de Calcutta racontent une terrible tragédie qui a eu pour théâtre la ville de Burdivan.

Un certain Vahamidan s'était affilié à une religion secrète où il ambitionnait de devenir prêtre. Un "bonze" se chargea de son éducation, moyennant finances.

Après une année d'études, celui-ci déclara au naïf qu'il ne pourrait être complètement initié aux mystères de la secte qu'après avoir prononcé des incantations sur le cadavre d'une personne récemment décédée.

Vahamidan chercha pendant plusieurs semaines à s'en procurer un. Finalement il demanda à sa femme de lui rendre le service "de lui prêter sa vie".

Il connaissait le moyen de la ressusciter, et, affirmait-il, il lui rendrait la vie dans les trois heures qui suivraient sa mort.

La malheureuse se laissa convaincre, et, à minuit, elle l'accompagna au cimetière, où, après avoir invoqué la déesse Kali, il lui trancha la tête d'un coup de sabre!

L'homme était de bonne foi. Quand il eut terminé les incantations qui devaient rendre parfaite son initiation, il rapprocha du corps exsangue la tête qui lui souriait encore, et prononça les paroles magiques qui allaient rendre la vie au cadavre.

Hélas! rien ne se produisit! Et la police le surprit au matin qui se lamentait près du corps en hurlant son désespoir.

— o —

Quarante-sept femmes viennent de recevoir leur brevet d'ingénieurs dans une école technique en Russie, avec l'approbation du gouvernement.

LES YEUX DE CHAT



UNE revue militaire anglaise signale que de nombreux médecins militaires britanniques ont noté qu'un certain nombre de soldats ont attiré l'attention de leur chef par leur singulier pouvoir de voir clair dans l'obscurité.

Ces hommes, que Tommy a aussitôt surnommés "Cat's Eyes"—yeux de chat—sont devenus, grâce à cette particularité, des manières de spécialistes fort recherchés comme sentinelles, comme observateurs et comme guides, lors de coups de mains nocturnes.

Nous reproduisons naturellement ce fait sous toutes réserves. Mais il n'y a là, en somme, rien d'extraordinaire, et qui n'ait été précédemment observé plus ou moins rigoureusement. Certaines personnes voient beaucoup mieux que d'autres dans l'obscurité. Cela tient à certaines anomalies de leurs yeux.

Les chats, qui voient fort bien la nuit, doivent cette faculté à une disposition spéciale de leurs pupilles qui, beaucoup plus que les nôtres, se contractent à la lumière et s'élargissent dans l'obscurité.

Même dans la plus profonde obscurité, il y a des rayons lumineux, qui nous sont invisibles, mais que l'oeil du chat recueille, en raison de son pouvoir de dilatation spécial.

L'extrême sensibilité de la pupille du chat est, d'ailleurs, un fait connu de tous. Faut-il rappeler ici qu'en Perse par exemple les vieilles gens utilisent les

chats pour les renseigner sur l'heure qu'il est ?

Un examen minutieux de leur pupille aux différentes heures du jour permet, avec un peu d'expérience, de reconnaître l'heure qu'il est. Si les Boches se convertissaient à cette méthode, ils emporteraient nos chats et respecteraient nos pendules.

— o —

QUI A INVENTÉ LA POUDRE ?

La poudre n'est pas, comme on l'a beaucoup écrit, l'invention d'un moine du moyen-âge qui aurait été d'ailleurs victime de sa découverte fortuite. Il est certain que les Chinois connaissaient la poudre depuis la plus haute antiquité.

Lorsque les Européens pénétrèrent en Chine au treizième siècle, ils y trouvèrent la poudre dont les indigènes leur déclarèrent que l'on faisait usage depuis un temps immémorial.

Il y a mieux. Les Grecs et les Romains allaient chercher de la soie et du coton chez les Cères ou Chinois, et il est fort probable qu'ils ont aussi rapporté la poudre de Chine. Car il est incontestable qu'au quatrième siècle de notre ère, les Romains connaissaient les feux d'artifice.

Le poète Claudien fait mention de pièces d'artifice qui font en tournant des flammes lancées au loin en ardents rayons.

Les commentateurs admettent qu'il s'agit de la poudre de salpêtre, soufre et charbon. C'est, en particulier, l'opinion

de M. de La Place, qui, par des considérations techniques, conclut que les flammes des feux d'artifice romains ne pouvaient pas être le feu grégeois, mais bien la poudre noire.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître qu'il fut pour la première fois parlé de la poudre tirée dans des canons à propos du siège de Puy-Guillaume, près de Thiers, en 1328.

Mais les Allemands naturellement protestent. Ils veulent avoir inventé la poudre, comme tout le reste, et ils affirment que la découverte en est due à un certain Berthold Schwartz, de Fribourg-en-Brisgau. Ce Schwartz est le fameux moine de la légende. Mais un fait certain, c'est qu'en 1378, Schwartz, à Venise, s'occupait déjà de grosse artillerie. Mais comment aurait-il inventé la poudre dont Roger Bacon avait parlé plus de cent ans auparavant?

Dans un livre de chimie, Bacon donnait la formule exacte de la poudre salpêtre-soufre-charbon, mais il ne faisait aucune allusion aux armes à feu qui ne furent réellement en usage qu'au quatorzième siècle.

Et pourtant Scaliger prétend que les anciens connaissaient le salpêtre et ses effets, mais que "c'était un mystérieux secret dont la connaissance n'était communiquée qu'aux gens du métier, et c'est pour cela que ni César, ni Tacite, ni Salustre, ni Polybe n'en ont touché un mot dans leurs écrits."

Il semble pourtant que si les Romains avaient eu des armes à feu, cela aurait bien fini par se savoir.

— o —

Une carpe pesant 26 livres a été capturée dans un courant peu profond sur le terrain qu'occupe l'hôtel *Aurore* à Sunninghill.

UN SUBSTITUT POUR LE COTON

LORSQUE les flottes alliées ont, par suite du blocus, empêché le coton d'arriver en Allemagne, les savants de ce pays comme ceux de l'Autriche ont cherché à trouver un nouveau produit pour faire des étoffes destinées à remplacer celles de coton, afin de réserver tout le coton pour la fabrication des explosifs.

Le professeur Oswald Richter, de Vienne, est arrivé à découvrir le moyen de fabriquer des étoffes, aussi bonnes que celles de coton, au moyen de la fibre du Micoulier.



Le Micocoulier.

Cette découverte est très importante car le Micocoulier se trouve de partout. C'est un arbrisseau qui comprend plus de 60 espèces dont les unes ont des épines et les autres pas. Ce sont les espèces dont le bois est dépourvu d'épines que l'on prend pour en enlever la fibre que l'on prépare et travaille ensuite comme l'on prépare et travaille la fibre du chanvre et du lin.

Depuis très longtemps on savait que la fibre du Micocoulier était abondante, mais, jusqu'ici, on n'avait pas trouvé un moyen pratique pour la séparer du bois auquel elle adhère fortement.

Le professeur Richter a maintenant découvert un procédé simple et peu coûteux pour accomplir cette besogne et il a

fait fabriquer des échantillons de toile et des draps faits avec la fibre du micocoulier. Cette étoffe prend parfaitement la teinture, et, ce qui est très précieux, on peut la rendre facilement imperméable.

Le commerce de cette nouvelle étoffe va, paraît-il, devenir si grand que l'on commence en Autriche et en Allemagne à cultiver le Micocoulier sur une grande échelle.

Certainement après la guerre, dans les autres pays on le cultivera aussi, et cette sorte de toile sera moins coûteuse que celle de coton.

— o —

CE QU'EST UN "BERTHON"

DANS son langage pittoresque, un marin d'un steamer français qui fut dernièrement torpillé par un submersible allemand, dit à cette occasion, que sans les "Berthons" la plupart de ses camarades et lui-même auraient "péri dans le jus". Cela veut dire qu'ils se seraient noyés.



Fermé.

Les Berthons sont des canots légers qui se replient afin de tenir moins de place sur le pont d'un navire. Ils sont recouverts de toile extra-forte et imperméabilisée, qui est tendue sur un cadre de bois, formant la carcasse du canot et monté sur charnières, de façon à pouvoir à volonté s'ouvrir et se replier.

Il faut à peine deux minutes pour ouvrir un Berthon et le mettre en état de prendre la mer. Le canot est pourvu de bancs qui se replient par le milieu, com-

me vous pouvez le voir sur notre croquis où le bateau est plié. Quand il est ouvert, l'ensemble de sa carcasse de bois est comprise d'une façon si ingénieuse que le bateau a la plus grande rigidité et peut supporter les coups de mer les plus violents.



Ouvert.

Il y a de tout petits canots démontables pour quatre à cinq personnes et d'autres qui peuvent porter jusqu'à soixante passagers. On trouve des Berthons sur tous les destroyers.

— o —

VOLCANS DE BOUE ET DE BITUME

CE serait une erreur de croire que les éruptions volcaniques envoient toujours à la surface du globe des matières fondues et incandescentes. Parfois, dans certains pays, elles ne produisent que de la boue et pas la moindre trace de lave.

Ce phénomène singulier est produit par des eaux qui, violemment compressées dans les cavités intérieures de la croûte terrestre, s'en échappent en entraînant avec elles les débris de roches brisées et réduites en poussière. Ces débris, comparables aux cendres volcaniques, mêlés avec de l'eau, sont, en certains endroits, vomis par intermittence sur les campagnes voisines du volcan, et finissent, par leur accumulation, par former des montagnes.

Une célèbre éruption de ce genre se pro-

duisit, au commencement du siècle dernier, près de Quito, dans l'Amérique du Sud. L'explosion commença par un mouvement ondulatoire du sol, vaste tremblement de terre qui détruisit toutes les habitations. Puis la terre se crevassa, s'ouvrit en plusieurs lieux et des torrents de boue s'en échappèrent.

Les courants boueux s'élevèrent dans certaines vallées jusqu'à près de trente verges de hauteur, changeant complètement la physionomie du pays, la boue déposée par eux barrant des rivières et donnant naissance à des lacs.

Les volcans de boue se présentent généralement d'une façon plus modérée et moins désastreuse pour les contrées où ils se produisent. Le phénomène peut alors se comparer au cas de sources thermales qui déposeraient de la boue près de leur orifice. Cette boue, en s'accumulant peu à peu, finit par produire des monticules plus ou moins élevés, analogues à ceux que produisent les taupes en rejetant la terre hors de leur trou.

Des dégagements boueux de cette espèce existent en très grand nombre en Circassie. Dans ce pays, il est des endroits où le dégagement de boue est accompagné de bitume, et cette substance est si abondante que les habitants vont la puiser à l'orifice des crevasses d'où elle jaillit, avec des seaux, absolument comme on tire de l'eau d'une source.

En Crimée, où l'on observe encore ce phénomène, le bitume jaillit à flots lents, mais sans interruption, du cratère de nombreux volcans. Ces cratères sont simplement des trous en entonnoir, de quelque pouces de diamètre, et par lesquels l'eau, le bitume et la boue sortent.

LES CHEVAUX POUR L'ARMÉE



DEPUIS le commencement de cette guerre il est mort tant de chevaux sur tous les différents fronts de bataille que le problème de la remonte devient chaque jour de plus en plus

Avant la guerre, la Russie possédait 30,000,000 de chevaux, soit environ la moitié du nombre total des chevaux existant dans l'univers. Dans certaines parties ouest de la Sibérie chaque habitant a son cheval, et, dans quelques provinces russes, les habitants élèvent des chevaux au lieu d'élever des bêtes à cornes; dans ces régions où il n'existe pas de vaches, les habitants se servent du lait de la jument.

Il existe bien peu de pays où il y ait autant de chevaux que d'habitants. Il y a quelques années, les allemands avaient dressé une statistique du nombre de chevaux dans les différents pays de l'Europe. Voici la proportion des chevaux par cent habitants. En Russie on trouvait 23 chevaux pour chaque cent habitants; en Autriche seulement dix, en France et en Angleterre seulement huit.

Aux Etats-Unis on en comptait 28 par cent habitants, en Australie 56, en Argentine 204 et en Uruguay jusqu'à 370.

C'est en Argentine et en Uruguay, comme on le voit, que les alliés peuvent acheter le plus grand nombre de chevaux et à meilleur compte, aussi c'est par milliers que l'on a expédié des chevaux de ces pays depuis le commencement de la guerre.

Le
Fromage
à la
Crème

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 12c

CHEESE

Hum... ! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.



ORDRES GIGANTESQUES

AU commencement de l'automne 1914, le gouvernement russe a ordonné en Amérique à des manufacturiers de l'ouest une commande de deux millions de verges de drap khaki destiné à fabriquer des uniformes militaires. Cet ordre représentait une longueur de plus de 1100 milles d'étoffe. Il a été exécuté dans les délais voulus et livré au gouvernement russe au commencement du printemps 1915.

C'est du reste l'habitude du gouvernement russe de passer des contrats très importants. Durant la guerre Russo-japonaise, la Russie donna un jour, à une grande fabrique de conserves alimentaires de Chicago, une commande pour la fourniture de six millions de livres de viande de boeuf en boîtes de conserve.

Dans une autre circonstance, lors d'une grève de mineurs russes, le gouvernement ne pouvant se procurer à ses mines de charbon le combustible nécessaire à la flotte, donna par télégramme, à une compagnie américaine, une commande de trois millions de tonnes de charbon. C'était jusqu'à cette guerre le plus gros ordre d'exportation qui ait jamais été donné.

Mais ces contrats gigantesques ne sont cependant que peu de chose à côté de ceux qui ont été passés, avec des compagnies américaines, au cours de ces deux dernières années pour la fabrication des obus destinés aux armées de l'entente.

Dans ces derniers contrats, relatifs aux munitions, ce n'est plus par millions de dollars que les alliés ont donné des contrats, mais par centaines de millions à la fois et le dernier mot n'est pas dit.

LES CARTES DE PAIN

QUAND Archimède avait une forte névralgie, il se livrait à des calculs transcendants. Les statisticiens allemands calment peut-être leur faim par des opérations d'arithmétique.

Un d'eux a calculé qu'avec la soixante-quinzième semaine de rationnement du pain, le nombre des cartes distribuées s'est élevé à 170 millions. Etendues, elles couvriraient près d'un tiers de la superficie de l'Europe. Mises bout à bout, elles feraient un ruban de 1760 milles, mises en pile, elles feraient une colonne de 170,000 pieds de haut.

C'est vraiment du colossal. Mais moins de papier et plus de pain ferait mieux l'affaire des Teutons. Il est vrai que les gazettes expliquent volontiers à la population allemande que la faim n'est qu'une habitude à prendre, une sensation purement psychique et que la volonté peut anihiler.

Le fait est que dans tous les pays civilisés on mange beaucoup moins qu'autrefois, mais tout de même on ne s'habitue pas à ne pas manger du tout, en dépit des conseils des philosophes.

Les Lydiens se trouvèrent jadis dans les mêmes difficultés alimentaires que les Allemands. Suivant Hérodote, pour oublier leur faim, ils inventèrent toutes sortes de jeux, le trictrac, les osselets, les dames: "Ils jouaient un jour entier, afin qu'il ne leur souvint de manger".

Au lieu des jeux de hasard, les Allemands ont le jeu de la guerre, mais celui-ci ne semble pas faire taire les nécessités de leurs estomacs.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à la porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute — perdant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES NA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force —

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

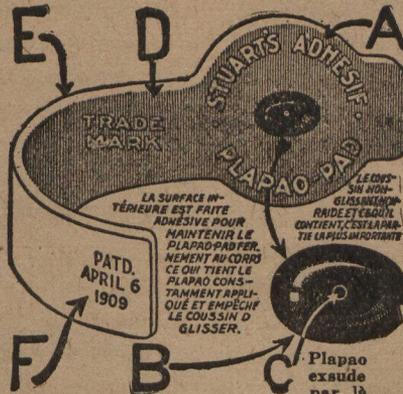
Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'Or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, partez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.



Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
 Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

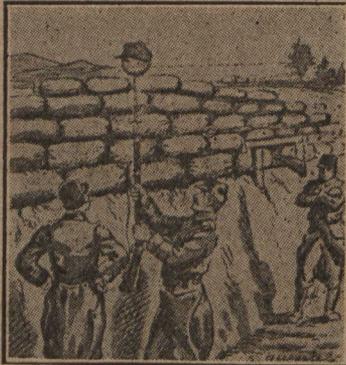
Nom
 Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

CHERCHEZ LE FRANC-TIREUR

Nos hommes se croient à l'abri dans leurs tranchées, ils vont et viennent, vaquent à leurs occupations ordinaires, et, pan ! l'un d'eux s'abat soudain, frappé d'une balle venue on ne sait où. C'est encore le coup d'un franc-tireur boche.

Il faut reconnaître que leur ruse à se cacher égale la précision du tir des franc-tireurs. Embusqués dans un arbre, dans un repli de terrain, dans les ruines d'une maison, ils demeurent très longtemps invisibles.



La fausse tête qui sert de cible

Nos poilus, néanmoins, n'ont pas été sans leur répondre du tac au tac, et à deviser d'ingénieux moyens de les "avoir". Voici par exemple, un procédé qui a été souvent couronné de succès :

On prend un panais dont la taille est à peu près celle de la tête d'un homme, on le sculpte grossièrement pour imiter une tête et on le coiffe d'un képi. On le fixe alors à l'extrémité d'une baïonnette et on l'élève un peu au-dessus de la tranchée. Sitôt qu'il aperçoit le faux bonhomme,

le franc-tireur fait feu et son adresse est telle qu'il atteint généralement le but. On abaisse alors le navet en prenant soin de ne pas déranger sa position et, on découvre la direction dans laquelle, il faut chercher le franc-tireur. Il ne reste plus, dès lors., qu'à observer l'emplacement avec une lorgnette et, une fois qu'on a découvert son homme, de l'abattre.

LA LEGENDE DES PAROLES ENCHANTEES

LES légendes ont toujours dans le fond un rayon de vérité et on en entend parfois conter de très intéressantes. En voici une qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, elle a trait à la reproduction de la voix.

Si beaucoup de personnes ont chez elles des phonographes et des gramophones d'invention récente, dans le Nord où les hivers sont si longs, il existe une légende appelée *la légende des paroles enchantées*; la voici, telle qu'elle est rapportée :

Une princesse fut un jour enlevée de chez son père par un homme brutal qui désirait en faire sa femme, mais elle parvint à lui échapper et elle se réfugia dans une grotte profonde où elle s'endormit après avoir crié bien fort pour appeler le prince Charmant à qui elle était fiancée.

Comme il faisait bien froid, les paroles et les cris d'appel de la princesse étaient gelées au fur et à mesure qu'elles frappaient les voûtes de la grotte.

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces

15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriquée par W. D. McLaren, Limitée,
MONTREAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perso.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

- | | |
|--|--------|
| Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à | \$3.00 |
| Torchons à plancher, 25c à | 50c |
| Torchons avec manches, 35c à | 90c |
| O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à | \$1.00 |
| Poli à meubles | 25c |
| Epoussettes en plumes, depuis 50c à | \$1.50 |
| Paillassons en acier, le pied carré | 65c |
| Paillassons en cuir, depuis | \$1.75 |
| Paillassons en coco, depuis | \$1.25 |

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMIT

52 BOULEVARD ST-LAURENT

TEL., MAIN 1914

Son ravisseur l'ayant retrouvée le lendemain, l'emmena dans sa hutte où il la retint prisonnière dans l'espoir qu'elle consentirait à l'épouser.

Le printemps arrivait. Un jour le prince Charmant son fiancé, qui pleurait toujours et ne cessait de faire des recherches pour la retrouver, arriva dans la grotte où elle l'avait tant appelé.

A ce moment le souffle chaud des brises printanières dégela les paroles de la petite princesse et le prince Charmant fut de cette façon instruit par l'écho du nom du ravisseur et du lieu où il devait l'emmener. Il se mit alors à sa poursuite et délivra sa fiancée.

Cette fable purement poétique n'est-elle pas une allégorie ayant trait au transport du son à distance, chose qui aurait, dans ce cas, été déjà connu à des époques fort reculées?

— o —

L'ARBRE A CIRE

DANS la rivière Anning, il existe un arbre étrange que les Chinois ont baptisé du nom d'"arbre laqueur". C'est le *Ligustrum lacidum* des botanistes, une variété de troène.

Au printemps, on voit l'écorce des branches et du tronc se couvrir de petites excroissances grosses comme un petit pois. Si l'on coupe une de ces excroissances, on y trouve une masse analogue à de la farine agglutinée.

Cette masse se résout, en l'examinant de près, en une multitude de petits oeufs d'un insecte peu connu nommé "ver à cire blanche".

Dès avril, les Chinois font la récolte de

ces excroissances, qu'ils enferment dans de petits sachets de deux cent cinquante grammes environ et qu'ils portent au bourg de Chiating, où se tient un marché spécial à ce genre d'industrie.

A Chiating, ces sachets sont ouverts; on réunit les excroissances dans des sacs percés de nombreux trous, et on les pend aux branches d'un arbre: le *Fraxinus chinensis*, dont les habitants du pays ont fait de nombreuses plantations.

Les larves, au bout de quinze jours environ, se transforment et passent à l'état d'insectes parfaits. Ces insectes abandonnent les sacs hospitaliers pour s'installer sur l'arbre nourrisseur. Dès lors, les femelles pondent des oeufs et les cachent sous l'écorce, qui se recouvre ainsi d'excroissances.

Les mâles ne restent pas inactifs; ils secrètent une matière grasse dont le dépôt parvient, en moins d'un mois, à former un enduit épais de cinq à six centimètres et qui laque le tronc de l'arbre, aussi bien que les branches, d'un vernis brillant et résistant.

Cette matière ainsi sécrétée n'est autre que de la cire blanche que se hâtent de récolter les Chinois.

On gratte l'écorce, on coupe les branches et on jette le tout dans l'eau bouillante, qui fond la cire. Celle-ci se dépose aussitôt que l'eau se refroidit.

Cette cire d'insecte serait, dit-on, aussi bonne que la cire de nos abeilles.

Les Chinois retirent, de cette industrie, environ 50 cents par livre.

Il serait bon de savoir si nous ne pourrions pas acclimater le ver de cire, tout comme nous avons acclimaté le bombyx, également chinois.

— o —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine
de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

LA PROFESSION LA PLUS REPANDUE

Vous êtes-vous jamais demandé quel est le métier ou la profession qui est exercé par le plus grand nombre de personnes?

Un roi ayant un jour posé cette question à ses courtisans, ils furent tous d'avis qu'il y avait beaucoup plus de cultivateurs que de gens de tout autre métier.

—Eh bien, répondit un bouffon, vous vous trompez, messeigneurs. La profession la plus répandue est celle de médecin.

Un éclat de rire général accueillit cette réponse.

—Te voilà pris dans ta plaisanterie, mon pauvre fou, dit le roi.

—Voulez-vous, sire, me donner jusqu'à demain pour prouver à toute votre cour que votre fou a toujours raison.

—Volontiers, mon ami.

Le lendemain il vint à la Cour à l'heure habituelle. On ne pensait plus à l'histoire de la veille. Notre fou avait la tête emmitouflée dans un épais foulard, comme s'il avait eu une grosse fluxion. Tous les courtisans, ducs, marquis, comtes ou barons, lui demandèrent ce qu'il avait et chacun lui indiqua un remède souverain.

Le roi le félicita de son zèle :

—Mais vrai Dieu, ajouta-t-il, tu aurais mieux fait de rester chez toi... Va tout de suite te faire soigner par ta femme et fais le remède que je vais t'indiquer : c'est le meilleur.

—Grand merci de votre conseil, Sire, reprit le fou en riant et en ôtant son foulard, je suis aussi bien portant qu'âme au monde. Mais j'avais une preuve à vous donner, celle que je vous avais promise hier, en vous affirmant que la classe la plus nombreuse était celle des médecins. En êtes-vous convaincu? Tous vos courtisans et vous-même, Sire, vous êtes tous

médecins : car chacun de vous m'a conseillé un remède.

— o —

LE PAIN DE BANANES

Il est fort invraisemblable que la farine dont nous faisons le pain viennois à nous manquer.

Mais si on envisageait que, pour une raison ou pour une autre, le blé en serait arrivé à être très rare ou très coûteux, on pourrait le remplacer, pour la fabrication du pain, par des bananes.

C'est l'explorateur Stanley, chacun sait ça, qui a déclaré un jour que la banane serait l'aliment des générations du monde futur. Beaucoup de personnes ont haussé les épaules à la pensée qu'elles auraient à se nourrir exclusivement de bananes, telles qu'on nous les présente habituellement, c'est-à-dire sous forme de fruits frais et qu'on doit peler au préalable.

Il est généralement peu connu que l'on peut faire d'excellente farine avec la banane et que les indigènes de nombreuses contrées tropicales sont passés maîtres dans cette fabrication.

Ils dessèchent les bananes en les exposant au soleil sur des claies et les réduisent ensuite en poudre au moyen de pilons. La farine de banane est considérée par tous ceux qui ont fait de cet aliment un usage quotidien et prolongé, comme extrêmement saine et digestible.

Stanley, en proie à une attaque de dysenterie, se nourrit exclusivement pendant trois jours d'une pâte faite de cette farine, et il fut guéri. Il avait agi sur le conseil d'un indigène.

On consomme de la farine de banane en Afrique, dans les Indes anglaises, dans quelques îles des Antilles et dans l'Amérique du Sud.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Saes de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —



Farine préparée de Brodie

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

L'HOMME AUX CLOUS

HINDENBURG, le fameux général boche qui veut avaler ses adversaires tout crus, ce qui ne l'empêche pas de se faire rosser par eux dans les grands prix, Hindenburg est un homme qui aura eu une célébrité véritablement piquante.

C'est en effet l'homme aux clous. On sait qu'une statue lui a été élevée en Bochie, statue dans laquelle les admirateurs du bonhomme enfoncent, à coups de marteau, des clous divers pour témoigner leur respect et leur vénération.

Drôle de manière tout de même, mais qui ne peut pas surprendre de la part des Boches qui sont certainement les pires sauvages existant au monde. C'est en effet une coutume de sauvages, comme il est facile de le prouver.

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro à Paris, le Musée Kirkérien à Rome, ont, dans leurs collections africaines, plusieurs exemplaires d'idoles, masculins ou féminins, sculptés d'une façon grossière. Ces fétiches africains, qui proviennent surtout du bassin du Congo, présentent une particularité assez caractéristique. Leurs corps disparaissent sous une quantité énorme de clous plantés dans toutes les parties de l'idole, mais de préférence sur le dos et la poitrine.

Les indigènes que l'on interroge sur cette coutume n'en donnent généralement, soit par mauvaise volonté, soit par ignorance, aucune explication satisfaisante. C'est donc par l'étude comparative des mêmes moeurs chez d'autres peuples que nous pouvons arriver à connaître la véri-

table signification de cette coutume qui change les idoles africaines en autant de Saint-Sébastien nègres.

Sans sortir de la France, nous trouvons, en Bretagne, la coutume de piquer avec des aiguilles les yeux et le visage des saints et de la Vierge dans certains sanctuaires où l'on se rend exprès en pèlerinage.

Ce sont surtout les jeunes filles et les garçons qui veulent piquer la statue des saints.

On croit que, cela faisant, la Vierge ou le saint se chargeront de marier le jeune homme ou la jeune fille dans l'année.

Dans Rome ancienne, on plantait, lors d'une cérémonie annuelle qui avait lieu à fin d'année, un gros clou dans la paroi d'un des temples principaux de la ville.

On a supposé que cette cérémonie avait pour but en même temps de rappeler à la divinité son rôle de protectrice et d'écarter les fléaux qui menaçaient la ville.

On pourrait choisir d'autres exemples, tirés des moeurs d'Orient et même d'Amérique.

Mais toutes ces cérémonies signifient au fond la même chose. Elles cachent la préoccupation d'attirer l'attention du dieu ou du saint sur les fidèles d'une façon toute particulière, afin que, en écoutant leurs prières, ils les exaucent.

Le clou est un moyen matériel de tenir présent à l'esprit du dieu la demande faite par le suppliant.

Tout de même, il y a de bizarres procédés dans la Bochie moderne!

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

LA TRUFFE

LA truffe est une sorte de champignon souterrain qui consiste en une masse globuleuse, à l'intérieur de laquelle même se forment des spores. Par sa forme, la truffe ressemble assez à une pomme de terre, et c'est à cause de cette ressemblance que, dans les campagnes, en France, beaucoup de personnes, dans le langage familier, donnent improprement le nom de truffes blanches aux pommes de terres.

Cette sorte de champignon est très chère par suite la truffe coûte très cher. On trouve la truffe principalement dans le Sud-Est de la France, et les habitants de Périgord, du Dauphiné, de la Provence, principalement en font un gros commerce.

La truffe pousse surtout dans les terrains calcaires mais principalement sous les chênes, et ensuite sous les châtaigniers et les noisetiers.

Le germe d'où provient la truffe porte le nom de mycelium. C'est de ce mycelium qui forme comme une espèce de moisissure sur les racines des arbres que naissent les truffes. Le mycelium donne naissance à des fructifications qui sont d'abord blanches, puis brunes; c'est alors qu'on leur donne le nom de truffes.

De nos jours, on cultive la truffe mais, les produits obtenus ne valent pas ceux des truffières naturelles. C'est seulement dans le midi de la France où ces truffières existent que l'on peut se procurer à un prix assez élevé les excellentes truffes qui font les délices des pâtisseries et des fabricants de conserves alimentaires

principalement des boîtes de pâtés de foie gras.

Pour rechercher les truffes on emploie des porcs ou des chiens spécialement dressés à ce genre de recherches. Mais le plus généralement les paysans se servent d'un porc car le porc est très friand de ce produit qu'il sent quoique bien souvent il soit enfoui à une profondeur de plus d'un pied..

Quand vient l'époque de la récolte, dans toute les montagnes du sud-est de la France, on peut voir des paysans parcourir les bois à la recherche de ce produit alimentaire si précieux. Pour cela, il pousse, lentement devant lui, un porc qui mange par ci par là quelques glands. Si par hasard dans sa marche continue, ce porc arrive à un endroit où il y a des truffes, il se met à fouiller le sol de son groin dans le but de le déterrer pour s'en nourrir; le paysan, alors, éloigne l'animal et, à l'aide d'une petite bêche il arrache et ramasse les précieuses truffes qui se trouvent cachées et entremêlées au milieu des racines des arbres.

Les truffes ne s'emploient pas telles qu'on les trouve, il faut leur faire subir une préparation et la voici indiquée sommairement. On les lave bien, puis on les fait cuire pendant une heure à feu doux avec du sel, du poivre, du thym, du laurier et un bon morceau de lard d'un poids égal à la moitié du poids des truffes que l'on fait cuire.

Pour employer les truffes, on les coupe en rondelles ou en dés pour les mettre dans les pâtés, les terrines, les foies gras,

etc., on les hache aussi finement pour les mêler aux farcis dont on garnit les volailles, et le gibier.

Les truffes, disait Brillot-Savarin sont les "diamants de la cuisine": elles conviennent à toutes sortes de plats fins; mais on doit se garder d'en faire abus, c'est dangereux.

COUVEUSES POUR HOMARDS

Pour différentes raisons, dont la principale est qu'on leur fait une pêche trop acharnée, les homards se font de plus en plus rares sur certaines côtes. On en pêche grandes quantités à Terre-Neuve, mais là aussi il a fallu se préoccuper de protéger les crustacés dès leur naissance contre leurs nombreux ennemis, les pieuvres principalement.

Depuis quelques années on a tenté de curieux essais consistant à faire éclore les oeufs dans des couveuses, à protéger ensuite et nourrir les jeunes homards jusqu'à ce qu'ils soient capables de vivre en liberté sans danger.

La commission des pêcheries de Terre-Neuve a fait de gros efforts dans ce sens, mais comme il faut au moins six ans pour amener par ce procédé les homards à la grosseur exigée pour la consommation, on ne peut encore établir de conclusions définitives. Toutefois les résultats obtenus sont des plus encourageants.

La commission fit un premier essai avec 400 couveuses réparties dans quatorze stations de pêche. Vingt-cinq hommes et quatre inspecteurs étaient chargés de la surveillance. Les oeufs de 20,559 homards furent disposés dans les couveuses et donnèrent 399,934,000 jeunes crustacés.

Jusque-là, de grandes quantités d'oeufs étaient perdues. Grâce au nouveau procédé on sauve à Terre-Neuve chaque année les oeufs de 18,000 homards environ. Des essais analogues ont été faits depuis dans les "fermes de homards" à Jersey.

La couveuse est formée d'une caisse de bois au fond arrondi. Grâce à deux ouvertures opposées, un courant d'eau la traverse continuellement. Les oeufs sont déposés à l'intérieur sur un grillage très fin. Pour obtenir les oeufs on prend la femelle de la main gauche et avec la droite on presse doucement sur l'abdomen. Les oeufs flasques ou de couleur pâle ne sont pas bons. On ne conserve que ceux tachés de deux petits points noirs: les yeux du futur petit homard.

La couveuse doit être nettoyée soigneusement chaque jour. Quand les petits homards commencent à vivre, on les nourrit avec un mélange de jaune d'oeuf et de farine.

On ne les laisse pas longtemps dans les couveuses, car ils se mangeraient entre eux. Il faut toutefois les abriter car les ennemis ne manquent pas.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 RUE STE-CATHERINE EST

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



LE SPECIALISTE BEAUMIER

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

A Notre Aimable Clientèle

Les Bureaux et ateliers du "SAMEDI" et de la "REVUE POPULAIRE" viennent d'être transférés, pour agrandissements, aux Nos 129 - 131 - 133 rue Cadieux.

Malgré le long et délicat travail du déménagement des presses, de l'atelier de composition, des services d'Administration et de Rédaction, le tirage du "SAMEDI" et de la "REVUE POPULAIRE" n'ont pas été interrompus.

C'est un effort qui a été pénible et qui n'est pas encore terminé car l'installation définitive comporte de multiples détails qui compliquent la besogne de chaque jour.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs comprendront cette situation momentanée, qu'ils nous sauront gré de ne pas avoir interrompu la publication de nos deux magazines et qu'en conséquence, ils excuseront très volontiers les petites erreurs ou imperfections qui pourraient nous échapper dans le texte ou les gravures.

A toute notre aimable et fidèle clientèle, merci d'avance.



J. BRUNET

LIMITÉE

Manufacturiers et Importateurs

Monuments Funéraires

Granit pour Constructions

Gros et Détail

Réparations de tous Genres

Renseignements et estimations sur
demande aux bureaux et ateliers.

- 675 -

Chemin de la Cote des Neiges

Tel. Uptown 1486

Montréal



A NOTRE CLIENTELE

NOTRE ASSORTIMENT DE GANTS "PERRIN"
 POUR LES FETES DE PAQUES, EST DE
 TOUTE BEAUTÉ.

COLLETS DE FANTAISIE

NOUVEAUTÉS REÇUES CHAQUE SEMAINE.

BAS ET CORSETS

NOTRE SPÉCIALITÉ.

Ganterie Royale

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

Les taches sur la porcelaine s'enlèvent
 avec du sel sec ou en frottant avec des cen-
 dres de bois et de l'huile de charbon.

**TAXES ANCIENNES DES PLUS
 CURIEUSES**

AUTREFOIS en Angleterre on taxait les
 gens d'une façon très curieuse.

Henri VIII fit taxer les barbes des Mes-
 sieurs et cette taxe était plus ou moins éle-
 vée, suivant que la barbe était plus ou
 moins longue et majestueuse.

Le shérif de Canterbury pour avoir le
 privilège de porter ses favoris dut payer
 la somme de 80 cts.

Elisabeth, reine d'Angleterre, fit payer
 une amende à ceux qui n'allaient pas à
 l'église le dimanche.

Jusqu'aux naissances qui payaient une
 taxe. Quand une Marquise ou une Duches-
 se avait un enfant l'heureux père était
 forcé de payer 100 piastres de taxe, tandis
 qu'à la naissance d'un enfant d'une famil-
 le du peuple, c'était seulement 50 cts. Il y
 avait également une taxe à payer pour les
 enterrements et les mariages.

— o —

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas
 suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour
 le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous
 sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.

Vos costumes de tous genres, quand tachés ou chiffonnés, peuvent être remis à la même fraîcheur et élégance qu'ils avaient lorsque neufs, si vous voulez profiter de notre service.

Déchaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

Tel. Bell Est 51-52 et 301

Succursales:

197 Ste-Catherine Est
710 Ste-Catherine Est

Atelier:

661 rue Montcalm



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal